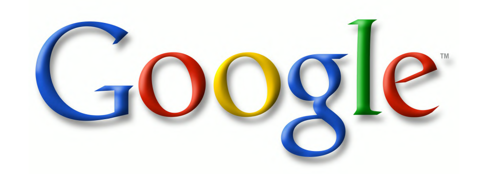
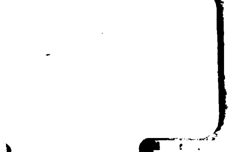




ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME XII.

OEUVRES

COMPLÈTES.

DE MASSILLON

TOME X.



DE L'IMPRIMERIE D'ANT. MONTARSOLO.

OEUVRES
COMPLÈTES
DE MASSILLON,
ÉVÊQUE DE CLERMONT.

MORCEAUX CHOISIS.

LILLE.
L. LEFORT, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE ESQUERMOISE, N.° 55.

1822.

MORCEAUX

CHOISIS

DE MASSILLON.

EXISTENCE DE DIEU.

Levez les yeux, ô homme ! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur ~~votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans~~ ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvemens. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes; quel est le point fatal qui met des

bornes à l'impétuosité des flots de la mer; et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvemens: expliquez-nous les effets surprenans des plantes, des métaux, des élémens : cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre : démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux : rendez-nous raison des différens instincts des animaux : tournez-vous de tous les côtés; la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connoissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi?

CARÊME Ier.

GRANDEUR DE DIEU.

Grand Dieu, souverain maître de l'univers, quel lieu de la terre pourrois-je parcourir où je ne trouve partout sur mes pas les marques sensibles de votre présence, et de quoi admirer la grandeur et la magnificence de votre saint nom? Si des peuples sauvages ont pu laisser effacer l'idée que vous en aviez gravée dans leur ame, toutes les créatures qu'ils ont sous les yeux le portent écrit en caractères si ineffaçables et si éclatans, qu'ils sont inexcusables de ne pas vous y reconnoître. L'impie lui-même a beau se vanter qu'il ne vous connoît pas, et qu'il ne retrouve en lui-même aucune notion de votre essence infinie;

c'est qu'il vous cherche dans son cœur dépravé, et dans ses passions, Dieu très-saint, plutôt que dans sa raison. Mais qu'il regarde du moins autour de lui, il vous retrouvera partout; toute la terre lui annoncera son Dieu; il verra les traces de votre grandeur, de votre puissance et de votre sagesse imprimées sur toutes les créatures; et son cœur corrompu se trouvera le seul dans l'univers, qui n'annonce et ne reconnoisse pas l'auteur de son être.

L'homme, devenu tout charnel, ne sait plus admirer que les beautés qui frappent ses sens; mais s'il vouloit faire taire ses pensées de chair et de sang qui offusquent sa raison; s'il savoit s'élever au-dessus de lui-même, et de tous les objets sensibles : ah! il reconnoîtroit bientôt que tout ce qu'il y a de plus grand et de plus magnifique dans l'univers, n'est, ô mon Dieu, qu'un trait grossier, une ombre légère de la grandeur et de la gloire qui vous environne. Les cieux eux-mêmes, dont la hauteur et la magnificence nous paroissent si dignes d'admiration, disparoissent, comme un atome, sous les yeux de votre immensité. Ces globes immenses, et si infiniment élevés au-dessus de nous, sont encore plus loin des pieds de votre trône adorable, qu'ils ne le sont de la terre. Tout nous annonce votre grandeur, et rien ne peut nous en tracer même une foible et légère image. Elevez donc mon ame, grand Dieu, au-dessus de toutes les choses visibles. Que je vous voie et vous aime tout seul au milieu de tous les

objets que vous avez créés. Qu'ils ne sortent jamais à mon égard de leur destination et de leur usage. Ils ne sont faits que pour manifester jusqu'à la fin aux hommes la puissance de celui qui les a créés, et lui former des adorateurs; et non pas pour s'attirer eux-mêmes notre amour et nos hommages.

. . . .

Et qu'est-il besoin en effet, mon Dieu, de vaines recherches et de spéculations pénibles pour connoître ce que vous êtes! Je n'ai qu'à lever les yeux en haut; je vois l'immensité des cieux, qui sont l'ouvrage de vos mains, ces grands corps de lumière qui roulent si régulièrement et si majestueusement sur nos têtes, et auprès desquels la terre n'est qu'un atome imperceptible. Quelle magnificence, grand Dieu! Qui a dit au soleil: Sortez du néant, et présidez au jour; et à la lune: Paroissez, et soyez le flambeau de la nuit? Qui a donné l'être et le nom à cette multitude d'étoiles qui décorent avec tant de splendeur le firmament, et qui sont autant de soleils immenses attachés chacun à une espèce de monde nouveau qu'ils éclairent? Quel est l'ouvrier dont la toute-puissance a pu opérer ces merveilles, où tout l'orgueil de la raison éblouie se perd et se confond? Eh! quel autre que vous, souverain créateur de l'univers, pourroit les avoir opérées? Seroient-elles sorties d'elles-mêmes du sein du hasard et du néant? Et l'impie sera-t-il assez désespéré pour attribuer à ce qui n'est pas, une

toute-puissance qu'il ose refuser à celui qui est essentiellement, et par qui tout a été fait.

Pour moi, grand Dieu, abîmé à la vue de tant de gloire et de magnificence, je m'écrie : Est-il possible qu'un Dieu si grand et si puissant veuille s'abaisser jusqu'à penser à l'homme, et en faire l'objet de ses soins? Mais ce n'est encore rien, grand Dieu, que je ne sois devant vous que cendre et poussière; j'offre encore à vos yeux les prévarications d'un cœur infidèle, et les souillures dont j'ai tant de fois sali mon néant et ma boue. Cependant un ver de terre révolté, tel que je suis, s'est attiré vos regards; et il ne vous a pas paru indigne de votre gloire de vous souvenir de lui, et de le visiter dans votre grande miséricorde.

Mais je cesse, ô mon Dieu, d'en être surpris quand je rappelle ce premier état de gloire et d'innocence où vous aviez créé l'homme. Vous aviez imprimé en lui l'image glorieuse de votre divinité. Vous aviez soufflé dans sa boue un esprit de vie, une ame spirituelle et immortelle, capable de vous connoître et de vous aimer. Vous l'aviez orné des dons lumineux de la science, de la sainteté et de la justice. Seul de toutes les créatures visibles, il avoit le droit de s'élever jusqu'à vous, de parler à son Seigneur, de lui rendre graces, et d'entretenir un commerce familier avec lui. Les anges eux-mêmes, ces intelligences si pures et si sublimes, n'avoient presque rien au-dessus de lui; et ce qu'il avoit par-

dessus elles, c'est que vous vous étiez comme démis entre ses mains de votre domaine sur toutes les créatures. Vous l'aviez établi le maître et le seigneur sur tous les ouvrages sortis de vos mains; vous aviez soumis à son empire les animaux qui rampent sur la terre, les oiseaux qui volent dans les airs, et les poissons qui se font un sentier sous la profondeur des eaux de la mer. De combien d'honneur et de gloire, grand Dieu, aviez-vous revêtu cet homme au sortir de vos mains! vous aviez comme couronné en le créant, et mis le dernier degré de perfection à tous vos autres ouvrages, dont il étoit le chef-d'œuvre.

Mais il ne sut pas jouir long-temps de vos divins bienfaits. Il succomba bientôt sous ce poids de gloire et de bonheur où vous l'aviez élevé. Il se rendit l'esclave des créatures dont il étoit auparavant le maître. La mort et le péché prirent en lui la place de l'innocence et de l'immortalité; et dans cet état affreux de misère où il étoit tombé, votre miséricorde, grand Dieu, lui prépara une ressource encore plus glorieuse pour lui, que tous les avantages dont il étoit déchu. Votre Verbe éternel descendit du sein de votre gloire, pour s'unir à sa nature. Il en prit sur lui les infirmités et les crimes, pour en devenir l'expiation et la victime. La nature humaine avec lui monta à la droite de votre immense majesté; elle se vit élevée au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances célestes. Votre Fils adorable fit entrer tous les hommes dans les droits de sa fi-

liation éternelle. Nous reçûmes tous le titre glorieux de ses frères, et il ne fut que notre premier-né. Vous étiez notre Dieu; vous voulûtes être notre père. Nous n'étions que votre ouvrage, et nous devînmes vos enfans. Grand Dieu! souverain maître de l'univers, ce n'est pas en tirant du néant toutes les créatures, que votre puissance et la grandeur de votre nom a paru le plus admirable sur la terre : c'est en y faisant descendre votre propre Fils, la splendeur de votre gloire, revêtu de la bassesse et des infirmités de notre nature : c'est en nous manifestant le grand mystère de piété que vous prépariez depuis le commencement des siècles, et qui doit faire la consolation et l'étonnement de tous les siècles à venir. Votre nom, grand Dieu, étoit autrefois ce nom terrible que la bouche de l'homme n'osoit prononcer : mais depuis que vous êtes devenu notre père, c'est-à-dire, le père commun de tous les frères de votre Christ; ce n'est plus qu'un nom de tendresse, que l'amour filial nous donne droit de prononcer, et que nous mettons avec confiance à la tête de toutes les supplications qui montent vers vous de tous les endroits de l'univers. Seigneur, notre souverain maître, que la gloire de votre nom paroît admirable dans toute la terre! *Domine, Dominus noster, quàm admirabile est nomen tuum in universâ terrâ*!

PARAPH., PS. 8.

Que les impies, qui se piquent de supériorité

d'esprit et de raison, sont méprisables, ô mon Dieu, de ne pas reconnoître votre gloire, votre grandeur et votre sagesse dans la structure magnifique des cieux et des astres suspendus sur nos têtes ! Ils sont frappés de la gloire des princes et des conquérans qui subjuguent les peuples et fondent des empires ; et ils ne sentent pas la toute-puissance de votre main, qui seule a pu jeter les fondemens de l'univers. Ils admirent l'industrie et l'excellence d'un ouvrier qui a élevé des palais superbes que le temps va dégrader et détruire ; et ils font honneur au hasard de la magnificence des cieux ; et ils ne veulent pas vous reconnoître dans l'harmonie si constante et si régulière de cet ouvrage immense et superbe, que la révolution des temps et des années a toujours respecté, et respectera jusqu'à la fin. N'est-ce pas assez vous manifester à eux, que de leur montrer tous les jours ces ouvrages admirables de vos mains? Les hommes de tous les siècles et de toutes les nations instruits par la seule nature y ont reconnu votre divinité et votre puissance ; et l'impie aime mieux démentir tout le genre humain, taxer de crédulité le sentiment universel, et ses premières lumières nées avec lui, de préjugés de l'enfance, que se départir d'une opinion monstrueuse et incompréhensible, à laquelle ses crimes seuls, ces enfans de ténèbres, ont forcé sa raison d'acquiescer, et que ses crimes seuls ont pu rendre vraisemblable.

Si le Seigneur n'avoit montré qu'une fois aux

hommes le spectacle magnifique des astres et des cieux, l'impie pourroit y soupçonner du prestige; il pourroit peut-être se persuader que ce sont là de ces jeux du hasard et de la nature, de ces phénomènes passagers qui doivent leur naissance à un concours fortuit de la matière, et qui, formés d'eux-mêmes et sans le secours d'aucun être intelligent, nous dispensent de chercher les raisons et les motifs de leur formation et de leur usage. Mais, ô mon Dieu, ce grand spectacle s'offre à nos yeux depuis l'origine des siècles : la succession des jours et des nuits n'a jamais été interrompue, et a toujours eu un cours égal et majestueux, depuis que vous l'avez établie pour la décoration de l'univers, et l'utilité des hommes. Le premier jour qui éclaira le monde, publia votre grandeur par la magnificence de ce corps immense de lumière qui commença à y présider; et il transmit avec son éclat à tous les jours qui devoient suivre, ce langage muet, mais si frappant, qui annonce aux hommes la puissance de votre nom et de votre gloire. Les astres qui présidèrent à la première nuit, ont reparu et présidé depuis à toutes les autres, et font passer sans cesse avec eux par la régularité perpétuelle de leurs mouvemens, la connoissance de la sagesse et de la majesté de l'ouvrier souverain qui les a tirés du néant.

Oui, Seigneur, les peuples les plus grossiers et les plus barbares entendent le langage des cieux, dont la magnificence publie votre gloire. Vous les avez établis sur nos têtes comme des

hérauts célestes, qui ne cessent d'annoncer à tout l'univers la grandeur du Roi immortel des siècles : leur silence majestueux parle la langue de tous les hommes et de toutes les nations; c'est une voix entendue partout où la terre nourrit des habitans : l'impie seul se bouche les oreilles; et il aime mieux écouter le coassement impur de ses passions qui blasphèment en secret contre la souveraineté de votre Être, que la voix éclatante de ces chefs-d'œuvre sortant de vos mains, qui la publient depuis la naissance du monde.

Qu'on parcoure jusqu'aux extrémités les plus reculées de la terre et les plus désertes, la magnificence des cieux y annonce votre gloire, comme dans les régions les plus habitées et les plus connues. Nul lieu dans l'univers, quelque caché qu'il soit au reste des hommes, ne peut se dérober à l'éclat de votre puissance, qui brille au-dessus de nos têtes dans ces globes lumineux qui décorent le firmament. Voilà, grand Dieu, le premier livre que vous avez montré aux hommes pour leur apprendre ce que vous étiez : c'est là où les enfans d'Adam étudièrent d'abord ce que vous vouliez leur manifester de vos perfections infinies; c'est à la vue de ces grands objets, que frappés d'admiration et d'une crainte respectueuse, ils se prosternoient pour en adorer l'auteur tout-puissant. Il ne leur falloit pas des prophètes pour les instruire sur ce qu'ils devoient à votre majesté suprême : la structure admirable des cieux et de l'univers le leur apprenoit assez.

Ils laissèrent cette religion simple et pure à leurs enfans : mais ce précieux dépôt se corrompit entre leurs mains ; à force d'admirer la beauté et l'éclat de vos ouvrages, ils les prirent pour vous-même : les astres qui ne paroissoient que pour annoncer votre gloire aux hommes, devinrent eux-mêmes leur divinité. Insensés! ils offrirent des vœux et des hommages au soleil et à la lune, à toute la milice du ciel, qui ne pouvoit ni les entendre ni les recevoir ; et ils ne vous connurent plus, grand Dieu, vous qui n'avez posé ces masses éclatantes au-dessus de nous, que pour être les signes et les témoins perpétuels de votre puissance, et conduire les hommes par ces objets visibles à la connoissance et au culte de vos perfections suprêmes et invisibles. Telle fut la naissance d'un culte impie et superstitieux qui infecta tout l'univers ; la beauté de vos ouvrages fit oublier aux hommes ce qu'ils devoient à leur auteur. Ce sont toujours vos dons eux-mêmes, grand Dieu, répandus dans la nature, qui nous éloignent de vous ; nous y fixons notre cœur, et nous le refusons à celui dont la main bienfaisante répand sur nous ses largesses : vos ouvrages et vos bienfaits, les biens, les talens du corps et de l'esprit, sont nos dieux ; c'est à eux seuls que se bornent tous nos hommages. Ils n'étoient destinés qu'à élever nos cœurs jusqu'à vous par les sentimens continuels de l'amour et de la reconnoissance ; et l'unique usage que nous en faisons, est de les mettre à votre place, ô mon Dieu, et de les employer contre vous-même.

La grande leçon, ô mon Dieu, que le ciel, et le soleil surtout, devoit donner aux hommes, c'est sa régularité dans la course que vous lui avez marquée. Fidèle à suivre la voie que vous lui avez tracée dès le commencement, ce bel astre ne s'en est jamais départi : son éclat, où il semble que vous avez manifesté principalement votre gloire et votre puissance, lui a attiré autrefois des hommages impies et insensés : on a adoré cette tente superbe où il semble que vous avez établi votre demeure et caché votre majesté; et on n'a pas compris qu'en obéissant à vos ordres par l'uniformité constante de sa carrière, il crioit aux hommes que toute leur grandeur consiste à remplir leur destination, et à ne jamais s'écarter de la voie que vous leur avez tracée en les tirant du néant. Les créatures insensibles vous obéissent, grand Dieu : c'est dans le cœur de l'homme seul que vos ordres éternels trouvent de l'opposition et de la révolte. Le soleil, comme un époux éclatant qui sort de sa chambre nuptiale, se lève et parcourt régulièrement tout ce vaste univers : il répand partout sa chaleur et sa lumière, et recommence chaque jour sa course majestueuse; et l'homme inconstant, et ne ressemblant jamais d'un moment à l'autre à lui-même, n'a point de route fixe et assurée : il se dément sans cesse dans ses voies; tous ses jours ne sont marqués que par des changemens et des inégalités qui le font perdre de vue. Sa course ressemble à celle d'un insensé qui va et revient,

et

et retourne sans savoir où ses pas doivent le guider : il se fatigue, il s'épuise, et n'arrive jamais au but. Son inconstance lui est elle-même à charge, et il ne peut la fixer : elle devient un poids qui l'accable, et dont il ne sauroit se débarrasser ; elle fait tous ses crimes, et elle fait aussi tout son malheur et son plus cruel supplice.

PARAPH., PS. 18.

BONTÉ DE DIEU.

Qu'un homme ait été offensé par un autre homme, hélas ! souvent les regrets les plus sincères, les humiliations les plus profondes, les satisfactions les plus pleines et les plus abondantes ne peuvent rien pour adoucir son cœur irrité. Il est inexorable ; il n'écoute rien ; il veut se venger. Cependant, ô mon Dieu, quel outrage si grand peut-il recevoir de la part de son semblable ? Ils ont été pétris l'un et l'autre de la même boue. Ce vindicatif d'ailleurs ne devroit-il pas faire réflexion qu'il peut à son tour avoir besoin d'indulgence, et qu'il s'expose à éprouver la même rigueur dont il use envers les autres ? De plus, peut-être s'est-il attiré l'offense dont il se plaint, et qu'il voudroit laver dans le sang de son ennemi, par ses hauteurs, par sa dureté, par son peu de ménagement, par ses injustices. Mais le Dieu que j'ai eu l'audace d'offenser est autant élevé au-dessus de moi, que l'être l'est

du néant : souverainement juste, toutes ses œuvres sont l'équité et la justice même; infiniment bon, hélas! il n'a jamais répondu à mes outrages que par de nouveaux bienfaits, et mon ingratitude n'a jamais suspendu les effets de sa bonté pour moi. Néanmoins, dès que j'ai voulu retourner à lui, m'a-t-il fait acheter le pardon que je lui demandois, par des délais éternels, par des rebuts si pénibles à l'amour-propre, et qui anéantissent presque tout le prix d'une grace, plutôt arrachée par l'importunité, qu'elle n'est accordée? Non; comme un père tendre, à qui la joie de revoir son fils fait oublier tous ses égaremens et tous ses torts, il a couru au-devant de moi, il m'a embrassé, il m'a pardonné, avant même que je l'eusse demandé; il m'a rétabli dans tous mes anciens droits : et la seule chose qu'il a exigée de moi, c'est que mon retour fût sincère; que comme il avoit toujours eu pour moi le cœur d'un père, je reprisse pour lui le cœur d'un fils, sans conserver de liaison secrète avec le monde son ennemi. O bonté, que nous ne saurions ni imiter, ni comprendre! O dureté des hommes, qu'une telle bonté ne touche et n'amollit point!

PARAPH., PS. 31.

GLOIRE DE DIEU.

Si la gloire du monde, sans la crainte de Dieu, étoit quelque chose de réel, quel homme

jusque-là avoit paru sur la terre qui eût plus lieu de se glorifier lui-même que Jésus-Christ?

Outre la gloire de descendre d'une race royale, et de compter les David et les Salomon parmi ses ancêtres, avec quel éclat n'avoit-il pas paru dans *le monde* ?

Suivez-le dans tout le cours de sa vie : toute la nature lui obéit; les eaux s'affermissent sous ses pieds; les morts entendent sa voix; les démons, frappés de sa puissance, vont se cacher loin de lui; les cieux s'ouvrent sur sa tête, et annoncent eux-mêmes aux hommes sa gloire et sa magnificence; la boue entre ses mains rend la lumière aux aveugles; tous les lieux par où il passe ne sont marqués que par ses prodiges : il lit dans les cœurs; il voit l'avenir comme le présent; il entraîne après lui les villes et les peuples : personne avant lui n'avoit parlé comme il parle; et, charmées de son éloquence céleste, les femmes de Juda appellent heureuses les entrailles qui l'ont porté.

Quel homme s'étoit jamais montré sur la terre environné de tant de gloire? Et cependant il nous apprend que s'il se l'attribue à lui-même, et que sa gloire ne soit qu'une gloire humaine, sa gloire n'est plus rien : *Si ego glorifico meipsum, gloria mea nihil est.*

JUSTICE DIVINE.

Assuré de votre secours, je dédaignerai toujours, grand Dieu, tous ces appuis humains et frivoles, qui n'ont pour ressource qu'un bras de chair et de sang. Ces pécheurs ne sont pas dignes de secourir et de protéger ceux qui vous servent. Leur puissance, née du crime et de l'injustice, n'est destinée qu'à les opprimer. Vous ne les élevez que pour les faire servir à la sanctification des justes, par les peines et les persécutions qu'ils leur suscitent. Vos serviteurs sortiroient de l'ordre de la providence, s'ils cherchoient auprès d'eux une vaine protection : ils n'en doivent attendre que des rebuts et des outrages : mais le temps des épreuves ne durera pas toujours. Il partira enfin des trésors de votre colère le coup terrible qui réduira en poudre la puissance et la grandeur de l'homme inique. Ses vexations et ses injustices seront exposées au grand jour. Les lois publiques lui en demanderont un compte sévère. On arrachera de ses entrailles ces richesses qu'il avoit arrachées lui-même du sein des pauvres. Il ne lui en restera que la honte et l'opprobre. Ses protecteurs l'abandonneront; et pour faire oublier l'indignité de leur protection, ils seront les premiers à publier et à détester ses rapines. Cette foule d'adulateurs qui l'environnoit, se dissipera comme un vain nuage. Il se trouvera

tout seul chargé du poids de son indigence et de ses iniquités. On cherchera autour de lui quelques restes du moins de son ancien faste et de sa magnificence odieuse; et il n'en paroîtra pas la plus légère trace: et l'on n'y trouvera que sa confusion et son désespoir. Voilà, grand Dieu, les spectacles que votre justice donne tous les jours à la terre: et l'impie, après cela, peut-il se flatter que vous ne rechercherez point ses injustices, qu'elles disparoîtront à vos yeux, et qu'il n'en restera pas plus de vestige après lui que de lui-même et des choses qui n'ont jamais été?

PARAPH., PS. 9.

SAINTETÉ DE MARIE.

Tous les peuples et toutes les nations ont entendu parler des merveilles de Dieu en elle: partout où la gloire de Jésus-Christ a trouvé des adorateurs, la sienne a trouvé des honneurs et des hommages. A peine eut-elle disparu de la terre, que les hommes apostoliques lui adressèrent des vœux: ces siècles heureux et si honorables à la foi furent les premiers dépositaires du respect des fidèles envers Marie; et il falloit bien que l'Eglise, encore naissante, rendît déjà des honneurs solennels à cette reine du ciel, puisqu'il s'éleva dès-lors, parmi les fidèles des hommes ignorans et superstitieux qui, frappés de l'éminence de sa gloire et de sa dignité, changèrent

la piété en superstition et en idolâtrie ; lui offrirent des sacrifices, et lui rendirent des honneurs qui ne sont dus qu'à l'Éternel. Ainsi, à mesure que la foi se répandit, le culte de Marie s'établit sur la terre ; à mesure que l'Eglise, favorisée par les Césars, vit l'éclat et la magnificence accompagner la sainteté de ses mystères, les hommages rendus à Marie devinrent plus pompeux et plus solennels. En vain parurent alors des esprits inquiets et superbes qui osèrent lui disputer l'auguste qualité de mère de Dieu. Leurs blasphêmes ne servirent qu'à réveiller la piété de ses fidèles : de toutes parts s'élevèrent des autels et des temples magnifiques consacrés, sous sa protection et sous son nom, à la gloire de son Fils : la religion des peuples opposa des monumens *publics* élevés à l'honneur de Marie, aux secrètes entreprises de ses ennemis : des conciles s'assemblèrent pour lui conserver ses droits augustes, et laisser à la postérité dans leurs décisions, les titres vénérables de leur respect, et de celui de leurs pères envers Marie ; et l'erreur, comme il arrive toujours, ne réussit qu'à établir avec plus d'éclat la vérité.

MYSTÈRES.

VÉRITÉ.

J'APPELLE vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans de nous ; qui nous montre sur chaque action, ce

qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes; qui juge nos jugemens; qui nous approuve, ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; et qui, plus vive et plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre. AVENT.

La vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps; l'âge peut séduire, les exemples peuvent entraîner, les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir, mais enfin la vérité perce le nuage : le grand, le solide de la religion prend la place, dans un bon esprit, de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-temps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes, et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Le goût du frivole, qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables. CARÊME, I.

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui parut autrefois aux mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines; elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise; la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre; enfin elle seule inspire des pensées magnanimes; forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devroient donc se borner à la connoître; tous nos talens, à la manifester; tout notre zèle, à la défendre: nous ne devions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle: en un mot, il semble donc qu'il devroit suffire qu'elle se montrât à nous, pour se faire aimer, et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il est étonnant combien la même

vérité montrée aux hommes fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns, c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'est une lumière importune, et comme un éblouissement, qui les attriste et qui les gêne ; enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, et qui achève de les aveugler.

AVENT.

LES HOMMES SE DOIVENT MUTUELLEMENT LA VÉRITÉ.

Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressemens ; nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères ; celui de la vérité, dans toutes les situations, est le même. Nous la devons aux grands comme aux petits ; à nos maîtres comme à nos sujets ; à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment ; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui desirent en faire usage pour eux-mêmes : il est des conjonctures où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères ; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot, la vérité n'est point à nous ; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs,

et les dépositaires : c'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; et lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères, à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le père des lumières, qui l'a répandue dans notre ame. AVENT.

PORTRAIT D'UN PRINCE AMI DE LA VÉRITÉ.

Souverainement vrai, il n'aimoit que la vérité dans les autres : nul intérêt n'étoit jamais entré dans sa grande ame, en concurrence avec la vérité : elle lui paroissoit le premier devoir de l'homme, et le titre le plus glorieux du prince. Il laissoit aux ames vulgaires les déguisemens et les finesses utiles, ou pour nous parer d'une gloire qui ne nous appartient pas, ou pour cacher nos défauts véritables; toutes ses paroles étoient dictées par la vérité même; il ne trouvoit de beau dans les hommes que la vérité; il ne cherchoit point ses amis parmi les flatteurs; son rang même lui étoit souvent à charge par les ménagemens qu'on s'imposoit devant lui; et on lui a souvent ouï dire que dans ses voyages, lorsque la bienséance lui avoit pu permettre d'être inconnu, il n'avoit pas trouvé de plaisir plus doux que d'entendre parler les hommes naturellement, et se montrer tels qu'ils sont : plaisir assez inconnu aux grands, qui ne voient jamais des hommes

que la surface, et qui n'en aiment souvent que le faux. ORAIS. FUN. DU PRINCE DE CONTI.

RELIGION.

Dieu ne peut se manifester aux hommes que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ces démarches ne peut être que la connoissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul. AVENT.

ANCIENNETÉ DE LA RELIGION.

L'ancienneté, en matière de religion, est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un préjugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs, qui semblent disputer avec la vérité, de l'ancienneté de leur origine;

mais à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas malaisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur.

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà le premier caractère qui distingue d'abord la religion des chrétiens des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion est l'histoire de la naissance du monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain qui amusèrent si tristement depuis la crédulité des siècles suivans : et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation, c'est dans les principaux traits de cette histoire divine, que les fables du paganisme

nisme trouvèrent leur fondement; de sorte qu'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable? Les autres religions, qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité, que des récits fabuleux et qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après, les *faits* qu'ils nous racontent; et c'est tout dire que d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie; et les inventions de cet art, les plus solides fondemens de leur religion. CARÊME, I.

PERPÉTUITÉ DE LA RELIGION.

REPRÉSENTEZ-VOUS ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour à tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays. Elles ont duré un certain nombre d'années, et sont tombées ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sepharvaïm? Rappelez l'histoire de ces premiers

conquérans : ils vainquoient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissoient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau de voir la religion de nos pères, toute seule, se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes; et, malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfans, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes! ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah! le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Non; ce n'est pas par le glaive, comme dit le prophète, que nos pères possédèrent la terre : *Nec enim in gladio suo possederunt terram*. Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'univers, conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte. Mais ce peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé; tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a fait pour le détruire.

CARÊME, I.

ÉGALITÉ QU'ÉTABLIT LA RELIGION.

Le caractère le plus essentiel de la loi de Jésus-Christ, est de réunir sous les mêmes règles le Juif et le Gentil, le Grec et le Barbare, les grands et le peuple, le prince et les sujets; en lui il n'y a plus d'acception de personne. La loi de Moïse, du moins dans ses usages et dans ses cérémonies, n'étoit donnée qu'à un peuple seul; mais Jésus-Christ est un législateur universel; sa loi, comme sa mort, est pour tous les hommes. Il est venu de tous les peuples ne faire qu'un *peuple*; de tous les états et de toutes les conditions ne former qu'un corps : c'est le même esprit qui l'anime, les mêmes lois qui le gouvernent : on peut y exercer des fonctions différentes, y occuper des places plus ou moins honorables; mais c'est le même mouvement qui en régit tous les membres. Toutes ces distinctions odieuses qui divisoient autrefois les hommes sont anéanties par l'Évangile : cette loi sainte ne connoît plus ni pauvre, ni riche; ni noble, ni roturier; ni maître, ni esclave; elle ne voit dans les hommes que le titre de fidèle, qui les égale tous : elle ne les distingue point par leurs noms et par leurs places, mais par leurs vertus; et les plus grands à ses yeux sont ceux qui sont les plus saints.

CARÊME, III.

GRANDS MODÈLES QUE LA RELIGION NOUS PROPOSE A IMITER.

Rappelez tous les grands hommes qu'elle a soumis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérans si religieux des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savans si estimés, de beaux esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitens, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté, ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les Da-

vid, les hommes apostoliques, les justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disoit autrefois saint Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides. CARÊME, I.

EFFETS DE LA RELIGION.

La cupidité rend l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des chrétiens a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patiens, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes clémens, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des états. Non-seulement elle arrête les usurpations; mais elle interdit jusqu'au desir d'un bien étranger: non-seulememt elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère; mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin: non-

seulement elle nous défend d'attenter à sa vie ; mais elle veut que nous fassions du bien à ceux mêmes qui nous font du mal ; que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une ame. Donnez-moi, disoit autrefois saint Augustin aux païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage ? CARÊME, I.

RESPECT DU AUX TEMPLES.

L'UNIVERS entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous ; nous vivons en lui ; nous agissons en lui ; nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est ; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons ; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide ; et il est le Dieu des îles éloignées, où l'on ne le connoît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans

tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avoit apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le tabernacle comme le lieu où résidoit sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solennité des encensemens et des victimes que dans le temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable. C'étoit le lieu le plus saint de l'univers, l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. de tous les endroits de la terre, les Israélites étoient obligés d'y venir adorer; captifs dans les royaumes étrangers, ils tournoient sans cesse vers le lieu saint, leurs regards, leurs vœux, et leurs hommages; au milieu de Babylone, Jérusalem et son temple étoient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières; et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions que de manquer à ce devoir de piété, et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avoit vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connoissoient pas; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il étoit homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adoroit.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des fidèles furent d'abord des Eglises domestiques. La cruauté des tyrans obligeoit ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars: la religion eut ses Davids et ses Salomons, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avoit pas où reposer sa tête: de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes: le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits; et les temples mêmes où le démon avoit été si long-temps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure. CARÊME, 1.

PUNITION DU SACRILÉGE.

Si l'arche ne put rester autrefois un moment à côté de Dagon sans le renverser et le mettre en pièces; la véritable arche d'alliance, Jésus-Christ, peut-il demeurer au dedans d'une idole abominable, d'une ame corrompue, sans éclater et réduire en poudre le corps criminel qui le renferme? Si un feu vengeur sortit autrefois du fond du sanctuaire pour dévorer des téméraires qui venoient offrir de l'encens avec un feu étranger;

ne devroit-il pas sortir de l'autel où réside le roi de gloire, des flammes vengeresses pour consumer les pécheurs qui viennent attenter à la majesté de leur Dieu ? Si l'on ne pouvoit autrefois approcher de la montagne où le Seigneur donnoit la loi, sans être foudroyé; Jésus-Christ sur l'autel, sur cette montagne mystérieuse où il est le législateur de son Eglise, devroit sans doute lancer des foudres pour venger sa gloire et punir l'insolence du profanateur qui vient encore l'outrager dans le lieu de son repos : mais il exerce des punitions plus secrètes et plus terribles, dont les autres ne sont que de foibles figures. Ce n'est pas dans son sanctuaire que sa justice allume un feu vengeur, c'est dans le lieu des supplices, où il ne s'éteindra plus; ce n'est pas en frappant le pécheur d'une mort sensible qu'il le punit, c'est en le frappant d'un anathème invisible; ce n'est pas en déchirant les entrailles de l'ame sacrilége, c'est en fermant ses propres entrailles à tous ses besoins, c'est en l'abandonnant, c'est en la livrant à un sens réprouvé, et à toute la corruption de son cœur.

CARÊME, III.

PORTRAIT DU VRAI CHRÉTIEN.

Représentez-vous un véritable juste qui vit de de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses desirs et de tous les mouvemens de son cœur; exerçant un

emploi glorieux sur lui-même; possédant son ame dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrace, joyeux dans les tribulations, paisible avec ceux qui haïssent la paix, insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent, fidèle dans ses promesses, religieux dans ses amitiés, inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses, qu'il méprise; embarrassé des honneurs, qu'il craint; plus grand que le monde entier, qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation !

La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde : elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie, et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le juste au-dessus de sa vertu même. Elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions

sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions; loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoient des œuvres de ténèbres : il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir, il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avoit plus d'hommes sur la terre : quelle élévation! Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur, où la foi élève l'homme de bien. CARÊME, I.

SIMPLICITÉ DES PREMIERS CHRÉTIENS.

PLUS je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte : vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion : les fidèles assemblés offroient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels : ils célébroient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité qui précédoient les saints mys-

tères, et où dans la simplicité de la foi, chacun mangeoit avec action de graces : ils se donnoient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendoient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devoit consommer dans le ciel : ils lavoient les pieds de ceux qui évangélisoient les biens véritables, et les arrosoient de leurs larmes : ils traversoient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu Jésus-Christ : ils recevoient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des anges de Dieu, et leur offroient les effusions sincères de leur charité : leurs familles étoient des églises domestiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de religion; des priéres pures et simples, mais pleines de foi; des mœurs innocentes; des enfans instruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en Jésus-Christ, et à le confesser généreusement devant les tyrans; un détail de candeur, de fidélité, de crainte du Seigneur; voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinemens de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étoient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de Jésus-Christ, les premiers martyrs de l'Eglise; des hommes à qui l'Esprit-Saint n'avoit pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité, avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivans ne changèrent rien à cet esprit :

esprit : on y vit les fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avoient consommé leur sacrifice ? quels pieux empressemens pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans? Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés? Que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes! que de dons et de richesses consacrées à la majesté du culte! que de pieux établissemens pour aider à la foi des chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur! peut-être étoit-on allé trop loin; car je ne prétend pas tout justifier. Mais que sais-je, ô mon Dieu ! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoroient pas davantage que tous les vains raffinemens de notre siècle? Du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Eglise comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient glissés, a renversé le fondement de la foi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance, qui ne connoît plus de joug; et

qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égaremens avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonge. CARÊME, II.

LA PRIÈRE.

Si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paroissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir, ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, si depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous est pour nous un nouveau péril : dans une situation si déplorable, ô mon Dieu! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme, si du fond de sa misère il ne faisoit monter sans cesse des gémissemens vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez

vous-même venir à son secours; mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa foiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes ?

. . . .

S'il y a au-dessus de nous un Être suprême, auteur de cet univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures; le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnoître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de graces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui reconnoissant cet Être suprême, ne le prie pas? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu, qui vit tout seul dans l'univers; qui ne tient à aucun être hors de lui; qui retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire, ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs, avec quoi il puisse s'entretenir : c'est un infortuné qui n'attend rien au delà du tombeau; qui borne ici-bas tous ses desirs et toutes ses espérances; qui se regarde comme une vapeur que le hasard a formée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant; qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paroît sur la terre;

qui vit dans l'univers comme un homme que le hasard auroit jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il seroit sans maître, sans souverain, sans soin, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au delà du vaste abîme qui l'environneroit, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition, qu'une molle indolence : tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait. CARÊME, I.

LECTURE DES LIVRES SAINTS.

La science de saint Bernard ne consista pas dans un amas de connoissances vaines qu'on acquiert par un dur travail, et qu'on débite sans fruit et sans onction. Il ne chercha pas à éblouir les esprits par de nouvelles découvertes, ni à se faire honneur de certains approfondissemens qui flattent par leur singularité; mais à réformer les cœurs, et à rétablir la foi de ses pères, sur la ruine des nouveautés profanes : enfin il ne fut pas de ceux qui regardent les sciences comme un trafic honteux, et qui font de ces dons destinés à maintenir le culte du Seigneur et l'honneur de ses sacrifices, l'occasion de leur gain et le prétexte de leur avarice.

Les livres saints furent sa plus chère étude;

rien ne lui paroissoit plus digne de la grandeur de l'esprit humain que l'histoire des merveilles de Dieu dans les livres de Moïse, les beautés de sa loi, les divins transports de ses prophètes, et l'onction des autres écrivains inspirés. Aussi il avoit dévoré avec tant d'ardeur ce volume sacré, et l'avoit si bien changé en sa propre substance, qu'il ne sait plus parler que ce langage dans ses écrits : les expressions de l'Ecriture y sont semées à pleines mains ; elles paroissent son style naturel. Saints et pieux monumens de son amour pour les Ecritures, fruits précieux de ses lumières et de sa piété, vous êtes encore entre nos mains ; et c'est assez pour son éloge.

Mais la lecture des divines Ecritures, qui faisoit autrefois les plus chères délices des premiers fidèles, cède aujourd'hui parmi les chrétiens à des ouvrages de mensonge et de péché, pernicieux à l'esprit qu'ils remplissent de mille images profanes, et funestes au cœur, où ils jettent des semences de crime, qui toujours dans leur temps produisent des fruits de mort. Hélas ! ne portons-nous pas déjà dans notre fonds des dispositions assez favorables à l'iniquité, sans y en ajouter d'étrangères ? Ce levain de corruption qui croît avec notre cœur, ne suffit-il pas pour exercer notre innocence, sans aider sa malignité ? et faut-il le secours de l'art à des passions sur lesquelles nous ne naissons que trop instruits ?

PANÉG. DE SAINT BERNARD.

Voilà la grande science que nous apprennent nos divines Ecritures. Dans les autres histoires que les hommes nous ont laissées, on n'y voit agir que les hommes : ce sont les hommes qui remportent des victoires, qui prennent des villes, qui subjuguent les empires, qui détrônent les souverains, qui s'élèvent eux-mêmes à la suprême puissance : Dieu n'y paroît nulle part; les hommes en sont les seuls acteurs. Mais dans l'histoire des livres saints, c'est Dieu seul qui fait tout; Dieu seul qui fait régner les rois, qui les place sur le trône, ou qui les en dégrade; Dieu seul qui combat les ennemis, qui renverse les villes, qui dispose des états et des empires, qui donne la paix ou qui suscite les guerres : Dieu seul paroît dans cette histoire divine; il en est, si j'ose le dire, le seul héros; les rois et les conquérans n'y paroissent que comme les ministres de ses volontés saintes : enfin, ces livres divins tirent le voile de la providence. Dieu, qui se cache dans les autres événemens rapportés dans nos histoires, paroît à découvert dans ceux-ci; et c'est dans ce livre seul, que l'Esprit de Dieu a laissé à la terre, que nous devons apprendre à lire les histoires que les hommes nous ont laissées; à suppléer par la foi ce que l'esprit humain a omis; et à ne regarder les différentes révolutions qui ont agité l'univers, que comme l'histoire des desseins et des volontés du Seigneur sur les hommes.

MYSTÈRES.

PROPHÈTES.

Les poëtes nous représentoient leurs sybilles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisoient l'avenir : il semble qu'elles ne pouvoient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidoit en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison, ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entroient dans un enthousiasme divin : il falloit souvent que le son d'une lyre reveillât en eux l'esprit prophétique : on sentoit bien qu'une impulsion étrangère les animoit, et que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la science de l'avenir, et les mystères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit : les mystères futurs qu'il annonce, ne sont point dans son ame des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire.

AVENT.

JUGEMENT DERNIER.

La variété des événemens qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière, et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre : la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années : un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été : en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux : toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de votre vie seront ici réunies; pas une action, pas un desir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, et qui

vivoit pourtant aux yeux de Dieu : et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devoient être transmises à la postérité ; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avoient rempli tant de volumes, et épuisé tant de louanges ; non pas ces mémoires publics où étoit marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines ; cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers ; mais nous y verrons l'histoire, la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Outre l'histoire extérieure de nos mœurs, qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se dépliera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu ; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux ; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté ; que l'erreur publique et l'adulation

avoient regardé comme tel, et qui nous avoit fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de desirs honteux et qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs, où notre cœur séduit se livroit sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insu; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avoit manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étoient pas sortis de notre cœur; en un mot cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes : on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité : une lumière soudaine éclairera cet abîme : ce mystère d'iniquité sera révélé; et nous verrons que ce que nous connoissions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

. . . .

Le monde est un grand théâtre, où chacun presque joue un personnage emprunté. Comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie n'avoit été qu'une suite de déguisemens et d'artifices; vos amis mêmes les plus sincères et les plus familiers ne vous connoissoient qu'à demi : vous échappiez à tout le monde; vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination selon les conjonctures, et le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par-là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse; et on n'y verra qu'une ame vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avoit été de cacher son indignité et sa bassesse.

. . . .

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une ame forte, et au-dessus des foiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intègre, et d'une probité à l'épreuve dans l'administration

de votre charge; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique et rampante, et des vues de fortune et d'intérêt avoient mille fois trahi en secret votre fidélité et corrompu votre innocence. Vous paroissiez orné de sainteté et de justice : vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes : on vous croyoit l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur : vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée, et des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah ! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers : ceux qui vous avoient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue : vous aviez joui injustement de l'estime des hommes; vous serez connu, et Dieu sera vengé.

. . . .

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur; que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute

toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul; de ce cœur, où il avoit toujours cru voir des taches et des souillures, et dont son humilité lui avoit dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur, où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, et qu'il avoit pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses graces! que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervens desirs! que de victoires secrètes! que de sacrifices héroïques! que de prières pures! que de tendres gémissemens! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les desirs et toutes les espérances des hommes! On verra alors que rien n'étoit plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces ames qu'on regardoit comme inutiles, parce qu'elles l'étoient à nos passions, et dont on méprisoit tant la vie obscure et retirée. On verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une ame fidèle avoit plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événemens qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, et offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monumens pompeux pour en éterniser le sou-

venir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

. . . .

On verra le Fils de l'Homme, parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondus et assemblés à ses pieds; relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire des passions ou des vertus des hommes : on le verra rassembler ses élus des quatre vents; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation : réunir les enfans d'Israël dispersés dans l'univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau; produire sur la scène des héros de la foi, jusque-là inconnus au monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérans, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge; mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres,

de conditions, de dignités, à un peuple saint et un peuple réprouvé.

. . . .

La disposition de l'univers ainsi ordonnée; tous les peuples de la terre ainsi séparés; chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage; la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peinte sur le visage des uns : sur celui des autres la joie, la sérénité, la confiance; les yeux des justes levés en haut vers le Fils de l'Homme, d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée : le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles.* Les pécheurs vous avoient toujours regardé comme le rebut et la portion la plus inutile du monde; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été accompli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma

félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus.

Puis se tournant à la gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles, comme des foudres vengeurs, sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir; il dira, non comme sur la croix, Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font : mais, Retirez-vous maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges : vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père : vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles. Les justes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'Homme, commenceront à chanter ce cantique céleste : Vous êtes riche en miséricordes, Seigneur, et vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être et le jour fatal qui présida à leur naissance; ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront; les cieux s'abaisseront : les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle. Voilà un partage qui ne changera plus.

. . . .

On nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées et tremblantes, attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle : il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux, sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre; il élèvera son trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature.

AVENT.

PHILOSOPHES ANCIENS.

Les uns doutoient de tout; les autres croyoient tout savoir. Les uns ne vouloient point de Dieu; les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur et incompatible avec son repos : quelques autres,

esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même : ceux-ci, incorporé avec tout l'univers, l'ame de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire ; autant d'écoles, autant de sentimens sur un point si essentiel. Autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'ame ; ici, c'étoit un asssemblage d'atomes ; là, un feu subtil ; ailleurs, un air délié ; dans une autre école, une portion de la divinité. Les uns la faisoient mourir avec le corps ; d'autres la faisoient vivre avant le corps : quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre corps ; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable, à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens ; un plus grand nombre la mettoient dans la raison ; d'autres ne la trouvoient que dans la réputation et dans la gloire ; plusieurs dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'ame, la fin et la félicité de l'homme ; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étoient pourtant devenus des problèmes, qui de part et d'autre n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes ; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressoit pas pour

le fonds de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine. CARÊME, I.

IDOLATRIE.

L'HOMME n'avoit été placé sur la terre, que pour rendre à l'Auteur de son être, la gloire et l'hommage qui lui étoient dus. Tout le rappeloit à ces devoirs; et tout ce qui devoit l'y rappeler, l'en éloigna. Il devoit à sa majesté suprême son adoration et ses hommages; à sa bonté paternelle, son amour; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison et de ses lumières. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur, et nés avec lui, lui étoient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures: il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui étoit autour de lui, sans les retrouver. Cependant il les oublie; il les efface de son cœur. Il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur et le culte qui étoient dûs à l'ouvrier souverain; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaiteur: dans les ténèbres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossiblité de sonder à plus forte raison les secrets de Dieu, et la défiance où il devoit vivre de ses propres lumières. L'idolàtrie rendoit donc à la créature le culte que le créateur s'étoit réservé à lui seul; la synagogue l'ho-

noroit des lèvres, et l'amour qu'elle lui devoit se bornoit à des hommages extérieurs qui n'étoient pas dignes de lui : la philosophie s'égaroit dans ses pensées, mesuroit les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyoit que la raison, qui se méconnoissoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connoissoit plus lui-même.

A quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeoit bientôt en divinité; et ses viles cendres, sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita, et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminels eurent des temples, des prêtres et des sacrifices. La folie, ou la corruption générale, adopta un culte si bizarre et si abominable : tout l'univers en fut infecté : la majesté des lois de l'empire l'autorisa : la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres, rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déserts, en furent souillés, et virent des édifices superbes

consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions : les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé, depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténèbres : chaque siècle y avoit ajouté de nouvelles impiétés. Rome elle-même, maîtresse de l'univers, s'étoit soumise aux différens cultes des nations qu'elle avoit subjuguées ; et voyoit s'élever au milieu de ses murs les idoles diverses de tant de peuples soumis, qui devenoient plutôt les monumens publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

. . . .

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle. Les philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, et forcés, par les lumières seules de la raison, de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif, retiré en lui-même ; jouissant de son propre bonheur ; ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre ; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés ; aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices ; et laissant au

hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faisoient un Dieu sans liberté et sans puissance ; et en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule règle de la religion, et de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés et les plus sages.

. . . .

C'est la reconnoissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux. Les hommes, oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisoit vivre ; la terre qui les nourrissoit ; le soleil qui les éclairoit ; la lune qui présidoit à la nuit : c'étoit là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis ; les princes bienfaisans et équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle ; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne : les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connoissoient point d'autres dieux, que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractère de

l'homme ; son culte n'est que son amour et sa reconnoissance.

AVENT.

AME.

Ce souffle de la divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connoître, ne nous est pas moins inconnue : nous ne savons comment se forment ses desirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disoit saint Augustin ; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre ame.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes ; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé ; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

CARÊME, I.

IMMORTALITÉ DE L'AME.

Si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours un fonds d'ennui et de tristesse dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse, dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire; que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à desirer? Tous les autres êtres, contens de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés: les astres, tranquilles dans le firmament, ne quittent point leur séjour pour aller éclairer une autre terre: la terre, réglée dans ses mouvemens, ne s'élance

s'élance pas en haut pour aller prendre leur place ; les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux ; les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre : tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature : l'homme seul est inquiet et mécontent ; l'homme seul est en proie à ses desirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs ; l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer.

D'où vient cela ? ô homme ! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé ; que vous êtes fait pour le ciel ; que votre cœur est plus grand que le monde ; que la terre n'est pas votre patrie ; et que tout ce qui n'est pas Dieu n'est rien pour vous ? Répondez si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous le siècles et de tous les pays, que leur ame étoit immortelle ? d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'immortalité ? un sentiment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre ? Car si l'homme, comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines

pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes : cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre : ce sentiment, qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples; les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis, comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'ame a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité, ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde : mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort; et en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entr'eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car, comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples; le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur : les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et, seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous, qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête : ou plutôt, ayez horreur de vous-même de vous trouver comme seul dans l'univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnoissez dans un sentiment commun à tous les hommes, l'impression commune de l'Auteur qui les a tous formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison : la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'ami, d'époux, sont donc des noms de théâtre, et de vains titres qui nous abusent; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus; que nos enfans ne seront point nos successeurs; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite : que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore? si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos an-

êtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne; les dernières intentions des mourans, si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée; les rois et les souverains, des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes; la loi des mariages, un vain scrupule; la pudeur, un préjugé; l'honneur et la probité, des chimères; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'univers entier retombe dans un affreux chaos; et tout est confondu sur la terre; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent; et la discipline des mœurs périt; et le gouvernement des états et des

empires n'a plus de règle; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autre loi que la force; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité; plus d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance; plus d'autre Dieu, qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une societé de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

CARÊME, I.

INCERTITUDE DE LA VIE.

Qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin-d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme, au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir

qu'une révolution subite d'humeurs, ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidens sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme : Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? Le ministre de Jésus-Christ s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! quels retours sur vous-même! quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terrribles accidens sont-ils arrivés à vos yeux? et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelque leçon domestique? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayans? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin seroit semblable? Que sais-je si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre

fin soudaine et surprenante ne répandra pas le deuil parmi nous, et ne fournira pas à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, de faire dépendre votre salut éternel de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise, la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourroient vous en répondre : mais vous comptez sur le temps. Eh! qui peut être ici votre garant? de qui les jours et les années dépendent-ils? qui est celui qui fait lever et coucher le soleil sur nos têtes? Commanderez-vous à cet astre, comme ce chef du peuple de Dieu, de s'arrêter, de prolonger le jour de votre vie, pour vous laisser le loisir d'achever la victoire, et de dompter vos passions? Les titres, le rang, la puissance, les sceptres eux-mêmes, nous donnent-ils droit sur un seul de nos momens? ceux qui commandent à la terre peuvent-ils répondre d'eux-mêmes pour l'instant qui suit? N'est-ce pas ici où Dieu veut nous faire sentir qu'il est le maître, qu'il tient nos destinées entre ses mains, et que nous sommes bien peu excusables de nous attacher avec tant d'ardeur à un monde, auquel nous ne saurions jamais tenir que pour l'instant présent, qui n'est déjà plus?

O vous, mon Dieu! qui seul avez

bornes à la vie de chacun de nous : vous qui dès le commencement, avez compté mes jours, comme mes cheveux ; vous qui présidâtes au moment de ma naissance, et qui dès-lors marquâtes sur mon front celui de ma mort ; vous seul, Seigneur, qui avez écrit dans le livre éternel les jours de mon exil et de mon pélerinage ; vous seul voyez si je suis encore loin de ma course, ou si je touche déjà au terme fatal au delà duquel est la mort et le jugement.

CARÊME, II.

La surprise de ce dernier jour, que vous avez à craindre, n'est pas un de ces accidens rares, uniques, qui ne tombent que sur quelques malheureux ; et qu'il est plus prudent de mépriser que de prévoir. Il ne s'agit pas ici, pour que la mort vous surprenne, que la foudre tombe sur vous, que vous soyez ensevelis sous les ruines de vos palais, qu'un naufrage vous engloutisse sous les eaux, ni de tant d'autres malheurs, que leur singularité rend plus terribles, et cependant moins appréhendés : c'est un malheur familier ; il n'est pas de jour qui ne vous en fournisse des exemples ; presque tous les hommes sont surpris de la mort ; tous l'ont vue approcher, lorsqu'ils la croyoient encore loin ; tous se disoient à eux-mêmes, comme l'insensé de l'Evangile : *Mon ame, reposez-vous ; vous avez du bien pour plusieurs années.* Ainsi sont morts vos proches, vos amis, tous ceux presque que vous avez vus

mourir; tous vous ont laissé vous-même étonné de la promptitude de leur mort : vous en avez cherché des raisons dans l'imprudence du malade, dans l'ignorance de l'art, dans le choix des remèdes; mais la meilleure et la seule, c'est que le jour du Seigneur nous surprend toujours. La terre est comme un vaste champ de bataille où l'on est tous les jours aux prises avec l'ennemi : vous en êtes sorti heureusement aujourd'hui; mais vous y avez vu périr des gens qui se promettoient d'en sortir comme vous : il faudra demain rentrer en lice; qui vous a dit que le sort, si bizarre pour les autres, sera toujours constamment heureux pour vous seul? et puisqu'enfin vous devez y périr, êtes-vous raisonnable d'y bâtir une demeure stable et permanente, sur le lieu même destiné peut-être à vous servir de sépulture? Mettez-vous dans telle situation qu'il vous plaira; il n'est point de moment qui ne puisse être pour vous le dernier, et qui ne l'ait été à vos yeux de quelques-uns de vos frères : point d'action d'éclat qui ne puisse être terminée par les ténèbres éternelles du tombeau; et Hérode est frappé au milieu des applaudissemens insensés de son peuple : point de jour solennel qui ne puisse finir par votre pompe funèbre; et Jézabel fut précipitée le jour même qu'elle avoit choisi pour se montrer avec plus de faste et d'ostentation aux fenêtres de son palais : point de festin délicieux qui ne puisse être pour vous une nourriture de mort; et Balthazar expire autour

d'une table somptueuse : point de sommeil qui ne puisse vous conduire à un sommeil éternel ; et Holopherne, au milieu de son armée, vainqueur des royaumes et des provinces, expire sous le glaive d'une simple femme d'Israël : point de crime qui ne puisse finir vos crimes ; et Zambri trouve une mort infâme dans les tentes mêmes des filles de Madian : point de maladie qui ne puisse être le terme fatal de vos jours ; et vous voyez tous les jours les infirmités les plus légères tromper les conjectures de l'art et l'attente des malades, et tourner tout d'un coup à la mort : en un mot, représentez-vous dans quelque circonstance de votre vie où vous puissiez jamais vous trouver, à peine pourrez-vous compter ceux qui y ont été surpris ; et rien ne peut vous garantir que vous ne le serez pas vous-même. Vous le dites ; vous en convenez ; et cet aveu si terrible n'est qu'un discours que vous donnez à l'usage, et ne vous conduit jamais à une seule précaution qui puisse vous mettre à couvert du péril.

CARÊME, II.

RAPIDITÉ DE LA VIE.

Si nous avions à vivre une longue suite de siècles sur la terre, ce temps, il est vrai, seroit encore trop court pour être employé à mériter un bonheur immortel ; mais du moins, nous pourrions regagner sur la longueur ces pertes passagères ;

du moins, les jours et les momens perdus ne formeroient que comme un point imperceptible dans cette longue suite de siècles que nous aurions à passer ici-bas. Mais, hélas! toute notre vie n'est elle-même qu'un point imperceptible : la plus longue dure si peu; nos jours et nos années ont été renfermés dans des bornes si étroites, qu'on ne voit pas ce que nous pouvons encore en perdre dans un espace si court et si rapide. Nous ne sommes, pour ainsi dire, qu'un instant sur la terre : semblables à ces feux errans qu'on voit dans les airs au milieu d'une nuit obscure, nous ne paroissons que pour disparoître en un clin-d'œil, et nous replonger pour toujours dans des ténèbres éternelles : le spectacle que nous donnons au monde n'est qu'un éclair qui s'éteint en naissant; nous le disons tous les jours nous-mêmes. Hélas! où prendre des jours et des momens de reste dans une vie qui n'est qu'un moment elle-même? Et encore, si vous retranchez de ce moment ce que vous êtes obligé d'accorder aux besoins indispensables du corps, aux devoirs de votre état, aux événemens imprévus, aux bienséances inévitables de la société : que reste-t-il pour vous, pour Dieu, pour l'éternité?

CARÊME, III.

Hélas, mes Frères! ce qui doit finir, peut-il vous paroître long? regardez derrière vous; où sont vos premières années? que laissent-elles de réel dans votre souvenir? pas plus qu'un songe de

de la nuit : vous rêvez que vous avez vécu, voilà tout ce qui vous en reste : tout cet intervalle qui s'est écoulé depuis votre naissance jusques aujourd'hui, ce n'est qu'un trait rapide qu'à peine vous avez vu passer : quand vous auriez commencé à vivre avec le monde, le passé ne vous paroîtroit pas plus long ni plus réel : tous les siècles qui ont coulé jusqu'à nous, vous les regarderiez comme des instans fugitifs : tous les peuples qui ont paru et disparu dans l'univers; toutes les révolutions d'empires et de royaumes; tous ces grands événemens qui embellissent nos histoires, ne seroient pour vous que les différentes scènes d'un spectacle que vous auriez vu finir en un jour. Rappelez seulement les victoires, les prises de places, les traités glorieux, les magnificences, les événemens pompeux des premières années de ce règne; vous y touchez encore; vous en avez été la plupart, non-seulement spectateurs; mais vous en avez partagé les périls et la gloire : ils passeront dans nos annales jusqu'à nos derniers neveux; mais pour vous, ce n'est déjà plus qu'un songe, qu'un éclair qui a disparu, et que chaque jour efface même de votre souvenir. Qu'est-ce donc que le peu de chemin qui vous reste à faire? croyons-nous que les jours à venir aient plus de réalité que les passés? les années paroissent longues quand elles sont encore loin de nous; arrivées, elles disparoissent, elles nous échappent en un instant; et nous n'aurons pas tourné la tête, que nous nous trouverons, comme par un

enchantement, au terme fatal qui nous paroît encore si loin, et ne devoir jamais arriver. Regardez le monde tel que vous l'avez vu dans vos premières années, et tel que vous le voyez aujourd'hui : une nouvelle cour a succédé à celle que vos premiers ans ont vue; de nouveaux personnages sont montés sur la scène; les grands rôles sont remplis par de nouveaux acteurs; ce sont de nouveaux événemens, de nouvelles intrigues, de nouvelles passions, de nouveaux héros dans la vertu comme dans le vice, qui font le sujet des louanges, des dérisions, des censures publiques : un nouveau monde s'est élevé insensiblement, et sans que vous vous en soyez aperçu, sur les débris du premier : tout passe avec vous et comme vous : une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'éternité; nos ancêtres nous en frayèrent hier le chemin; et nous allons le frayer demain à ceux qui viendront après nous. Les âges se renouvellent; la figure du monde passe sans cesse; les morts et les vivans se remplacent et se succèdent continuellement; rien ne demeure; tout change, tout s'use, tout s'éteint; Dieu seul demeure toujours le même; le torrent des siècles qui entraîne tous les hommes, coule devant ses yeux; et il voit avec indignation de foibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant; vouloir faire de ce seul instant tout leur bonheur; et tomber au sortir de là entre les mains de sa colère et de sa vengeance.

. . . .

Cependant, quelle impression fait sur nous l'instabilité de tout ce qui passe? la mort de nos proches, de nos amis, de nos concurrens, de nos maîtres? Nous ne pensons pas que nous les allons suivre de près; nous ne pensons qu'à nous revêtir de leurs dépouilles : nous ne pensons pas au peu de temps qu'ils en ont joui; nous ne pensons qu'au plaisir qu'ils ont eu de les posséder; nous nous hâtons de profiter du débris les uns des autres : nous ressemblons à ces soldats insensés, qui au fort de la mêlée, et dans le temps que leurs compagnons tombent de toutes parts à leurs côtés sous le fer et le feu des ennemis, se chargent avidement de leurs habits; et à peine en sont-ils revêtus, qu'un coup mortel leur ôte avec la vie cette folle décoration dont ils venoient de se parer. Ainsi le fils se revêt des dépouilles du père, lui ferme les yeux, succède à son rang, à sa fortune, à ses dignités, conduit l'appareil de ses funérailles, et se retire plus occupé, plus touché des nouveaux titres dont il est revêtu, qu'instruit des derniers avis d'un père mourant, [redacted], ou du moins désabusé des choses d'ici-bas par un spectacle qui lui en met sous les yeux le néant, et qui lui annonce incessamment la même destinée. La mort de ceux qui nous environnent n'est pas pour nous une instruction plus utile; un tel laisse un poste vacant, et on s'empresse de le demander; un autre vous avance d'un degré dans le service; celui-ci finit avec lui des prétentions qui vous auroient incom-

modé ; celui-là vous laisse l'oreille et la faveur du maître, et c'étoit le seul qui pouvoit vous la disputer : un autre enfin vous approche d'une dignité, et vous ouvre les voies à une élévation où vous n'auriez pu prétendre qu'après lui ; et là-dessus, on se ranime, on prend de nouvelles mesures, on fait de nouveaux projets ; et loin de se détromper par l'exemple de ceux que l'on voit disparoître, il sort de leurs cendres mêmes des étincelles fatales qui viennent rallumer tous nos desirs, tous nos attachemens pour le monde ; et la mort, cette image si triste de notre misère, la mort ranime plus de passions parmi les hommes que toutes les illusions mêmes de la vie. Qu'y a-t-il donc qui puisse nous détacher de ce monde misérable, puisque la mort même ne sert qu'à resserrer les liens, et nous affermir dans l'erreur qui nous y attache? CARÊME, II.

FRAGILITÉ DE LA VIE.

Que d'accidens imprévus peuvent nous arrêter au milieu de cette course si limitée, et moissonner dans nos plus beaux ans l'espérance d'une plus longue vie ! Que de morts soudaines et étonnantes, et toujours la juste peine de l'usage indigne qu'on faisoit de la vie ! Quel siècle, quel règne vit jamais tant de ces tristes exemples ? C'étoient autrefois des accidens rares et singuliers ; ce sont aujourd'hui des événemens de

tous les jours : soit que nos crimes nous attirent ce châtiment ; soit que nos excès, inconnus à nos pères, nous y conduisent ; ce sont aujourd'hui les morts les plus communes et les plus fréquentes. Comptez, si vous le pouvez, ceux de vos proches, de vos amis, de vos maîtres, que la mort terrible a surpris tout d'un coup sans préparation, sans repentir, sans avoir eu un instant, sans penser à eux-mêmes, au Dieu qu'ils avoient outragé, à leurs crimes qu'ils n'ont pas eu le loisir de connoître, loin de les détester ; sans le secours des derniers remèdes de l'Eglise, qu'on a été obligé de hasarder sur leur cadavre ; et à qui le temps a été refusé à la mort, parce qu'ils en avoient toujours abusé pendant leur vie. CARÊME, III.

Que vous dirai-je ici, mes Frères ? qu'ainsi disparoît tout-à-coup la figure du monde ; qu'ainsi s'évanouit l'enchantement des sens : qu'ainsi vient se briser au tombeau le fantôme qui nous joue ; que les plus beaux jours de la vie ne sont que des portions de notre mort ; que la fleur de l'âge se flétrit ; que les plus vives passions s'éteignent ; que les plaisirs nous lassent par leur vide, ou nous échappent par leurs excès ; que la gloire n'est qu'un nom qui se fait cependant acheter de tout notre repos ; que la pompe et l'éclat ne sont que des décorations de théâtre ; que les honneurs ne sont que des titres pour nos tombeaux ; que les plus belles espérances ne sont que de douces erreurs ; que les

mouvemens les plus éclatans sont comme les agitations de ces feux nocturnes, qui paroissent et se replongent à l'instant dans d'épaisses ténèbres ; en un mot, qu'il n'est rien de solide dans cette vie, que les mesures que l'on prend pour l'autre : vous dirai-je tout cela? mais qui ne le dit?

ORAISON FUNÈB. DE M. DE VILLARS.

Quel fond peut-on faire sur la vie? c'est ce que nous avons dit. Qui peut compter sur le lendemain? ce sont les réflexions que nous avons mêlées avec nos larmes. Et cependant nous vivons comme si tout ceci ne devoit jamais finir. La mort nous paroît toujours comme l'horison qui borne notre vue ; s'éloignant de nous à mesure que nous en approchons, ne la voyant jamais qu'au plus loin, et ne croyant jamais pouvoir y atteindre : chacun se promet une espèce d'immortalité sur la terre. Tout tombe à nos côtés : Dieu frappe autour de nous nos proches, nos amis, nos maîtres ; et au milieu de tant de têtes et de fortunes abattues, nous demeurons fermes, comme si le coup devoit toujours porter à côté de nous, ou que nous eussions jeté ici-bas des racines éternelles. Nous comptons toujours y être à temps pour le salut, et le temps du salut est aujourd'hui, et nous mourrons avec le seul desir de mieux vivre.

ORAISON FUNÈB. DU DAUPHIN.

DURÉE INCERTAINE DE LA VIE.

Qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions; et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin, et lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui comme la fleur des champs aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé! on va peut-être au premier jour vous redemander votre ame; et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

AVENT.

DÉLAI DE LA CONVERSION.

Examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux : voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le monde, et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs ; l'amour du monde ne meurt qu'avec elles : sous des dehors différens, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs ; un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années ; on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps nous ont ôté : on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusemens qui la suivent : on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état : on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, et nous mettre hors d'état de nous en passer ; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre ; le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges ? Est-il un

seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue, pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, et qui nous en promet une immortelle? le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'être souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie, et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous cherche : tant que le monde voudra de moi, je ne saurois me résoudre à vouloir de vous : quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous; je vous dirai, me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera, et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous : mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait : au fond vous n'êtes bon à servir, que lorsque l'on n'est plus soi-même bon à rien : on est sûr du moins qu'on vous treuve toujours; tous les temps vous sont les

mêmes : mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre ; et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage ! et croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grace lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs, et ses hommages les plus sincères ?

Le prophète Isaïe insultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disoit-il, vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais ; et quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* (Is. 44. 19.) Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années, pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes ; et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole ; vous le faites servir à la religion ; vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à la-

quelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* AVENT.

EMPLOI DU TEMPS.

La source de tous les désordres qui règnent parmi les hommes, c'est l'usage injuste du temps. Les uns passe toute la vie dans l'oisiveté et dans la paresse, inutiles à la patrie, à leurs citoyens, à eux-mêmes : les autres dans le tumulte des affaires et des occupations humaines. Les uns ne semblent être sur la terre, que pour y jouir d'un indigne repos, et se dérober par la diversité des plaisirs à l'ennui qui les suit partout à mesure qu'ils le fuient; les autres n'y sont que pour chercher sans cesse dans les soins d'ici-bas des agitations qui les dérobent à eux-mêmes. Il semble que le temps soit un ennemi commun contre lequel tous les hommes sont convenus à conjurer: toute leur vie n'est qu'une attention déplorable à s'en défaire : les plus heureux sont ceux qui réussissent le mieux à ne pas sentir le poids de sa durée; et ce qu'on trouve de plus doux, ou dans les plaisirs frivoles, ou dans les occupations sérieuses, c'est qu'elles abrègent la longueur des jours et des momens, et nous en débarrassent, sans que nous nous apercevions presque qu'ils ont passé.

Le temps, ce dépôt précieux que le Seigneur

nous a confié, est donc devenu pour nous un fardeau qui nous pèse et nous fatigue : nous craignons, comme le dernier des malheurs, qu'on ne nous en prive pour toujours; et nous craignons presque comme un malheur égal d'en porter l'ennui et la durée : c'est un trésor que nous voudrions pouvoir éternellement retenir, et que nous ne pouvons souffrir entre nos mains.

. . . .

Nous regarderions comme un insensé dans le monde, un homme lequel héritier d'un trésor immense, le laisseroit dissiper faute de soins et d'attentions, et n'en feroit aucun usage, ou pour s'élever à des places et à des dignités qui le tireroient de l'obscurité, ou pour s'assurer une fortune solide, et qui le mît pour l'avenir dans une situation à ne plus craindre aucun revers. Mais, le temps est ce trésor précieux dont nous avons hérité en naissant, et que le Seigneur nous laisse par pure miséricorde; il est entre nos mains, et c'est à nous d'en faire usage. Ce n'est pas pour nous élever ici-bas, à des dignités frivoles; et à des grandeurs humaines : hélas! tout ce qui passe est trop vil pour être le prix d'un temps qui est lui-même le prix de l'éternité : c'est pour être placé au plus haut des cieux à côté de Jésus-Christ; c'est pour nous démêler de la foule des enfans d'Adam, au-dessus même des Césars et des rois de la terre, dans cette société immortelle de bienheureux, qui seront tous rois, et dont le règne

règne n'aura point d'autres bornes que celles de tous les siècles.

Quelle folie donc, de ne faire aucun usage d'un trésor si inestimable; de prodiguer en amusemens frivoles un temps qui peut être le prix de notre salut éternel; et de laisser aller en fumée l'espérance de notre immortalité! Oui, il n'est point de jour, d'heure, de moment, lequel mis à profit, ne puisse nous mériter le ciel. Un seul jour perdu devroit donc nous laisser des regrets mille fois plus vifs et plus cuisans qu'une grande fortune manquée : et cependant, ce temps si précieux nous est à charge; toute notre vie n'est qu'un art continuel de le perdre; et malgré toutes nos attentions à le dissiper, il nous en reste toujours assez pour ne savoir encore qu'en faire; et cependant, la chose dont nous faisons le moins de cas sur la terre, c'est de notre temps : nos offices, nous les réservons pour nos amis; nos bienfaits, pour nos créatures; nos biens, pour nos proches et pour nos enfans; notre crédit et notre faveur, pour nous-mêmes; nos louanges, pour ceux qui nous en paroissent dignes; notre temps, nous le donnons à tout le monde; nous l'exposons, pour ainsi dire, en proie à tous les hommes : on nous fait même plaisir de nous en décharger; c'est comme un poids que nous portons au milieu du monde, cherchant sans cesse quelqu'un qui nous en soulage. Ainsi le temps, ce don de Dieu, ce bienfait le plus précieux de sa clémence, et qui doit être le prix de notre

éternité, fait tout l'embarras, tout l'ennui, et le fardeau le plus pesant de notre vie.

CARÊME, III.

PERTE DU TEMPS.

Un criminel condamné à la mort, et à qui on ne laisseroit qu'un jour pour obtenir sa grace, y trouveroit-il encore des heures et des momens à perdre? se plaindroit-il de la longueur et de la durée du temps que la bonté du juge lui auroit accordé? en seroit-il embarrassé? chercheroit-il des amusemens frivoles pour l'aider à passer ces momens précieux qu'on lui laisse pour mériter son pardon et sa délivrance? ne mettroit-il pas à profit un intervalle si décisif pour sa destinée? ne remplaceroit-il pas par le sérieux, par la vivacité, par la continuité des soins, ce qui manqueroit à la brièveté du temps qu'on lui auroit accordé? Insensés que nous sommes! notre arrêt est prononcé; nos crimes rendent notre condamnation certaine : on nous laisse encore un jour pour éviter ce malheur et changer la rigueur de notre sentence éternelle; et ce jour unique, et ce jour rapide, nous le passons indolemment en des occupations vaines, oiseuses, puériles; et ce jour précieux nous est à charge; nous ennuie; nous cherchons comment l'abréger; à peine trouvons-nous assez d'amusemens pour en remplir le vide : nous arrivons au soir sans avoir fait d'autre

usage du jour qu'on nous laisse, que de nous être rendus encore plus dignes de la condamnation que nous avions déjà méritée.

CARÊME, III.

LA PERTE DU TEMPS EST IRRÉPARABLE.

Il en est de chaque moment de notre vie, comme de celui de notre mort : on ne meurt qu'une fois; et de là on conclut qu'il faut bien mourir, parce qu'il n'y a plus moyen de revenir, et de réparer par une seconde mort le malheur de la première : ainsi, on ne vit qu'une fois un tel et tel moment; on ne sauroit donc plus revenir sur ses pas, et réparer, en recommençant le même chemin, les fautes de la première marche : ainsi, chaque moment de notre vie que nous perdons, devient un point fixe pour notre éternité : ce moment perdu ne changera plus : éternellement il sera le même, nous sera rappelé tel que nous l'avons passé, et sera marqué de ce caractère ineffaçable. Quel est donc notre aveuglement, nous dont toute la vie n'est qu'une attention continuelle à perdre un temps qui ne revient plus, et qui va d'un cours si rapide se précipiter dans les abîmes de l'éternité !

Grand Dieu ! vous qui êtes le souverain dispensateur des temps et des momens ! vous entre les mains de qui sont nos jours et nos années ! de

quel œil nous voyez-vous perdre, dissiper des momens, dont vous seul connoissez la durée, dont vous avez marqué en caractères irrévocables le cours et la mesure; des momens que vous tirez du trésor de vos miséricordes éternelles pour nous laisser le temps de faire pénitence; des momens que votre justice vous presse tous les jours d'abréger, pour nous punir d'en avoir jusques ici abusé; des momens que vous refusez chaque jour à nos yeux à tant de pécheurs, moins coupables que nous, que la mort terrible surprend et entraîne dans le gouffre de vos vengeances éternelles; des momens enfin dont nous ne jouirons peut-être pas long-temps, et dont vous allez au premier jour terminer la triste carrière. Grand Dieu! voilà déjà la plus grande et la plus belle partie de ma vie passée et toute perdue: il n'y a pas eu jusques ici dans tous mes jours un seul jour sérieux, un seul jour pour vous, pour mon salut, pour l'éternité: toute ma vie n'est qu'une fumée qui ne laisse rien de réel et de solide à la main qui la rappelle, et qui la ramasse. Grand Dieu! traînerai-je jusqu'à la fin mes jours dans cette triste inutilité, dans cet ennui qui me poursuit au milieu de mes plaisirs, et des efforts que je fais pour l'éviter? La dernière heure me surprendra-t-elle chargé du vide de toutes mes années? et n'y aura-t-il dans toute ma course de sérieux que le dernier moment qui la terminera, et qui décidera de mes destinées éternelles? Quelle vie, grand Dieu! pour une ame destinée à vous ser-

vir, appelée à la société immortelle de votre Fils et de vos saints, enrichie de vos dons, et par eux capable de faire des œuvres dignes de l'éternité. Quelle vie ! qu'une vie qui n'est rien, qui ne se propose rien, qui ne remplit un temps qui décide de tout pour elle, qu'en ne faisant rien, qu'en ne comptant pour bien passé que les jours et les momens qui lui échappent. CARÊME, III.

LA MORT.

La mort finit toute la gloire de l'homme qui a oublié Dieu pendant sa vie : elle lui ravit tout, elle le dépouille de tout, elle l'anéantit dans tout ce qu'il étoit de grand aux yeux des hommes ; elle le laisse seul sans force, sans appui, sans ressource, entre les mains d'un Dieu terrible. Ce nombre d'amis, de flatteurs, d'esclaves, de sujets, au milieu desquels il se croyoit immortel, ne peuvent plus rien pour lui : semblables à ceux qui voient périr de loin un homme au milieu des flots, ils peuvent tout au plus accorder des larmes à son malheur, ou faire des voeux inutiles pour sa délivrance. Ainsi seul aux prises avec la mort, il tend en vain les mains à toutes les créatures qui lui échappent. Le passé ne lui paroît plus qu'un instant fugitif, qui n'a fait que briller et disparoître ; l'avenir est un abîme immense, où il ne voit ni fin, ni issue, et où il va se perdre et s'engloutir pour toujours, incertain de sa des-

tinée. Le monde, qu'il croyoit éternel, n'est plus qu'un fantôme qui se dissipe; l'éternité, qu'il regardoit comme une chimère, est un objet affreux qu'il a sous les yeux, et qu'il touche déjà de ses mains. Tout ce qu'il avoit cru réel et solide s'évanouit : tout ce qui lui avoit paru frivole et chimérique, se montre et se réalise; et son malheur lui donne de nouvelles lumières, mais ne lui donne pas de nouveaux penchans, et un nouveau cœur : il meurt détrompé sans mourir changé; il meurt désespéré, et ne meurt pas pénitent.

Mais l'ame juste, ah! elle voit alors le monde et l'éternité, des mêmes yeux qu'elle les avoit toujours vus : rien ne change, rien ne finit pour elle dans ce dernier moment, que ses humiliations et ses souffrances. Ainsi libre de tous les attachemens du monde et de la vanité, pleine de bonnes œuvres, soutenue de la foi des promesses, mûre pour le ciel, elle ferme les yeux sans regret à tous les vains objets qu'elle n'avoit jamais vus qu'avec peine; elle s'envole dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie, et où elle avoit toujours habité par ses desirs; et rentre avec paix et avec confiance dans la bienheureuse éternité.

MYSTÈRES.

L'homme n'aime pas à s'occuper de son néant et de sa bassesse : tout ce qui le rappelle à son origine, le rappelle en même temps à sa fin, blesse son orgueil, intéresse l'amour de son être,

attaque par le fondement toutes ses passions, et le jette dans des pensées noires et funestes. Mourir; disparoître à tout ce qui nous environne; entrer dans les abîmes de l'éternité; devenir cadavre, la pâture des vers, l'horreur des hommes, le dépôt hideux d'un tombeau; ce spectacle tout seul soulève tous les sens, trouble la raison, noircit l'imagination, empoisonne toute la douceur de la vie : on n'ose fixer ses regards sur une image si affreuse : nous éloignons cette pensée comme la plus triste et la plus amère de toutes; tout ce qui nous en rappelle le souvenir, nous le craignons, nous le fuyons, comme s'il devoit hâter pour nous cette dernière heure. Sous prétexte de tendresse, nous n'aimons pas même qu'on nous parle des personnes chères que la mort nous a ravies; on prend soin de dérober à nos regards les lieux qu'elles habitoient, les peintures où leurs traits sont encore vivans, tout ce qui pourroit réveiller en nous, avec leur idée, celle de la mort qui vient de nous les enlever. Que dirai-je? nous craignons les récits lugubres; nous poussons là-dessus nos frayeurs jusqu'aux plus puériles superstitions; nous croyons voir partout des présages sinistres de notre mort, dans les rêveries d'un songe, dans le chant nocturne d'un oiseau, dans un nombre fortuit de convives, dans des événemens encore plus ridicules : nous croyons la voir partout, et c'est pour cela même que nous tâchons de la perdre de vue.

. . . .

Mettez donc à profit pour le réglement de vos mœurs, cette sensibilité, tandis que Dieu vous la laisse encore : rapprochez de vous tous les objets propres à retracer en vous cette image, tandis qu'elle peut encore troubler la fausse paix de vos passions : venez quelquefois sur les tombeaux de vos ancêtres, méditer en présence de leurs cendres sur la vanité des choses d'ici-bas : venez les interroger quelquefois sur ce qui leur reste dans le séjour ténébreux de la mort, de leurs plaisirs, de leur dignité, et de leur gloire : venez vous-même ouvrir ces tristes demeures, et de tout ce qu'ils ont été autrefois aux yeux des hommes, voyez ce qu'ils sont maintenant : des spectres dont vous ne pouvez soutenir la présence, des amas de vers et de pourriture; voilà ce qu'ils sont aux yeux des hommes : mais que sont-ils devant Dieu? Descendez vous-même en esprit dans ces lieux d'horreur et d'infection, et choisissez-y d'avance votre place : représentez-vous vous-même dans cette dernière heure, étendu sur le lit de votre douleur, aux prises avec la mort, vos membres engourdis, et déjà saisis d'un froid mortel; votre langue déja liée des chaînes de la mort; vos yeux fixes, immobiles, couverts d'un nuage confus, devant qui tout commence à disparoître; vos proches et vos amis autour de vous, faisant des vœux inutiles pour votre santé, redoublant votre frayeur et vos regrets, par la tendresse de leurs soupirs et l'abondance de leurs larmes; le ministre du Sei-

gneur à vos côtés, le signe du salut, alors votre seule ressource, entre ses mains, des paroles de foi, de miséricorde et de confiance à la bouche. Rapprochez ce spectacle si instructif, si intéressant : vous-même alors dans les tristes agitations de ce dernier combat, ne donnant plus de marques de vie que dans les convulsions qui annoncent votre mort; tout le monde anéanti pour vous; dépouillé pour toujours de vos dignités et de vos titres; accompagné de vos seules œuvres, et près de paroître devant Dieu. Ce n'est pas ici une prédiction; c'est l'histoire de tous ceux qui meurent chaque jour à vos yeux, et c'est d'avance la vôtre. Rappelez ce moment terrible : vous y viendrez, et le jour peut-être n'est pas loin, et peut-être y touchez-vous déjà. Mais enfin, vous y viendrez, et quelque loin qu'il puisse être, ce sera demain, et vous y arriverez en un instant; et la seule consolation que vous aurez alors, sera d'avoir fait de toute votre vie l'étude, la ressource et la préparation de votre mort.

. . . .

Le premier pas que l'homme fait dans la vie est aussi le premier qui l'approche du tombeau : dès que ses yeux s'ouvrent à la lumière, l'arrêt de mort lui est prononcé; et comme si c'étoit pour lui un crime de vivre, il suffit qu'il vive, pour mériter de mourir. Ce n'étoit point là notre première destinée : l'Auteur de notre être avoit d'abord animé notre boue d'un souffle d'immor-

talité : il avoit mis en nous un germe de vie que la révolution des temps et des années n'auroit, ni affoibli, ni éteint : son ouvrage étoit concerté avec tant d'ordre, qu'il eût pu défier la durée des siècles, et que rien d'étranger n'en eût pu jamais dissoudre, ni altérer même l'harmonie. Le péché seul sécha ce germe divin, renversa cet ordre heureux, arma toutes les créatures contre l'homme ; et Adam devint mortel, dès qu'il devint pécheur : *C'est par le péché*, dit l'Apôtre, *que la mort est entrée dans le monde.*

Nous la portons donc tous, en naissant, dans le sein : il semble que nous avons sucé dans les entrailles de nos mères, un poison lent, avec lequel nous venons au monde, qui nous fait languir ici-bas, les uns plus, les autres moins ; mais qui finit toujours par le trépas : nous mourons tous les jours ; chaque instant nous dérobe une portion de notre vie, et nous avance d'un pas vers le tombeau : le corps dépérit, la santé s'use, tout ce qui nous environne nous détruit ; les alimens nous corrompent, les remèdes nous affoiblissent ; ce feu spirituel qui nous anime au dedans, nous consume, et toute notre vie n'est qu'une longue et pénible agonie. Or, dans cette situation, quelle image devroit être plus familière à l'homme, que celle de la mort ? Un criminel condamné à mourir, quelque part qu'il jette les yeux, que peut-il voir que ce triste objet ? et le plus ou le moins que nous avons à vivre fait-il une différence assez grande, pour nous regarder comme immortels sur la terre ?

Il est vrai que la mesure de nos destinées n'est pas égale : les uns voient croître en paix, jusqu'à l'âge le plus reculé, le nombre de leurs années, et héritiers des bénédictions de l'ancien temps, ils meurent pleins de jours, au milieu d'une nombreuse postérité ; les autres, arrêtés dès le milieu de leur course, voient, comme le roi Ezéchias, les portes du tombeau s'ouvrir en un âge encore florissant, et cherchent en vain comme lui le reste de leurs années ; enfin, il en est qui ne font que se montrer à la terre, qui finissent du matin au soir, et qui, semblables à la fleur des champs, ne mettent presque point d'intervalle entre l'instant qui les voit éclore, et celui qui les voit sécher et disparoître. Le moment fatal marqué à chacun, est un secret écrit dans le livre éternel que l'Agneau seul a droit d'ouvrir. Nous vivons donc tous, incertains de la durée de nos jours ; et cette incertitude, si capable toute seule de nous rendre attentifs à cette dernière heure, endort elle-même notre vigilance. Nous ne songeons point à la mort, parce que nous ne savons où la placer dans les différens âges de notre vie. Nous ne regardons pas même la vieillesse comme le terme du moins sûr et inévitable : le doute si l'on y parviendra, qui devroit, ce semble, borner en deçà nos espérances, fait que nous les étendons même au delà de cet âge. Notre crainte, ne pouvant poser sur rien de certain, n'est plus qu'un sentiment vague et confus, qui ne porte sur rien du tout ; de sorte que l'incertitude, qui ne devroit

tomber que sur le plus ou le moins, nous rend tranquilles sur le fond même. CARÊME, III.

L'HOMME PRÈS DE MOURIR.

C'est dans ce dernier moment que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'état, les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; la distinction de vos commandemens : tout cela vous paroît réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent; les récompenses qui le suivent; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés, que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, et par des événemens dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile; et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront; la scène changera; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera : vous verrez tout

tout au naturel ; et ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet*.

. . . .

Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention et nous aide à nous juger et à nous connoître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime ; des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfans qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères ; des ministres de l'Eglise qu'il a méprisés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs ; les biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes.

. . . .

Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer : autant de liens qu'il faut rompre, autant de plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs et si pénibles; par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublemens, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit; tout l'abandonne : il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui n'y possède plus rien; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il

étoit parvenu à travers tant de périls, de peines, de bassesses, et dont il avoit joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. *Hélas!* il se contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepteroit comme une grace l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on vouloit prolonger ses jours : il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre; il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule : il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de places; où il s'étoit établi, agrandi, étendu,

comme si ç'avoit dû être le lieu de sa demeure éternelle : du monde sans lequel il n'avoit jamais pu vivre ; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs ; aux événemens duquel il avoit eu tant de part ; où il avoit paru avec tant d'agrément et tant de talent pour lui plaire. Son corps en va sortir ; mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui ; mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore ; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains. AVENT.

DU PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reste encore quelque soin de son salut ? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point ; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte ; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne ; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec

la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes Frères, qui êtes ici assemblés : je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre : et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus-Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grace, où un arrêt de mort éternelle : car, vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces desirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : Si Jésus-Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée,

la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent; mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ: qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paroissez maintenant, justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite; froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos élus? et que reste-t-il pour votre partage?

Mes Frères, notre perte est presque assurée,

et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous saisi de frayeur, ne demanderoit pas à Jésus-Christ, comme autrefois les apôtres; Seigneur, ne seroit-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine?* et si on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissemens d'une sincère pénitence? CARÊME, II.

MORT DU PÉCHEUR.

Le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours; ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouit; ni aux hommes, qui ne sauroient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres hor-

reurs; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même : il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées : il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour, qu'ils expriment : il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'ame qui sent l'approche de son juge : il soupire profondément; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même; tout son esprit frémit; et par ce dernier effort, son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

AVENT.

MORT DU JUSTE.

Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête ! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on

aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres! Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau; lequel, avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé; les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Egypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude, combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de graces; meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course. AVENT.

ÉDUCATION.

L'ÉDUCATION de saint François de Paule répondit à sa naissance. Il ne fut pas, comme Moïse, instruit dans les sciences et la sagesse des Egyptiens; mais il reçut, comme lui, de Dieu même, le livre de la loi, et en exposa les préceptes et les ordonnances au peuple. On ne le vit pas, comme Paul aux pieds de Gamaliel, s'instruire à fond de la variété des opinions et des doctrines; mais, comme cet apôtre, sa foi l'éleva jusqu'au plus haut des cieux, et là il apprit des secrets que l'homme profane n'est pas digne d'entendre. Ce fut l'onction de la grace qui l'instruisit, et non pas le travail de la nature. Persuadé que les langues devoient cesser; que les prophéties devoient finir; que la science seroit détruite, et que l'amour seul ne périroit pas, il laissa ces vents de doctrine qui enflent, pour s'en tenir à la charité qui édifie: ce fut un scribe instruit dans le royaume des cieux, mais qui tira du seul trésor de la grace ces lumières anciennes et nouvelles que nous n'avons, nous, jamais qu'à demi, et à force de veilles et de recherches. On ne le vit pas dans les plus fameuses universités, passer les vieillards en intelligence, faire admirer une jeunesse toute brillante d'espérances, et ouvrir par l'éclat d'une première réputation mille vues d'ambition à une famille: l'Esprit de Dieu le conduisit dans le

désert avant presque qu'il eût conversé avec les hommes; une résolution de retraite perpétuelle, qui n'est en nous que le fruit tardif des réflexions et de l'âge, fut en lui un essai de l'enfance; et sur les traces du Précurseur, il alla puiser dans la pénitence et dans la solitude cette haute réputation de sainteté, qui seule peut autoriser à reprocher hardiment aux peuples et aux princes mêmes leurs excès. PAN. DE S. FRANÇOIS DE PAULE.

L'éducation, qui d'ordinaire dans les autres hommes embellit ou cultive un fonds encore brut ou ingrat, ne fit que développer les richesses du sien. On lui trouva de la maturité dans un âge où à peine est-il permis d'avoir de la raison; et dans les amusemens mêmes de son enfance, on découvrit presque les ébauches de ses grandes qualités : semblable à ce grain évangélique qui, dans sa mystérieuse petitesse laissoit entrevoir ces espérances d'accroissement qui devoient l'élever sur les plus hautes plantes, et dont les branches sacrées devoient même un jour servir d'asile aux oiseaux du ciel.

Au lieu que les méchans, dit le prophète, se détournent de la droite voie dès le sein de leur mère, il rendit ses passions dociles à la raison, en un temps où les égaremens du cœur entrent, pour ainsi dire, dans les bienséances de l'âge; et, comme ce pieux roi d'Israël, il se joua dans sa jeunesse avec les lions, ainsi qu'on se joue avec les agneaux les plus doux et les plus traitables. ORAIS. FUN. DE M. DE VILLEROY.

IMPORTANCE DES PREMIÈRES HABITUDES.

On ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchans du premier âge ; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.*

Et en effet, mes Frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie ! Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience

expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes ! Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocens et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violens et criminels, et de ne s'être pas rendu insupportable par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence ! Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice, attirent de graces sur tout le reste de la vie ! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies ! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles ! AVENT.

CHOIX D'UN ÉTAT.

Le choix d'un état est, de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire. . . . .

Cependant, on se détermine d'ordinaire dans un âge, où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche

où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens et des goûts puérils de l'enfance : à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées : le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée de l'enfance : ainsi, avant que nos penchans soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagemens éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses : c'est le hasard et l'occasion, qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde, d'où nous venions de sortir; et notre vocation à l'autel expire, à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle, et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami. Enfin, de tous les

choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part; qu'à celui d'un état de vie : et voilà pourquoi il n'en est point où la méprise soit plus ordinaire. Car comment voulez-vous ne pas vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie?

. . . .

L'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Car remontons à la source : d'où vient que cet homme est entré dans la robe? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? c'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettoient d'aspirer à tout, au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paie-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? c'est que sous les yeux du maître, on est plus près de la source des graces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint? que vient-il chercher dans l'Eglise?

ses trésors, ou ses fonctions? ses honneurs, ou ses ministères? l'éclat du sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore? il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité, des vues d'élévation et de gloire; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance; et, comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le temple, que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouveroit des richesses immenses, et les dépouilles saintes des peuples.

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées: car outre que l'Esprit de Dieu ne peut être auteur de ces motifs humains, un choix qui est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à a cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévat ion, de plaisir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez: vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos penchans infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs; la cour, que pour la faveur; les armes, que pour la licence; la robe, que pour une vaine

distinction; l'autel, que pour les honneurs et les richesses du sanctuaire.

. . . .

N'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchans désavouent? Tel prend le parti des armes, et suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même, l'éloignent; parce que, né avec un nom, il n'oseroit se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que déshonorer son nom par une alliance inégale. Tel, sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et de ses jugemens qui en décide: en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie: on n'ose produire des desirs qui contrediroient leurs desseins: on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes.

Des parens barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfans plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme : ils arrache du monde des enfans à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite : ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore : ils donnent à l'Eglise des ministres que l'Eglise n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose : enfin, pourvu que ce qui paroît d'une famille éclate, brille, et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu.

. . . .

En nous donnant l'être et la liberté, Dieu ne s'est pas départi des droits qu'il avoit sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes : c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous formant, et à régler l'usage des talens que nous n'avons reçus que de lui. Aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices qui devoit être sa demeure ; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendans,

que c'étoit à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur la créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées. Car connoissant tout seul les plus secrets penchans de nos cœurs; développant déja dans les premières ébauches de nos passions tout ce que nous devons être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connoissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paroître; seul, lorsqu'il tira tout du néant, et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quels étoient dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre salut, et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée.

. . . .

En effet, mes Frères, Dieu seul nous connoît, et nous ne nous connoissons pas nous-mêmes : nos penchans nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous

perdons de vue : tout ce qui nous environne nous renvoie notre image ou adoucie ou changée; et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient : nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens : et semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice, les dons et les talens dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui; et au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères. CARÊME, II.

DANS LE DOUTE, LA FOI EST PRÉFÉRABLE.

Je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales, et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité; je dis que dans une égalité même de raison, il devroit du moins desirer que le sentiment de la foi sur la nature de nos ames fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à

l'homme; qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devroit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux, qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle ame a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raisons, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, mes Frères? quel monstre dans l'univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur la terre, et leur a persuadé qu'ils étoient immortels !

Mais non, mes Frères; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature, et de se persuader que leur ame est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés, qui n'ont plus d'autre frein qu'un

instinct brutal; plus d'autre règle que l'emportement de leurs desirs; plus d'autre occupation que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie; des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être; et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des ames chastes, pudiques, tempérantes : qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité tout entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes; et se trouvant presque seuls dans l'univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, on l'a déjà dit; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami généreux, époux fidèle, maître équitable : il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie : il s'abstiendra des plaisirs et des excès qui lui eussent préparé une

vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée : il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples ; voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit là le seul secret de la passer heureuse et tranquille ; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant ? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides, qui l'auroient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux desirs qu'ils allument : il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur ; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir ; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas ? La perte des biens éternels ; la possession de votre gloire, ô mon Dieu ! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs ; il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées, quel parti prendra ici l'impie ? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours ? risquera-t-il une éternité tout entière ? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heureux ?

craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui, n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire; meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement? CARÊME, I.

LA CHARITÉ.

La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament : c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvemens de la grace et dans les vues de foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût; c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais : le goût ne se cherche que lui-même; et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime : le goût n'est pas à l'épreuve

l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrace; et la charité est plus forte que la mort : le goût n'aime que ce qui l'accommode; et la charité s'accommode à tout et souffre tout pour ce qu'elle aime : le goût est aveugle, et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères; et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grace sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement. CARÊME, I.

ZÈLE DE LA CHARITÉ.

Le zèle de la charité se fait aimer et respecter de ceux mêmes qu'il reprend et qu'il corrige. S'il ne leur rend pas le vice odieux, il ne leur rend pas du moins le ministre méprisable; s'il ne les retire pas du désordre, il leur fait du moins estimer la vertu : ses entrailles sont si tendrement émues sur le malheur de ses frères qui périssent, qu'il n'est rien de touchant et d'attirant qu'il ne mette en œuvre pour les sauver; s'il excède quelquefois, c'est plutôt un excès de douceur et de tendresse, que de rigueur et de dureté. C'est une mère qui enfante tous les jours ses enfans à Jésus-Christ, qui est ingénieuse à éloigner tout ce qui pourroit même blesser leur

foible délicatesse, et qui garde pour elle seule le travail, les douleurs et les peines. Si le succès ne répond pas à ses soins, ses larmes et ses soupirs sont la seule vengeance qu'elle tire de leur ingratitude; son amour même pour eux semble croître avec leurs égaremens : plus elle les voit sur le point de périr, plus sa tendresse s'alarme et se réveille : errans ou revenus à elle, elle les porte toujours dans son sein; elle ne les perd point de vue; leur péril la touche bien plus que leur dureté à son égard; elle consentiroit même sans peine à devenir à leur égard une espèce d'anathème, pourvu qu'ils ne le fussent pas eux-mêmes à l'égard de Jésus-Christ : ce n'est jamais l'humeur et le chagrin, c'est l'amour seul qui lui dicte ses remontrances; et pour peu qu'on ne soit pas barbare et dénaturé, il est difficile qu'un pasteur de ce caractère ne trouve des cœurs sensibles à ses soins et à sa tendresse, et ne voie son ministère et ses travaux consolés par des succès qu'il n'auroit osé même attendre. Telle est la douceur du zèle qui prend sa source dans la charité.

CONFÉRENCES, I.

LA VÉRITABLE CHARITÉ.

La charité couvre tout, et voit à peine le mal que tout le monde voit; et nous voulons voir tout seuls celui qui est invisible au reste des hommes; la charité couvre ce qu'elle ne peut

excuser ; et nous n'excusons pas même ce que les apparences justifient, et rendent du moins incertain. Il semble que nous rendons gloire à Dieu, lorsque nous jugeons nos frères plus foibles, plus imparfaits, plus remplis de desirs humains, qu'ils ne le paroissent ; nous nous applaudissons d'une découverte qui vient confirmer nos soupçons. Or, rien ne ressemble moins à la charité que cet œil malin, qui ne s'ouvre que pour chercher les foiblesses de nos frères : car la même charité qui nous fait desirer leur salut, nous montre en eux mille ressources qui nous le font espérer. Elle voit dans leurs passions mêmes des espérances de retour à la justice et à la règle ; elle démêle un cœur droit, sensible, susceptible, un jour de grace, à travers les plaisirs frivoles auxquels il se livre encore ; elle voit dans ses chutes mêmes, plutôt le malheur de l'âge et des occasions, que la dépravation entière d'une ame abîmée dans le vice ; elle trouve plus de légèreté que de noirceur et de profonde malice, dans des égaremens où le torrent des exemples et la fougue du tempérament précipitent ses frères. Les signes les plus éloignés de bien qu'elle découvre en eux, loin de les flétrir par la malignité de ses conjectures, elle les regarde comme les gages et les préjugés d'un changement à venir ; elle ne sait pas se défier des apparences de la piété, et soupçonner de l'hypocrisie où il ne paroît que de la vertu : une sainte crédulité la prévient toujours en faveur de ses frères. Simple et incapable

elle-même d'artifice, elle est encore moins capable de le soupçonner dans les autres : elle n'est pas en garde contre l'erreur, qui nous fait juger trop favorablement de notre frère ; c'est une erreur de piété qui honore la religion : elle ne craint que la témérité qui soupçonne le mal où il n'est pas, parce que c'est une malignité qui justifie les censures du monde contre la piété, et qui la déshonore. De tous les événemens, dont les faces différentes font porter des jugemens divers, elle ne voit jamais que le bon côté ; et cette pieuse disposition est bien plus propre à gagner nos frères, et à les retirer des voies de l'iniquité. Quand ils nous voient malgré leurs désordres, tout espérer de leur salut, leur parler un langage qui semble adoucir les crimes dont ils sont eux-mêmes honteux, leur faire remarquer en eux des ressources de grace dans le temps même qu'ils se croyoient absolument rejetés de Dieu, découvrir dans le caractère de leur cœur, jusque-là livré au monde et aux passions, des penchans qui les ramènent au devoir ; quand ils nous voient prendre le change, pour ainsi-dire, en leur faveur ; cette charité, ce zèle tendre, et presque aveugle à force de tendresse, les transporte, les attendrit, les couvre d'une sainte confusion, et leur fait aimer la vérité en leur rendant aimables ceux qui la leur annoncent.

CONFÉRENCES, I.

AFFABILITÉ.

On peut dire que la fierté, qui d'ordinaire est le vice des grands, ne devroit être que comme la triste ressource de la roture et de l'obscurité. Il paroîtroit bien plus pardonnable à ceux qui naissent, pour ainsi dire, dans la boue, de s'enfler, de se hausser, et de tâcher de se mettre, par l'enflure secrète de l'orgueil, de niveau avec ceux au-dessous desquels ils se trouvent si fort par la naissance. Rien ne révolte plus les hommes d'une naissance obscure et vulgaire, que la distance énorme que le hasard a mise entre eux et les grands : ils peuvent toujours se flatter de cette vaine persuasion que la nature a été injuste, de les faire naître dans l'obscurité, tandis qu'elle a réservé l'éclat du sang et des titres pour tant d'autres dont le nom fait tout le mérite : plus ils se trouvent bas, moins ils se croient à leur place. Aussi l'insolence et la hauteur deviennent souvent le partage de la plus vile populace; et plus d'une fois les anciens règnes de la monarchie l'ont vue se soulever, vouloir secouer le joug des nobles et des grands, et conjurer leur extinction et leur ruine entière.

Les grands au contraire, placés si haut par la nature, ne sauroient plus trouver de gloire qu'en s'abaissant : ils n'ont plus de distinction à se donner du côté du rang et de la naissance; ils ne

peuvent s'en donner que par l'affabilité : et s'il est encore un orgueil qui puisse leur être permis, c'est celui de se rendre humains et accessibles.

Il est vrai même que l'affabilité est comme le caractère inséparable et la plus sûre marque de la grandeur. Les descendans de ces races illustres et anciennes, auxquels personne ne dispute la supériorité du nom et l'antiquité de l'origine, ne portent point sur leur front l'orgueil de leur naissance : ils vous la laisseroient ignorer, si elle pouvoit être ignorée : les monumens publics en parlent assez, sans qu'ils en parlent eux-mêmes : on ne sent leur élévation que par une noble simplicité : ils se rendent encore plus respectables, en ne souffrant qu'avec peine le respect qui leur est dû ; et parmi tant de titres qui les distinguent, la politesse et l'affabilité est la seule distinction qu'ils affectent. Ceux, au contraire, qui se parent d'une antiquité douteuse, et à qui l'on dispute tout bas l'éclat et les prééminences de leurs ancêtres, craignent toujours qu'on n'ignore la grandeur de leur race, l'ont sans cesse dans la bouche, croient en assurer la vérité par une affectation d'orgueil et de hauteur, mettent la fierté à la place des titres ; et, en exigeant au-delà de ce qui leur est dû, ils font qu'on leur conteste même ce qu'on devroit leur rendre.

. . . .

La fierté prend donc sa source dans la médiocrité, ou n'est plus qu'une ruse qui la cache ;

c'est une preuve certaine qu'on perdroit en se montrant de trop près : on couvre de la fierté des défauts et des foiblesses que la fierté trahit et manifeste elle-même : on fait de l'orgueil le supplément, si j'ose parler ainsi, du mérite ; et on ne sait pas que le mérite n'a rien qui lui ressemble moins que l'orgueil.

Aussi, les plus grands hommes, Sire, et les plus grands rois ont toujours été les plus affables. Une simple femme thécuite venoit exposer simplement à David ses chagrins domestiques ; et si l'éclat du trône étoit tempéré par l'affabilité du souverain, l'affabilité du souverain relevoit l'éclat et la majesté du trône.

Nos rois, Sire, ne perdent rien à se rendre accessibles : l'amour des peuples leur répond du respect qui leur est dû. Le trône n'est élevé que pour être l'asile de ceux qui viennent implorer votre justice ou votre clémence : plus vous en rendez l'accès facile à vos sujets, plus vous en augmentez l'éclat et la majesté. Et n'est-il pas juste que la nation de l'univers qui aime le plus ses maîtres, ait aussi plus de droit de les approcher? Montrez, Sire, à vos peuples tout ce que le ciel a mis en vous de dons et de talens aimables ; laissez-leur voir de près le bonheur qu'ils attendent de votre règne : les charmes et la majesté de votre personne, la bonté et la droiture de votre cœur, assureront toujours plus les hommages qui sont dus à votre rang, que votre autorité et votre puissance.

Ces princes invisibles et efféminés, ces Assuérus, devant lesquels c'étoit un crime digne de mort pour Esther même d'oser paroître sans ordre, et dont la seule présence glaçoit le sang dans les veines des supplians, n'étoient plus, vus de près, que de foibles idoles, sans ame, sans vie, sans courage, sans vertu; livrés dans le fond de leurs palais à de vils esclaves; séparés de tout commerce comme s'ils n'avoient pas été dignes de se montrer aux hommes, ou que des hommes faits comme eux n'eussent pas été dignes de les voir: l'obscurité et la solitude en faisoient toute la majesté.

Il y a dans l'affabilité une sorte de confiance en soi-même qui sied bien aux grands, qui fait qu'on ne craint point de s'avilir en s'abaissant, et qui est comme une espèce de valeur et de courage pacifique : c'est être foible et timide que d'être inaccessible et fier.

D'ailleurs, Sire, en quoi les princes et les grands qui n'offrent jamais aux peuples qu'un front sévère et dédaigneux sont plus inexcusables, c'est qu'il leur en coûte si peu de se concilier les cœurs : il ne faut pour cela ni effort ni étude; une seule parole, un sourire gracieux, un seul regard suffit : le peuple leur compte tout; leur rang donne du prix à tout. La seule sérénité du visage du roi, dit l'Ecriture, est la vie et la félicité des peuples; et son air doux et humain est pour les cœurs de ses sujets ce que la rosée du soir est pour les terres sèches et arides.

Et peut-on laisser aliéner des cœurs qu'on peut gagner à si bas prix? n'est-ce pas s'avilir soi-même que de dépriser à ce point toute l'humanité? et mérite-t-on le nom de grand, quand on ne sait pas même sentir ce que valent les hommes?

La nature n'a-t-elle pas déjà imposé une assez grande peine aux peuples et aux malheureux, de les avoir fait naître dans la dépendance et comme dans l'esclavage? N'est-ce pas assez que la bassesse ou le malheur de leur condition leur fasse un devoir, et comme une loi, de ramper et de rendre des hommages? faut-il encore leur aggraver le joug par le mépris et par une fierté qui en est si digne elle-même? ne suffit-il pas que leur dépendance soit une peine? faut-il encore les en faire rougir comme d'un crime? et si quelqu'un devoit être honteux de son état, seroit-ce le pauvre qui le souffre ou le grand qui en abuse?

Il est vrai que souvent c'est l'humeur toute seule, plutôt que l'orgueil, qui efface du front des grands cette sérénité qui les rend accessibles et affables : c'est une inégalité de caprice plus que de fierté. Occupés de leurs plaisirs, et lassés des hommages, ils ne les reçoivent plus qu'avec dégoût : il semble que l'affabilité leur devienne un devoir importun, et qui leur est à charge. A force d'être honorés, ils sont fatigués des honneurs qu'on leur rend, et ils se dérobent souvent aux hommages publics pour se dérober à la fatigue d'y paroître sensibles. Mais qu'il faut être né dur pour se faire même une peine de

paroître humain ! N'est-ce pas une barbarie, non-seulement de n'être pas touchés, mais de recevoir même avec ennui les marques d'amour et de respect que nous donnent ceux qui nous sont soumis? n'est ce pas déclarer tout haut qu'on ne mérite pas l'affection des peuples, quand on en rebute les plus tendres témoignages? Peut-on alléguer là-dessus les momens d'humeur et de chagrin que les soins de la grandeur et de l'autorité traînent après soi? l'humeur est-elle donc le privilége des grands, pour être l'excuse de leurs vices?

Hélas! s'il pouvoit être quelquefois permis d'être sombre, bizarre, chagrin, à charge aux autres et à soi-même, ce devroit être à ces infortunés que la faim, la misère, les calamités, les nécessités domestiques, et tous les plus noirs soucis, environnent : ils seroient bien plus dignes d'excuse, si portant déjà le deuil, l'amertume, le désespoir souvent dans le cœur, ils en laissoient échapper quelques traits au dehors. Mais que les grands, que les heureux du monde, à qui tout rit, et que les joies et les plaisirs accompagnent partout, prétendent tirer de leur félicité même un privilége qui excuse leurs chagrins bizarres et leurs caprices; qu'il leur soit plus permis d'être fâcheux, inquiets, inabordables, parce qu'ils sont plus heureux; qu'ils regardent comme un droit acquis à la prospérité d'accabler encore du poids de leur humeur des malheureux qui gémissent déjà sous le joug de leur autorité et de leur puis-

sance ; grand Dieu ! seroit-ce donc là le privilége des grands, ou la punition du mauvais usage qu'ils font de la grandeur ? car il est vrai que les caprices et les noirs chagrins semblent être le partage des grands ; et l'innocence de la joie et de la sérénité n'est que pour le peuple.

Mais l'affabilité, qui prend sa source dans l'humanité, n'est pas une de ces vertus superficielles qui ne résident que sur le visage : c'est un sentiment qui naît de la tendresse et de la bonté du cœur. L'affabilité ne seroit plus qu'une insulte et une dérision pour les malheureux, si, en leur montrant un visage doux et ouvert, elle leur fermoit nos entrailles, et ne nous rendoit plus accessibles à leurs plaintes que pour nous rendre plus insensibles à leurs peines. PETIT CARÊME.

Je me représente notre prélat avec cet air toujours affable et serein, toujours accessible, toujours accueillant, mettant, pour ainsi dire, sa personne et sa dignité à toutes les heures, ne retenant de son rang que le privilége de pouvoir être importuné : je me le représente, et pourrois-je le dire sans réveiller votre douleur ? je me le représente au milieu de vos familles, enveloppé dans une aimable obscurité, goûtant avec vous les douceurs d'une vie privée, familiarisant l'épiscopat avec les fidèles ; et ne se faisant pas une vaine bienséance de se rendre invisible, et de jouir tout seul d'une dignité qui n'a été établie que pour les autres.

Falloit-il, pour pénétrer jusques à lui, acheter par des lenteurs éternelles une audience d'un moment, et par mille pénibles formalités des refus encore plus pénibles? Quelle barrière y eût-il jamais entre lui et nous, que celle du respect et de la discrétion? Le vîmes-nous jamais affecter ces momens sacrés de solitude inventés pour ménager le rang, ou pour honorer la paresse? Sa maison ressembloit-elle à ces maisons d'orgueil et de faste, où ceux que les affaires y attirent, pensent presque plus aux moyens d'aborder leur juge, qu'à lui exposer leur droit et leur justice; où dans un silence profond et avec un respect qui approche du culte, on attend que la divinité se montre; où mille malheureux souffrent moins de leur misère que de leur ennui; et où, comme autrefois dans la piscine de Jérusalem, après avoir attendu long-temps, cet autre ange du Seigneur paroît enfin, et guérit à peine un malade?

La contagion des dignités et de la grandeur ne lui forma pas cet œil superbe, et ce cœur insatiable d'honneurs dont parle le prophète. Content de mériter nos hommages, il ne sut pas les exiger; disons plus, il ne sut pas les souffrir: on auroit dit que ces respectueuses déférences qui délassent si agréablement des soins de l'autorité, faisoient la plus pénible fatigue de la sienne. Bien éloigné de ces petites délicatesses qu'on remarque en la plupart des grands, auprès de qui un simple oubli est un crime qu'à peine mille soins et de longues

longues assiduités peuvent expier ; vaines idoles, qu'on ne peut aborder qu'en rampant, qu'on ne peut servir qu'avec solennité, qu'on ne peut toucher qu'avec religion, et qui, comme l'arche d'Israël, vous frapperoient de mort, si, pour trop penser même à les secourir, vous n'aviez pas assez pensé à les respecter.

ORAISON FUN. DE M. DE VILLARS.

Vit-on jamais dans un rang si élevé, et avec tant de supériorité de génie, tant de bonté et d'affabilité ? Vous le savez, Messieurs ; et vous vous le représentez encore ici, vivant parmi nous, montrant à tous cet air simple et noble de douceur, qui attiroit tous les cœurs après lui ; ne retenant de son rang que ce qu'il en falloit pour rendre encore plus aimable l'affabilité qui l'en faisoit descendre ; et rassurant si fort, ou le respect, ou la timidité, par un attrait inséparable de sa personne, qu'au sortir de son entretien, on goûtoit toujours à la fois, et le plaisir d'être charmé de lui, et le plaisir de n'être pas mécontent de soi-même.

Par-là, il laissoit à l'auguste éclat de sa naissance, la dignité qui la fait respecter, et en ôtoit l'humeur et la fierté, qui n'ajoutent rien à la grandeur, et qui ôtent beaucoup aux grands.

ORAIS. FUN. DE M. LE PRINCE DE CONTI.

Majestueuse sans faste, elle ne regarda pas la fierté comme une bienséance de son rang : la

majesté qui l'environnoit, étoit affable et accessible : en lui offrant nos hommages, nous ne pouvions lui refuser nos cœurs : on ne trouvoit point autour d'elle cette barrière d'orgueil, de silence, ou de dédain, qui fait souvent toute la majesté des grands : on n'y voyoit pas une cour tremblante, n'oser presque lever les regards jusques au maître, et craindre de manquer au respect dans l'excès même de ses hommages. L'adulation en étoit encore plus bannie que la crainte : assurée de nos cœurs, elle ne cherchoit pas nos louanges : vraie, franche, naturelle, la fadeur des éloges lui étoit à charge : le langage des cours qu'elle n'avoit jamais parlé, elle ne l'écouta aussi jamais qu'avec dégoût. Cependant jamais de ces momens fâcheux, où il est si dangereux d'aborder nos maîtres : une douce affabilité nous rassuroit toujours contre son rang : tous les momens étoient ceux que nous aurions choisis nous-mêmes : en sortant d'auprès d'elle, chacun se trouvoit marqué par quelque trait singulier de bonté ; et nous ne comptions les devoirs que nous lui rendions, que par les marques de bienveillance que nous en avions reçues. Qu'il est rare de savoir être grand, et de ne pas faire souffrir de notre grandeur ceux qui nous approchent !

ORAISON FUNÈBRE DE MADAME.

Il faut étudier les momens favorables pour aborder les grands ; et le choix des temps et des occasions, est la grande science du courtisan. Ici,

tous les temps étoient les mêmes ; et l'habileté du courtisan ne trouvoit pas plus d'accès et d'affabilité, que la simplicité du peuple, ou l'ignorance du citoyen. On ne sentoit point en l'approchant ces inquiétudes secrètes que forme le succès douteux de l'accueil : la bonté se montroit d'abord avant la majesté : on cherchoit le maître dans la douceur du particulier ; ou plutôt à sa douceur, on sentoit d'abord qu'il étoit digne d'être le maître : le cœur lui donnoit à l'instant des titres de souveraineté plus glorieux que ceux que donne la naissance. C'est l'amour qui fait les rois : la naissance ne donne que les couronnes ; c'est l'amour qui forme les sujets.

ORAISON FUN. DE M. LE DAUPHIN.

BONTÉ.

Le plus grand éloge d'un prince, c'est d'être bon ; et les seules louanges que le cœur donne, sont celles que la bonté s'attire. La valeur toute seule ne fait que la gloire du souverain ; la bonté fait le bonheur de ses peuples : les victoires ne lui valent que des hommages ; la bonté lui gagne les cœurs : c'est pour lui qu'il est conquérant ; c'est pour nous qu'il est bon : et la gloire des armes ne va pas loin, dit l'Esprit de Dieu, si l'amour des peuples ne la rend immortelle.

Ici le deuil de la France se renouvelle : la plaie se rouvre : l'image de Monseigneur reparoît : les

larmes publiques recommencent : et il est malaisé de rappeler tout ce que nous avons perdu, sans aigrir et renouveler toute la douleur de notre perte. La bonté n'étoit pas seulement une de ses vertus, c'étoit son fonds; c'étoit lui-même. *Elle étoit née avec lui*, comme parle Job, *et sortie avec lui du sein de sa mère.*

. . . .

Bon pour ses amis : capable d'attachement et de tendresse; aimant toujours ce qu'il avoit une fois aimé; ne connoissant pas ces inégalités toujours attachées à l'amitié des princes; et n'usant pas du privilége des grands, qui est de n'aimer rien, ou de n'aimer pas long-temps. Bon père : partageant avec les princes ses enfans la douceur et l'innocence de ses plaisirs; ne leur montrant son autorité que dans sa tendresse; sensible à leur gloire, plus sensible encore, ce semble, à leur amitié; aimant à vivre au milieu d'eux; et ne leur faisant sentir d'autre contrainte que celle que donne la joie de vivre avec ce qu'on aime.

Bon maître : jamais de ces momens d'humeur si ordinaires à ceux que rien n'oblige à se contraindre : plus on le voyoit de près, plus on sentoit qu'il étoit bon : ce n'étoit plus un maître, c'étoit un ami; entrant dans tous les besoins des siens; croyant qu'un prince n'est jamais plus grand que lorsque c'est la bonté qui l'abaisse; voulant que tout le monde fût heureux avec lui;

persuadé que les princes ne sont nés que pour le bonheur des autres hommes; et ne comptant pas que ce fut être heureux que de l'être seul.

OR. FUN. DE M. LE DAUPHIN.

Les grands croient que tout est fait pour eux, et que les autres hommes ne sont nés que pour porter le poids, ou de leur orgueil, ou de leurs caprices. Le prince de Conti n'exerçoit son autorité que sur lui-même. Quel fonds de bonté et de douceur envers les siens! n'exigeant presque rien pour lui; ne comptant point leurs fautes dès qu'il en souffriroit tout seul; aimant mieux quelquefois souffrir de leur peu d'habileté, que de contrister leur tendresse; jamais d'humeur, jamais un de ces momens de vivacité qui ait pu marquer que sa grande ame étoit sortie de son assiette naturelle : poussant même si loin la bonté, que l'affection toute seule des siens prévenoit l'abus qu'ils en auroient pu faire : paroissant leur ami plutôt que leur maître : les quittant de ces devoirs rigoureux qu'on donne à l'usage bien plus qu'au besoin : les regardant comme les compagnons de sa fortune, et non pas comme les jouets ou les ministres de ses humeurs ou de ses passions; et faisant voir, chose rare! que les grands peuvent trouver des amis, même parmi ceux qui les servent.

OR. FUN. DE M. LE PRINCE DE CONTI.

Oui, mes Frères, au milieu de sa nombreuse

maison, Madame n'étoit plus une maîtresse; c'étoit une mère affable et bienfaisante : dépouillée de sa grandeur, sans l'être jamais de sa dignité, elle descendoit avec bonté dans le détail des peines et des besoins des siens. L'élévation est d'ordinaire, ou dure, ou inattentive; et il suffit, ce semble, d'être né heureux, pour n'être pas né sensible. Madame, avec un cœur élevé et digne de l'empire, avoit un cœur plus humain et plus compatissant que ceux mêmes qui naissent pour obéir.

L'enceinte de sa maison ne borna pas, vous le savez, son inclination bienfaisante : son crédit fut toujours une ressource publique : nous trouvions tous en elle une protectrice assurée : l'accès n'étoit pas même refusé aux plus inconnus; et le besoin, ou la misère seule, devenoit le titre qui donnoit droit de l'approcher. Si les regrets de la reconnoissance sont les plus sincères et les plus sûrs, quel deuil a jamais dû être plus universel? OR. FUN. DE MADAME.

SUR L'AUMONE.

Qui l'ignore en effet, que le Seigneur, dont la Providence a réglé toutes choses avec un ordre si admirable, et préparé leur nourriture même aux animaux, n'auroit pas voulu laisser des hommes créés à son image en proie à la faim et à l'indigence, tandis qu'il répandroit à pleines

mains sur un petit nombre d'heureux, la rosée du ciel et la graisse de la terre; s'il n'avoit prétendu que l'abondance des uns suppléât à la nécessité des autres?

Qui l'ignore, que tous les biens appartenoient originairement à tous les hommes en commun; que la simple nature ne connoissoit, ni de propriété, ni de partage; et qu'elle laissoit d'abord chacun de nous en possession de tout l'univers? mais que pour mettre des bornes à la cupidité, et éviter les dissensions et les troubles, le commun consentement des peuples établit que les plus sages, les plus miséricordieux, les plus intègres, seroient aussi les plus opulens; qu'outre la portion du bien que la nature leur destinoit, ils se chargeroient encore de celle des plus foibles, pour en être les dépositaires, et la défendre contre les usurpations et les violences: de sorte qu'ils furent établis par la nature même, comme les tuteurs des malheureux; et que ce qu'ils eurent de trop, ne fut plus que l'héritage de leurs frères, confié à leurs soins et à leur équité?

Qui l'ignore enfin, que les liens de la religion ont encore resserré ces premiers nœuds que la nature avoit formés parmi les hommes; que la grace de Jésus-Christ, qui enfanta les premiers fidèles, non-seulement n'en fit qu'un cœur et qu'une ame, mais encore qu'une famille, d'où toute propriété fut bannie; et que l'Evangile, nous faisant une loi d'aimer nos frères comme nous-mêmes, ne nous permet plus, ou d'igno-

rer leurs besoins, ou d'être insensibles à leurs peines?

. . . .

Le Seigneur n'exige pas de vous une partie de vos fonds et de vos héritages, quoiqu'ils lui appartiennent tout entiers, et qu'il ait droit de vous en dépouiller : il vous laisse tranquilles possesseurs de ces terres, de ces palais, qui vous distinguent dans votre peuple, et dont la piété de vos ancêtres enrichissoit autrefois nos temples : il ne vous ordonne pas, comme à ce jeune homme de l'Evangile, de renoncer à tout, de distribuer tout votre bien aux pauvres, et de le suivre : il ne vous fait pas une loi, comme autrefois aux premiers fidèles, de venir porter tous vos trésors aux pieds de vos pasteurs : il ne vous frappe pas d'anathème, comme il frappa Ananie et Saphire, pour avoir osé seulement retenir une portion d'un bien qu'ils avoient reçu de leurs pères, vous qui ne devez peut-être qu'aux malheurs publics, et à des gains odieux ou suspects, l'accroissement de votre fortune : il consent que vous appeliez les terres de vos noms, comme dit le prophète, et que vous transmettiez à vos enfans les possessions qui vous sont venues de vos ancêtres : il veut seulement que vous en retranchiez une légère portion pour les infortunés qu'il laisse dans l'indigence : il veut que tandis que vous portez sur l'indécence et le faste de vos parures, la nourriture d'un peuple entier de malheureux,

vous ayez de quoi couvrir la nudité de ses serviteurs qui n'ont pas où reposer leur tête : il veut que de ces tables voluptueuses, où vos grands biens peuvent à peine suffire à votre sensualité, et aux profusions d'une délicatesse insensée, vous laissiez du moins tomber quelques miettes pour soulager des Lazares pressés de la faim et de la misère : il veut que tandis qu'on verra sur les murs de vos palais des peintures d'un prix bizarre et excessif, votre revenu puisse suffire pour honorer les images vivantes de votre Dieu : il veut enfin que, tandis que vous n'épargnerez rien pour satisfaire la fureur d'un jeu outré, et que tout ira fondre dans ce gouffre, vous ne veniez pas supputer votre dépense, mesurer vos forces, nous alléguer la médiocrité de votre fortune, et l'embarras de vos affaires, quand il s'agira de consoler l'affliction d'un chrétien.

. . . .

Les aumônes qui ont presque toujours coulé en secret, arrivent bien plus pures dans le sein de Dieu même, que celles qui, exposées même malgré nous aux yeux des hommes, ont été comme grossies et troublées sur leur course par les complaisances inévitables de l'amour-propre, et par les louanges des spectateurs : semblables à ces fleuves qui ont presque toujours coulé sous la terre, et qui portent dans le sein de la mer des eaux vives et pures, au lieu que ceux qui ont traversé à découvert les plaines et les campagnes,

n'y portent d'ordinaire que des eaux bourbeuses, et traînent toujours après eux les débris, les cadavres, le limon qu'ils ont amassé sur leur route.

. . . .

On accompagne souvent la miséricorde de tant de dureté envers les malheureux; en leur tendant une main secourable, on leur montre un visage si dur et si sévère, qu'un simple refus eût été moins accablant pour eux, qu'une charité si sèche et si farouche : car la pitié qui paroît touchée de leurs maux, les console presque autant que la libéralité qui les soulage. On leur reproche leur force, leur paresse, leurs mœurs errantes et vagabondes : on s'en prend à eux de leur indigence et de leur misère; et en les secourant, on achète le droit de les insulter. Mais s'il étoit permis à ce malheureux que vous outragez, de vous répondre : si l'abjection de son état, n'avoit pas mis le frein de la honte et du respect sur sa langue : Que me reprochez-vous, vous diroit-il? une vie oiseuse, et des mœurs inutiles et errantes? mais quels sont les soins qui vous occupnet dans votre opulence? les soucis de l'ambition, les inquiétudes de la fortune, les mouvemens des passions, les raffinemens de la volupté : je puis être un serviteur inutile; mais n'êtes-vous pas vous-même un serviteur infidèle? ah! si les plus coupables étoient les plus pauvres et les plus malheureux ici-bas, votre destinée auroit-elle quelque chose au-dessus de la mienne? vous me

reprochez des forces dont je ne me sers pas; mais quel usage faites-vous des vôtres? je ne devrois pas manger, parce que je ne travaille point; mais êtes-vous dispensé vous-même de cette loi? n'êtes-vous riche que pour vivre dans une indigne mollesse? ah! le Seigneur jugera entre vous et moi; et devant son tribunal redoutable, on verra si vos voluptés et vos profusions vous étoient plus permises, que l'innocent artifice dont je me sers pour trouver du soulagement à mes peines.

Oui, mes Frères, offrons du moins aux malheureux des cœurs sensibles à leurs misères; adoucissons du moins par notre humanité le joug de l'indigence, si la médiocrité de notre fortune ne nous permet pas d'en soulager tout-à-fait nos frères. Hélas! on donne dans un spectacle profane, comme autrefois Augustin dans ses égaremens, des larmes aux aventures chimériques d'un personnage de théâtre; on honore des malheurs feints, d'une véritable sensibilité; on sort d'une représentation, le cœur encore tout ému du récit de l'infortune d'un héros fabuleux: et votre frère que vous rencontrez au sortir de là couvert de plaies, et qui veut vous entretenir de l'excès de ses peines, vous trouve insensible? et vous détournez vos yeux de ce spectacle de religion! et vous ne daignez pas l'entendre? et vous l'éloignez même rudement, et achevez de lui serrer le cœur de tristesse? Ame inhumaine! avez-vous donc laissé toute votre sensibilité sur un théâtre infâme? le spectacle de Jésus-Christ souffrant

dans un de ses membres n'offre-t-il rien qui soit digne de votre pitié ? et faut-il faire revivre pour vous toucher, l'ambition, la vengeance, la volupté, et toutes les horreurs des siècles païens?

. . . .

L'aumône est un gain; c'est une usure sainte; c'est un bien qui rapporte ici-bas même au centuple. Vous vous plaignez quelquefois du contretemps de vos affaires; rien ne vous réussit; les hommes vous trompent; vos concurrens vous supplantent; vos maîtres vous oublient; les élémens vous contrarient; les mesures les mieux concertées échouent : associez-vous les pauvres; partagez avec eux l'accroissement de votre fortune; augmentez vos largesses à mesure que votre prospérité augmente; croissez pour eux comme pour vous : alors le succès de vos entreprises sera l'affaire de Dieu même; vous aurez trouvé le secret de l'intéresser dans votre fortune; et il préservera, que dis-je? il bénira, il multipliera des biens où il verra mêlée la portion de ses membres affligés.

C'est une vérité confirmée par l'expérience de tous les siècles : on voit tous les jours prospérer des familles charitables : une providence attentive préside à leurs affaires : où les autres se ruinent, elles s'enrichissent : on les voit croître, et l'on ne voit pas le canal secret qui porte chez elles l'accroissement : ce sont de ces toisons de Gédéon toutes couvertes de la rosée du ciel, tandis que toutes

tout ce qui les environne n'est que stérilité et sécheresse. Vous-même qui m'écoutez, peut-être que les grands biens dont vous faites aujourd'hui un usage si peu chrétien; peut-être que les titres et les dignités, dont vous avez hérité en naissant, sont les fruits de la charité de vos ancêtres : peut-être vous recueillez les bénédictions promises à la miséricorde, et vous moissonnez ce qu'ils ont semé; peut-être que les largesses de la charité ont jeté les premiers fondemens de votre grandeur selon le monde, et commencé votre généalogie; peut-être ce sont elles du moins qui ont fait passer jusqu'à nous les titres de votre origine.

. . . .

Je ne dis rien du plaisir même qu'on doit sentir à soulager ceux qui souffrent, à faire des heureux, à régner sur les cœurs, à s'attirer l'innocent tribut de leurs acclamations et de leurs actions de graces. Eh! quand il ne nous reviendroit que le seul plaisir de nos largesses, ne seroient-elles pas assez payées pour un bon cœur? et qu'a de plus délicieux la majesté même du trône, que le pouvoir de faire des graces? les princes seroient-ils fort touchés de leur grandeur et de leur puissance, s'ils étoient condamnés à en jouir tout seuls? Non, mes Frères, faites servir tant qu'il vous plaira vos biens à vos plaisirs, à vos profusions, à vos caprices; vous n'en ferez jamais d'usage qui vous laisse une joie plus pure et

plus digne du cœur, qu'en soulageant des malheureux.

Quoi de plus doux en effet, que de pouvoir compter qu'il n'est pas un moment dans la journée, où des ames affligées ne lèvent pour nous les mains au ciel, et ne bénissent le jour qui nous vit naître? Ecoutez cette multitude que Jésus-Christ vient de rassasier; les airs retentissent de leurs bénédictions et de leurs actions de graces; ils s'écrient que c'est un prophète; ils veulent l'établir roi sur eux. Ah! si les hommes se donnoient des maîtres, ce ne seroient ni les plus nobles, ni les plus vaillans qu'ils choisiroient; ce seroient les plus miséricordieux, les plus humains, les plus bienfaisans, les plus tendres; des maîtres qui fussent en même temps leurs pères.

CARÊME, III.

Persuadé que les pasteurs ne sont que les *dépositaires* des biens, comme de la foi de l'Eglise, avec quelle religion les dispensa-t-il! Que seroit-ce en effet, que de détourner à des usages profanes les richesses du sanctuaire? Ce seroit changer en germe de péché le fruit sacré de la pénitence de nos pères; trouver dans les vœux innocens des premiers fidèles de quoi former peut-être avec succès des vœux criminels; insulter la pauvreté évangélique avec le patrimoine des pauvres; en un mot, faire servir Dieu à l'iniquité. Les mains du Très-Haut, vous le savez, avoient formé à notre charitable prélat un de ces cœurs

tendres et miséricordieux, qui souffrent de toute leur prospérité à la vue des infortunes d'autrui. Et ce n'étoit pas ici une de ces sensibilités de caprice, qui n'ouvrent le cœur à certains maux que pour le fermer à tous les autres; qui veulent choisir les misères, et qui en nous rendant trop prudemment charitables, nous rendent pieusement cruels. Sa charité fut universelle; et il ne mit jamais d'autre différence entre les malheureux, que celle que mettoient entre eux leur misère même.

Quel tendre spectacle s'ouvre encore à mes yeux! Ici la veuve, couverte de deuil et d'amertume sous un toit pauvre et dépourvu, jette en soupirant de tristes regards sur des enfans que la faim presse; et hors d'espoir de tout secours, elle va, comme celle d'Elie, soulager leur indigence de ce qui lui reste, et mourir ensuite avec eux, quand par un nouveau prodige, elle voit tout-à-coup sa substance multipliée, et ses tristes jours consolés. OR. FUN. DE M. DE VILLARS.

BIENFAISANCE.

A combien de familles de gentils hommes, presque chancelantes, n'a-t-il pas tendu des mains charitables? combien de jeunes personnes de l'autre sexe doivent à ses soins leur éducation, leur établissement, et peut-être leur innocence? Ces familles infortunées, qui sont comme les asiles

secrets de l'indigence et de la misère, combien de fois l'ont-elles été de ses dons et de ses richesses? La pauvreté honteuse fut-elle jamais si ingénieuse à se cacher, que la charité à la découvrir? la pauvreté publique fut-elle jamais si empressée à se produire, qu'il le fut lui-même à la prévenir? Enfin le revenu de son archevêché n'étoit-il pas devenu le revenu annuel des pauvres de son diocèse? et ne crut-il pas qu'il falloit cacher honorablement dans leur sein, comme dans un sanctuaire vivant, les trésors sacrés qu'il retiroit du sanctuaire même?

OR. FUN. DE M. DE VILLEROY.

Quel usage plus doux et plus flatteur, pourriez-vous faire de votre élévation et de votre opulence? Vous attirer des hommages? mais l'orgueil lui-même s'en lasse. Commander aux hommes et leur donner des lois? Mais ce sont-là les soins de l'autorité, ce n'en est pas le plaisir. Voir autour de vous multiplier à l'infini vos serviteurs et vos esclaves? mais ce sont des témoins qui vous embarrassent et vous gênent, plutôt qu'une pompe qui vous décore. Habiter des palais somptueux? Mais vous vous édifiez, dit Job, des solitudes où les soucis et les noirs chagrins viennent bientôt habiter avec vous. Y rassembler tous les plaisirs? ils peuvent remplir ces vastes édifices, mais ils laisseront toujours votre cœur vide. Trouver tous les jours dans votre opulence de nouvelles ressources à vos caprices? la variété des ressources

tarit bientôt ; tout est bientôt épuisé ; il faut revenir sur ses pas, et recommencer sans cesse ce que l'ennui rend insipide, et ce que l'oisiveté a rendu nécessaire. Employez tant qu'il vous plaira, vos biens et votre autorité à tous les usages que l'orgueil et les plaisirs peuvent inventer : vous serez rassasié, mais vous ne serez pas satisfait ; ils vous montreront la joie, mais ils ne la laisseront pas dans votre cœur.

Employez-les à faire des heureux, à rendre la vie plus douce et plus supportable à des infortunés que l'excès de la misère a peut-être réduits mille fois à souhaiter, comme Job, que le jour qui les vit naître eût été lui-même la nuit éternelle de leur tombeau : vous sentirez alors le plaisir d'être né grand, vous goûterez la véritable douceur de votre état ; c'est le seul privilége qui le rend digne d'envie. Toute cette vaine montre qui vous environne est pour les autres ; ce plaisir est pour vous seul : tout le reste a ses amertumes ; ce plaisir seul les adoucit toutes : la joie de faire du bien est tout autrement douce et touchante que la joie de le recevoir : revenez-y encore, c'est un plaisir qui ne s'use point ; plus on le goûte, plus on se rend digne de le goûter : on s'accoutume à sa prospérité propre, et on y devient insensible ; mais on sent toujours la joie d'être l'auteur de la prospérité d'autrui : chaque bienfait porte avec lui ce tribut doux et secret dans notre ame : le long usage qui endurcit le cœur à

tous les plaisirs le rend ici tous les jours plus sensible. PETIT CARÊME.

HUMANITÉ.

Et ce n'étoit pas même en lui une douceur empruntée, où la politesse et les manières ont plus de part que le sentiment; un simple usage plutôt qu'une vertu: c'étoit un fonds d'humanité.

La valeur, l'élévation, forment presque toujours un caractère d'insensibilité: la gloire des armes est toujours teinte de sang; et lorsque le rang laisse le reste des hommes si loin de nous, il est rare que le cœur nous en rapproche.

Un héros et un prince humain; voilà, Messieurs, ce que le prince de Conti allioit ensemble. Il disoit souvent que quand même la religion n'obligeroit pas de regarder les hommes comme nos frères, il suffit d'être né homme pour être touché du malheur de ses semblables.

Et de là, à la prise de Neuhausel, où la place emportée d'assaut sembloit autoriser le carnage et la fureur du soldat, combien de victimes innocentes arrache-t-il d'entre les bras de la mort? combien arrête-t-il de ces actions barbares que ne demande plus la victoire, mais qu'inspire la seule cruauté? apprenant aux Allemands à mêler la valeur, qui leur est commune avec nous, à l'humanité qui nous est propre.

De là, le lendemain du combat de Stein-

kerque, il vient sur le champ de bataille, encore tout couvert de morts et de mourans; fait transporter tous les blessés, sans distinction de François et d'ennemi; assure à une infinité de malheureux la vie ou le salut; et force les ennemis mêmes de bénir, dans le héros qui a su les vaincre, le libérateur qui les sauve.

ORAIS. FUNÈB. DU PRINCE DE CONTI.

COURAGE HÉRÉDITAIRE.

Qu'un prince du sang de nos rois ait eu de la valeur, c'est un privilége de la naissance, plutôt qu'un mérite dont on doive faire honneur à la vertu.

Le courage et l'intrépidité sont parmi eux des biens héréditaires, ainsi que les sceptres et les couronnes; et comme on ne les loue pas d'être nés princes, on ne doit pas les louer d'être nés vaillans. ORAIS. FUNÈB. DU PRINCE DE CONTI.

VRAIE VALEUR.

Mais qu'est-ce que la valeur? est-ce une fierté de tempérament, un caprice de cœur, une fougue qui ne soit que dans le sang, une avidité malentendue de gloire, un emportement de mauvais goût, une petitesse d'esprit qui se fait des dangers de gaieté de cœur seulement pour avoir

la gloire d'en être sorti? Quel siècle fut jamais plus corrigé là-dessus que le nôtre? Quel est le goût des honnêtes gens sur ce qui fait la véritable valeur? la sagesse, la circonspection, la maturité, n'y entrent-elles pour rien? Quel a été le caractère des grands hommes que vous avez vus dans ce siècle à la tête de nos armées, et dont les noms vous sont encore si chers? Les Turenne, les Condé, les Créqui, par quelle voie sont-ils montés à ce dernier point de gloire et de réputation au delà duquel il est défendu de prétendre? Le sage et le vaillant général à qui cette province doit sa sûreté, et le reste du royaume sa paix et son abondance, lui dont vous recevez les ordres de plus près, comme de votre propre chef, et sous le nom et les étendards de qui vous avez l'honneur de combattre, s'est-il frayé un chemin à l'élévation où le choix du prince et le bonheur de l'état l'ont placé, par une valeur indiscrète? et la sagesse, qui est comme née avec lui, a-t-elle jamais rien gâté ou à son mérite ou à sa fortune?

Mais c'est que nous nous faisons de fausses idées des choses. La valeur, lorsqu'elle n'est pas à sa place, n'est plus une vertu; et cette noble ardeur qui, au milieu des combats, est générosité et grandeur d'ame, n'est plus, hors de là, que rusticité, jeunesse de cœur, ou défaut d'esprit. Mais quelle idée, me direz-vous encore, a-t-on, dans les troupes, d'un homme qui passe pour avoir quelque commerce avec la dévotion? Eh quoi! Seigneur, il y auroit donc de la gloire à servir

les rois de la terre; et ce seroit bassesse et lâcheté que de vous être fidèle ? Et qu'y avoit-il autrefois dans les armées des empereurs païens de plus intrépide dans les périls que les soldats chrétiens ? Cependant, c'étoient des gens, qui, au milieu de la licence des troupes, avoient leurs heures marquées pour la prière, passoient quelquefois les nuits à bénir tous ensemble le Seigneur, et qui, au sortir d'une action, savoient fort bien courir à l'échafaud et y répandre sans murmure leur sang pour la défense de la foi.

BÉNÉD. DES DRAP. DU RÉG. DE CATINAT.

ÉGALITÉ D'AME.

Ses grandes qualités ne se bornoient pas, comme dans beaucoup d'autres, à quelques actions louables, mais rares, qui échappent du milieu d'une foule de vices, qui perdent tout leur mérite par le contraste, et qui sont plutôt des saillies que des vertus.

Toujours supérieur aux événemens, s'il n'avoit pas toujours la gloire du succès, il avoit du moins la gloire de paroître toujours plus grand que sa fortune; les couronnes manquées le laissant aussi tranquille que l'avoient trouvé les couronnes offertes. Content de n'avoir rien à se reprocher sur les mesures que la sagesse fournit, il ne croyoit pas devoir se reprocher les succès dont la Providence toute seule décide. Sur le point dé-

cisif même des plus grandes affaires; au milieu des agitations que l'esprit douteux de l'événement, et les vues différentes qui s'offrent, font naître dans l'ame, on auroit cru, à le voir, que tout étoit décidé; et sa tranquillité ne perd rien par l'incertitude des événemens, toujours plus difficile à soutenir que l'événement même.

OR. FUN. DU PRINCE DE CONTI.

VRAIE FORCE D'AME.

La véritable force, et la seule élévation de l'esprit et du cœur, consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses desirs, à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination, à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie, à se mettre au-dessus des événemens et des disgraces : voilà ce qui fait les grandes ames, et les esprits forts et élevés; et voilà où en sont les justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits foibles et vulgaires. Ce sont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles; qui prient pour ceux qui les calomnient et qui les persécutent; qui ne sentent les mouvemens des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience; à la fortune; qui rompent généreusement les liens

les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger; qui se disputent les plaisirs les plus innocens; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal; mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles; et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue. Prudent pour le mal, et simple pour le bien, vous au contraire, vous êtes plus foible que les ames les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions : votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie; tout cela vous abandonne : vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élévation, et de force : c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes foible contre vous-même. CARÊME, II.

VRAIE GRANDEUR D'AME.

Une ame fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paroissent plus qu'un atome; elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événemens qui semblent ébranler l'univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées

par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples, elle les regarde comme des changemens de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le foible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère : elle regarde les princes, les souverains, ces ames illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu, de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfans établissent entre eux, et dont les scèptres, les couronnes, la majesté, l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu, que les puérilités de ce bas âge. CARÊME, II.

AUSTÉRITÉ.

David étoit un prince que les délices de la royauté auroient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége; Esther au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savoit affliger son ame par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans

dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice; et rien ne pût adoucir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines, descendues des maîtres de l'univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivans?

CARÊME, I.

FRANCHISE.

Une noble franchise, si ignorée dans les cours et qui sied si bien aux grands, la rendit toujours respectable au roi; il trouvoit en elle, ce que les rois ne trouvent guère ailleurs, la vérité. Plus éloignée encore par l'élévation de son caractère, que par celle de sa naissance, d'une basse adulation, elle n'employa jamais pour plaire que sa droiture et sa candeur. Les souplesses et les artifices de la dissimulation, qui font toute la science et tout le mérite des cours, lui parurent toujours le sort des ames vulgaires. C'est se mépriser soi-même, que de n'oser paroître ce qu'on est. L'art de se contrefaire et de se cacher, n'est souvent que l'aveu tacite de nos vices; et elle crut qu'on n'étoit grand, qu'autant qu'on étoit vrai.

ORAISON FUNÈB. DE MADAME.

VERTUS HUMAINES.

Nées le plus souvent dans l'orgueil et dans l'amour de la gloire, elles y trouvent un moment après leur tombeau : formées par les regards publics, elles vont s'éteindre le lendemain, comme ces feux passagers, dans le secret et dans les ténèbres : appuyées sur les circonstances, sur les occasions, sur les jugemens des hommes, elles tombent sans cesse avec ces appuis fragiles : les tristes fruits de l'amour-propre, elles sont toujours sous l'inconstance de son empire : enfin, le foible ouvrage de l'homme, elles ne sont, comme lui, à l'épreuve de rien.

Qu'il s'offre à ce vertueux du siècle une occasion sûre de décréditer un ennemi ou de supplanter un concurrent; pourvu qu'il conserve la réputation et la gloire de la modération, il sera peu touché d'en avoir le mérite : que sa vengeance n'intéresse point son honneur, elle ne sera plus indigne de sa vertu : placez-le dans une situation où il puisse accorder sa passion avec l'estime publique, il ne s'embarrassera pas de l'accorder avec son devoir : en un mot, qu'il passe toujours pour homme de bien, c'est la même chose pour lui que de l'être.

Tout Israël paroît applaudir d'abord à la révolte d'Absalom : Achitophel, cet homme si sage et si vertueux dans l'estime publique, et dont

les conseils étoient regardés comme les conseils de Dieu, préfère pourtant le parti du crime, où il trouve les suffrages publics et l'espérance de son élévation, à celui de la justice, qui ne lui offre plus que le devoir.

Non, rien n'est sûr dans les vertus humaines, si la vertu de Dieu ne les soutient et ne les fixe. Soyez bienfaisant, juste, généreux, sincère : vous pouvez être utile au public; mais vous devenez inutile à vous-même : vous faites des œuvres louables aux yeux des hommes; mais en ferez-vous jamais une véritable vertu? Tout est faux et vide dans un cœur que Dieu ne remplit point (c'est un roi lui-même qui parle); et connoître votre justice et votre vertu, ô mon Dieu, c'est la seule racine qui porte des fruits d'immortalité, et la source de la véritable gloire.

PETIT CARÊME.

FAUSSES VERTUS.

Convenons qu'au milieu de la dépravation et de la décadence des mœurs publiques, le monde a encore sauvé du débris des restes d'honneur et de droiture; que, malgré les vices et les passions qui les dominent, paroissent encore sous ses étendards des hommes fidèles à l'amitié, zélés pour la patrie, rigides amateurs de la vérité, esclaves religieux de leur parole, vengeurs de l'injustice, protecteurs de la foiblesse; en un

mot, partisans du plaisir, et néanmoins sectateurs de la vertu.

Voilà les justes du monde, ces héros d'honneur et de probité qu'il fait tant valoir, qu'il oppose même tous les jours avec une espèce d'insulte et d'ostentation aux véritables justes de l'Evangile.

. . . .

Mais ces hommes vertueux, dont le monde se fait tant d'honneur, n'ont au fond souvent pour eux que l'erreur publique : amis fidèles, je le veux; mais c'est le goût, la vanité ou l'intérêt qui les lie, et dans leurs amis ils n'aiment qu'eux-mêmes : bons citoyens, il est vrai; mais la gloire et les honneurs qui nous reviennent en servant la patrie, sont l'unique lien et le seul devoir qui les attache : amateurs de la vérité, je l'avoue; mais ce n'est pas elle qu'ils cherchent, c'est le crédit et la confiance qu'elle leur acquiert parmi les hommes : observateurs de leur parole; mais c'est un orgueil qui trouveroit de la lâcheté et de l'inconstance à se dédire; ce n'est pas une vertu qui se fait une religion de ses promesses : vengeurs de l'injustice; mais en la punissant dans les autres, ils ne veulent que publier qu'ils n'en sont pas capables eux-mêmes : protecteurs de la foiblesse; mais ils veulent avoir des panégyristes de leur générosité; et les éloges des opprimés sont ce que leur offrent de plus touchant leur oppression et leur misère. PETIT CARÊME.

SAINTE FIERTÉ.

C'est à la sagesse humaine et corrompue à être incertaine et timide : toujours enveloppée sous de fausses apparences, elle doit toujours craindre qu'un coup-d'œil plus heureux ne la perce enfin et ne la démasque. Mais la sagesse qui vient du ciel nous rend plus décidés et plus tranquilles : on marche avec bien plus de sécurité quand on ne veut marcher que dans la lumière : l'homme vertueux tout seul a droit d'aller la tête levée, et de défier la prudence timide et incertaine de l'homme trompeur : une sainte fierté sied bien à la vérité.

Aussi, c'est se faire une fausse idée de la piété, de se la figurer toujours timide, foible, indécise, scrupuleuse, bornée, se faisant un crime de ses devoirs et une vertu de ses foiblesses; obligée d'agir, et n'osant entreprendre; toujours suspendue entre les intérêts publics et ses pieuses frayeurs; et ne faisant usage de la religion que pour mettre le trouble et la confusion où elle auroit dû mettre l'ordre et la règle. Ce sont là les défauts que les hommes mêlent souvent à la piété; mais ce ne sont pas ceux de la piété même : c'est le caractère d'un esprit foible et borné; mais ce n'est pas une suite de l'élévation et de la sagesse de la religion : en un mot, c'est l'excès de la vertu; mais la vertu finit toujours où l'excès commence.

Non, Sire, la piété véritable élève l'esprit, ennoblit le cœur, affermit le courage. On est né pour de grandes choses quand on a la force de se vaincre soi-même : l'homme de bien est capable de tout dès qu'il a pu se mettre par la foi au-dessus de tout : c'est le hasard qui fait les héros; c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste : les passions peuvent nous placer bien haut; mais il n'y a que la vertu qui nous élève au-dessus de nous-mêmes. PETIT CARÊME.

La religion rassure l'ame, bien loin de l'amollir : on craint bien moins la mort quand on est tranquille sur les suites. Une conscience que rien n'alarme, voit le péril de sang-froid, et l'affronte courageusement dès que le devoir l'y appelle. Non, rien n'approche de la sainte fierté d'un cœur qui combat sous les yeux de Dieu, et qui, en vengeant la querelle du prince, honore le Seigneur, et respecte sa puissance dans celle de son souverain.

Et en effet, la piété est déjà elle-même une grandeur d'ame. Rien ne me paroît si héroïque, ni si digne du cœur, que cet empire qu'a l'homme de bien sur toutes ses passions. Quoi de plus grand que de le voir tenir, pour ainsi dire, sans cesse son ame entre ses mains, régler ses démarches, mesurer ses mouvemens, ne se permettre rien d'indigne du cœur, maîtriser ses sens, les ramener au joug de la loi, arrêter la pente d'une nature toujours rapide vers le mal, étouffer mille

desirs qui flattent, mille espérances qui amusent, tenir contre les séductions du commerce et la force des exemples, et, toujours maître de soi-même, ne souffrir à son cœur aucune bassesse capable de déshonorer un héritier du ciel? Ah! il faut n'être pas né médiocre pour cela. La grace a ses héros, qui ne doivent rien à ceux que les siècles passés ont admirés; et assurément celui qui sait vaincre ses ennemis domestiques, et qui, dès long-temps, s'est aguerri à mépriser tout ce que les sens offrent de plus cher, ne craindra pas les ennemis de l'état, et aura bien moins de peine à exposer avec intrépidité sa propre vie.

BÉNÉD. DES DRAP. DU RÉG. DE CATINAT.

HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Le même que vous venez de voir monter jusqu'aux cieux, vous l'allez voir descendre jusqu'aux entrailles de la terre : devenu un spectacle digne des anges et des hommes, il se regarde comme le rebut de tous, et l'anathème du monde : il n'est point d'office si vil où il ne s'abaisse; point d'action si humiliante qui lui échappe; point de nom si méprisable qu'il ne se donne. Les pontifes du Seigneur et les rois de la terre s'empressent à lui offrir des établissemens dignes de lui : les honneurs de la pourpre et de l'épiscopat lui sont présentés : mais, comme le prophète, il craint la hauteur du jour, et sa chère vertu ne lui paroît

être en sûreté que sous les dehors obscurs d'une vie privée. Ordre pieux et austère dont il enrichit l'Eglise, nouveau bouclier dont il orna la tour de David, asile illustre qu'il ajouta aux villes de refuge déjà établies dans Israël, le nom seul que vous portez, annonce d'abord l'humilité de votre saint patriarche. Il n'en trouvoit pas à son gré, mes Frères, d'assez rampans à se donner : et nous nous donnons si souvent de plein droit des titres que le public nous refuse et que nos ancêtres n'ont jamais eus; et l'on voit parmi nous tant de gens parer une roture encore toute fraîche d'un nom illustre, et recueillir avec affectation les débris de ces familles antiques et éteintes pour les enter sur un nom obscur, et à peine échappé de parmi le peuple! Quel siècle fut plus gâté là-dessus que le nôtre? Hélas! nos pères ne vouloient être que ce qu'ils avoient été en naissant : contens chacun de ce que la nature les avoit faits, ils ne rougissoient pas de leurs ancêtres; et en héritant de leurs biens, ils n'avoient garde de désavouer leur nom. On n'y voyoit pas ceux qui naissent avec un rang, se parer éternellement de leur naissance; être sur les formalités d'une délicatesse de mauvais goût et selon l'Evangile et selon le siècle; étudier avec soin ce qui leur est dû; faire des parallèles éternels; mesurer avec scrupule le plus ou le moins qui se trouve dans les personnes qu'on aborde, pour concerter là-dessus son maintien et ses pas; et ne paroître

nulle part sans se faire précéder de son nom et de sa qualité.

PANÉG. DE S. FRANÇOIS DE PAULE.

SIMPLICITÉ.

Jamais prince ne fut plus éloigné de l'ostentation et de la fausse gloire. Simple, modeste, ennemi des louanges, attentif à les mériter; l'admiration de tous, toujours le même à ses propres yeux; ignorant presque seul, comme Moïse, la gloire et la lumière qui brillent autour de lui : nous l'avons vu donner à peine à son rang l'éclat extérieur que l'usage y attache; vivant parmi nous comme un citoyen; accompagné de cette dignité toute seule qui suit partout les grands hommes; n'empruntant rien de l'appareil et du dehors; devant tout à lui-même; plus grand lorsqu'il paroît tout seul, que tant d'autres ne le sont, enflés de tout le faste et de toute la pompe qui les environne. OR. FUN. DU PRINCE DE CONTI.

VERTU.

Rien n'est plus grand, et plus digne de respect sur la terre, que la véritable vertu : le monde lui-même est forcé d'en convenir. L'élévation des sentimens, la noblesse des motifs, l'empire sur les passions, la patience dans les adversités, la

douceur dans les injures, le mépris de soi-même dans les louanges, le courage dans les difficultés, l'austérité dans les plaisirs, la fidélité dans les devoirs, l'égalité dans tous les événemens de la vie; en un mot, tout ce que la philosophie a fait entrer dans l'idée de son sage, ne trouve sa réalité que dans le disciple de l'Evangile. Plus même nos mœurs sont corrompues, plus nos siècles sont dissolus, plus une ame juste, qui sait conserver au milieu de la corruption générale sa justice et son innocence, mérite l'admiration publique; et si les païens eux-mêmes respectoient si fort les chrétiens dans un temps où tous les chrétiens étoient saints, à plus forte raison ceux des chrétiens qui sont encore justes parmi nous, sont dignes de notre vénération et de nos hommages, aujourd'hui où la sainteté est devenue si rare parmi les fidèles. CARÊME III.

VERTUS PRIVÉES.

RIEN n'est plus rare pour les grands, que les vertus domestiques : la vie privée est presque toujours le point de vue le moins favorable à leur gloire. Au dehors, le rang, les hommages, les regards publics qui les environnent, les gardent, pour ainsi-dire, contre eux-mêmes : toujours en spectacle, ils représentent; ils ne se montrent pas tels qu'ils sont. Dans l'enceinte de leurs palais, renfermés avec leurs humeurs et

leurs caprices, au milieu d'un petit nombre de témoins domestiques et accoutumés, le personnage cesse, et l'homme prend sa place et se développe.

Ici nous pouvons tirer le voile, et entrer sans crainte dans ce secret domestique, où la plupart des grands cessent d'être ce qu'ils paroissent. Ce qu'il y a eu de privé et d'intérieur dans la vie de Madame, est aussi grand et aussi respectable que ce qui en a paru aux yeux du public.

Dites-le ici à ma place, témoins affligés et fidèles de l'humanité, de la douceur et de l'égalité d'une si bonne maîtresse? Aviez-vous à souffrir de son rang ou de ses caprices? votre zèle n'étoit-il compté pour rien? vous croyoit-elle trop honorés de lui sacrifier vos soins et vos peines? vous regardoit-elle comme des victimes vouées à la bizarrerie et à l'humeur d'un maître? sentiez-vous votre dépendance que par ses égards et ses attentions à vous l'adoucir? en satisfaisant à vos services, pouviez-vous satisfaire à toute votre tendresse pour elle? votre cœur n'alloit-il pas toujours plus loin que votre devoir? et quel chagrin avez-vous jamais senti en la servant, que la crainte de la perdre et la douleur de l'avoir perdue? L'abondance de vos larmes répond pour vous; et plus vivement que mes foibles expressions, elle fait son éloge et le vôtre.

OR. FUN. DE MADAME.

AMITIÉ, SES MOTIFS ORDINAIRES.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité, et la vanité. Le goût. On suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapports avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui avec le reste des hommes. La cupidité. On cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puissans, se changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin la vanité. Des amis qui nous font honneur, nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; et ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

CARÊME, I.

ZÈLE INCONSIDÉRÉ.

On voit tous les jours des ministres qu'un zèle inconsidéré jette dans des inconvéniens capables d'anéantir tout le fruit de leurs fonctions, et où l'honneur même de leur caractère est avili. Ils entreprennent tout; tout ce qui a l'apparence du bien les anime et les met en mouvement; rien ne leur paroît impossible, et rien ne leur semble à la place où il doit être : ils voudroient tout changer, tout déplacer : ils commencent par mettre une confusion universelle à tout ce qu'ils touchent, sous prétexte d'y rétablir l'ordre. Esprits inquiets, bornés, téméraires, entreprenans, pourvu qu'ils s'agitent, ils sont contens d'eux-mêmes, et croient remplir toute justice : ils vont hardiment heurter de front à tous les inconvéniens les plus délicats, les plus dignes d'être ménagés, les plus exposés à des suites grandes et fâcheuses; les plus capables d'arrêter la prudence et l'habileté la plus consommée : et au sortir de cet écueil, où ils viennent de se briser, et de donner au public une scène toujours désagréable au ministère, ils vont avec la même sécurité tenter une autre entreprise qui ne leur offre pas moins de péril, et ne leur promet pas moins de confusion.

CONFÉRENCES, I.

PASSIONS.

PLUS ON DIFFÈRE DE LES GUÉRIR, PLUS ELLES SE FORTIFIENT.

Plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre ame. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense : le désordre suivit de près; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-temps sur la conscience encore effrayée de son état : insensiblement les chutes se sont multipliées : le désordre est devenu un état fixe et habituel : la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion : le crime vous est devenu nécessaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire sentir, et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez,

plus le venin gagne; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grace avoit mise en vous, s'affoiblit; plus ce qui étoit encore sain dans votre ame, s'infecte et se souille. Quelle folie donc de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir ! et que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, et ôter à l'espérance de votre conversion toutes les ressources qui pourroient vous rester encore ?

. . . .

Mais . . . . . on voudroit bien changer, et prendre le parti d'une vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs; on se prête aux amusemens et à une certaine dissipation sans goût et comme à regret; on souhaiteroit d'y renoncer, et de travailler sérieusement à son salut : mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir.

. . . .

Commencez toujours; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu. La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer, et qui seroit à la merci des flots, et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement, s'il pourra

aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'essaie-t-il rien? se dit-il à lui-même pour ne rien tenter, peut-être je ne me soutiendrai pas; les forces peut-être me manqueront en chemin? Ah! il essaie, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin que lorsque gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher auditeur; les ondes vous gagnent, le torrent vous entraîne; et vous balancez si vous essaierez de vous sauver du danger; et vous mettez à sonder vos forces, les seuls momens qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté? et vous perdez à délibérer un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, et où tant d'autres périssent à vos yeux? AVENT.

AGITATION DES HOMMES.

Qu'est-ce que la vie humaine, qu'une mer furieuse et agitée, où nous sommes sans cesse à la merci des flots, et où chaque instant change notre situation, et nous donne de nouvelles alarmes? Que sont les hommes eux-mêmes, que les tristes jouets de leurs passions insensées, et de la vicissitude éternelle des événemens? Liés par la corruption de leur cœur à toutes les choses présentes, ils sont avec elles dans un mouvement

perpétuel; semblables à ces figures que la roue rapide entraîne, ils n'ont jamais de consistance assurée : chaque moment est pour eux une situation nouvelle; ils flottent au gré de l'inconstance des choses humaines; voulant sans cesse se fixer dans les créatures, et sans cesse obligés de s'en déprendre; croyant toujours avoir trouvé le lieu de leur repos, et sans cesse forcés de recommencer leur course: lassés de leurs agitations, et cependant toujours emportés par le tourbillon : ils n'ont rien qui les fixe, qui les console, qui les paie de leurs peines, qui leur adoucisse le chagrin des événemens; ni le monde qui le cause, ni leur conscience qui le rend plus amer, ni l'ordre de Dieu contre lequel ils se révoltent. Ils boivent jusqu'à la lie toute l'amertume de leur calice : ils ont beau le verser d'un vase dans un autre vase, dit le prophète; se consoler d'une passion par une passion nouvelle; d'une perte par un nouvel attachement; d'une disgrace par de nouvelles espérances : l'amertume les suit partout : ils changent de situation, mais ils ne changent pas de supplice. MYSTÈRES.

La vie de la plupart des hommes est une vie toujours occupée et toujours inutile; une vie toujours laborieuse et toujours vide : leurs passions forment tous leurs mouvemens. Ce sont là les grands ressorts qui agitent les hommes; qui les font courir çà et là, comme des insensés; qui ne les laissent pas un moment tranquilles; et en

remplissant tous leurs momens, ils ne cherchent pas à remplir leurs devoirs, mais à se livrer à leur inquiétude, et satisfaire leurs cupidités injustes.

. . . .

L'ambition, l'orgueil, toutes nos passions, font que nous ne pouvons supporter une condition privée. Ce que nous craignons le plus dans la vie, et à la cour surtout, c'est une destinée et un état qui nous laisse à nous-mêmes, et ne nous établit point sur les autres. Nous ne consultons ni l'ordre de Dieu, ni les vues de la religion, ni les périls des situations trop agitées, ni le bonheur que la foi découvre dans un état tranquille et privé, où l'on n'a à répondre que de soi-même; ni souvent même nos talens : nous ne consultons que nos passions, que ce desir insatiable de nous élever au-dessus de nos frères : nous voulons paroître sur la scène, et devenir des personnages; et sur une scène qui va finir demain, et qui ne nous laissera de réel, que la peine puérile de l'avoir jouée. Plus même les places sont environnées de tumulte et d'embarras, plus elles nous paroissent dignes de nos recherches : nous voudrions être de tout : le loisir si cher à une ame fidèle, nous paroît honteux : tout ce qui nous partage entre nous et le public; tout ce qui donne aux autres hommes un droit absolu sur notre temps; tout ce qui nous jette dans l'abîme de soins et d'agitations que traînent après soi le crédit, la faveur, la considération,

nous touche, nous attire, nous transporte. Ainsi la plupart des hommes se font inconsidérément une vie tumultueuse et agitée, que Dieu ne demandoit pas d'eux; et cherchent avec empressement des soins où l'on ne peut être en sûreté que lorsque l'ordre de Dieu nous les ménage.

. . . .

Sans les soins du salut, tous les autres sont profanes et souillés : ce ne sont plus que des agitations vaines, stériles, presque toujours criminelles : les soins du salut tout seuls les consacrent, les sanctifient, leur donnent la réalité, l'élévation, le prix et le mérite qui leur manque. Que dirai-je encore? tous les autres soins nous déchirent, nous troublent, nous inquiètent, nous aigrissent; mais les devoirs que nous vous rendons, ô mon Dieu! nous laissent une joie véritable dans le cœur; nous soutiennent, nous calment, nous consolent, et adoucissent même les peines et les amertumes des autres. Enfin, nous nous devons à vous avant que d'être à nos maîtres, à nos inférieurs, à nos amis, à nos proches : c'est vous qui avez les premiers droits sur notre cœur et sur notre raison, qui sont les dons de votre main libérale : c'est donc pour vous premièrement, que nous devons en faire usage; et nous sommes chrétiens avant que d'être princes, sujets, hommes publics, ou quelque autre chose sur la terre.

. . . .

On appelle une belle vie dans le monde, une vie éclatante où l'on compte de grandes actions, des victoires remportées, des négociations difficiles conclues, des entreprises conduites avec succès, des emplois illustres soutenus avec réputation, des dignités éminentes acquises par des services importans, et exercées avec gloire; une vie qui passe dans les histoires, qui remplit les monumens publics, et dont le souvenir se conservera jusqu'à la dernière postérité : voilà une belle vie selon le monde. Mais si dans tout cela on a plus cherché sa gloire propre que la gloire de Dieu; si l'on n'a eu en vue que de se bâtir un édifice périssable de grandeur sur la terre, en vain a-t-on fourni une carrière éclatante devant les hommes; devant Dieu, c'est une vie perdue: en vain les histoires parleront de nous; nous serons effacés du livre de vie et des histoires éternelles : en vain nos actions feront l'admiration des siècles à venir; elles ne seront point écrites sur les colonnes immortelles du temple céleste: en vain nous jouerons un grand rôle sur la scène de tous les siècles; nous serons dans les siècles éternels comme ceux qui n'ont jamais été : en vain nos titres et nos dignités se conserveront sur le marbre et sur le cuivre; comme ce sera le doigt des hommes qui les aura écrits, ils périront avec eux; et ce que le doigt de Dieu tout seul aura écrit, durera autant que lui-même : en vain notre vie sera proposée comme un modèle à l'ambition de nos neveux; comme elle n'aura

de réalité que dans les passions des hommes, dès qu'il n'y aura plus de passions, et que tous les objets qui les allument seront anéantis, cette vie ne sera plus rien, et retombera dans le néant avec le monde qui l'avoit admirée.

. . . .

Les plus légers intérêts de la terre agitent les hommes, et leur font tout entreprendre; car, qu'est-ce que le monde lui-même dont ils suivent les voies trompeuses, qu'une agitation éternelle où les passions mettent tout en mouvement, où le repos est le seul plaisir inconnu, où les soucis sont honorables, où ceux qui sont tranquilles se croient malheureux, où tout est travail et affliction d'esprit, enfin, où tout s'agite et tout se méprend ?

Certes, mes Frères, à voir les hommes si occupés, si vifs, si patiens dans leurs poursuites, on diroit qu'ils travaillent pour des années éternelles, et pour des biens qui doivent assurer leur félicité : on ne comprend pas que tant de soins et d'agitations ne se proposent qu'une fortune dont la durée égale à peine celle des travaux qui l'ont méritée; et qu'une vie si rapide se passe à chercher avec tant de fatigue, des biens qui doivent finir avec elle. CARÊME, III.

AMBITION.

Un homme livré à l'ambition se laisse-t-il rebuter par les difficultés qu'il trouve sur son chemin ? il se refond, il se métamorphose, il force son naturel, et l'assujettit à sa passion. Né fier et orgueilleux, on le voit d'un air timide et soumis, essuyer les caprices d'un ministre ; mériter par mille bassesses la protection d'un subalterne en crédit, et se dégrader jusqu'à vouloir être redevable de sa fortune à la vanité d'un commis, ou à l'avarice d'un esclave : vif et ardent pour le plaisir, il consume ennuyeusement dans des antichambres, et à la suite des grands, des momens qui lui promettoient ailleurs mille agrémens : ennemi du travail et de l'embarras, il remplit des emplois pénibles, prend non-seulement sur ses aises, mais encore sur son sommeil et sur sa santé, de quoi y fournir : enfin d'une humeur serrée et épargnante, il devient libéral, prodigue même ; tout est inondé de ses dons ; et il n'est pas jusqu'à l'affabilité et aux égards d'un domestique, qui ne soient le prix de ses largesses.

MYSTÈRES.

L'ambition, ce desir insatiable de s'élever au-dessus et sur les ruines mêmes des autres ; ce ver qui pique le cœur et ne le laisse jamais tranquille ; cette passion qui est le grand ressort des intri-

gues, et de toutes les agitations des cours, qui forme les révolutions des états, et qui donne tous les jours à l'univers de nouveaux spectacles : cette passion, qui ose tout, et à laquelle rien ne coûte, est un vice encore plus pernicieux aux empires que la paresse même.

Déja il rend malheureux celui qui en est possédé : l'ambitieux ne jouit de rien ; ni de sa gloire, il la trouve obscure ; ni de ses places, il veut monter plus haut ; ni de sa prospérité, il sèche et dépérit au milieu de son abondance ; ni des hommages qu'on lui rend, ils sont empoisonnés par ceux qu'il est obligé de rendre lui-même ; ni de sa faveur, elle devient amère dès qu'il faut la partager avec ses concurrens ; ni de son repos, il est malheureux à mesure qu'il est obligé d'être plus tranquille : c'est un Aman, l'objet souvent des desirs et de l'envie publique, et qu'un seul honneur refusé à son excessive autorité rend insupportable à lui-même.

L'ambition le rend donc malheureux ; mais, de plus, elle l'avilit et le dégrade. Que de bassesses pour parvenir ! il faut paroître, non pas tel qu'on est, mais tel qu'on nous souhaite. Bassesse d'adulation ; on encense et on adore l'idole qu'on méprise : bassesse de lâcheté ; il faut savoir essuyer des dégoûts, dévorer des rebuts, et les recevoir presque comme des graces : bassesse de dissimulation ; point de sentimens à soi, et ne penser que d'après les autres : bassesse de déréglement ; devenir les complices et peut-être les ministres

des passions de ceux de qui nous dépendons, et entrer en part de leurs désordres pour participer plus sûrement à leurs graces; enfin, bassesse même d'hypocrisie; emprunter quelquefois les apparences de la piété; jouer l'homme de bien pour parvenir; et faire servir à l'ambition la religion même qui la condamne. Ce n'est point là une peinture imaginée; ce sont les mœurs des cours, et l'histoire de la plupart de ceux qui y vivent.

Qu'on nous dise après cela, que c'est le vice des grandes ames: c'est le caractère d'un cœur lâche et rampant; c'est le trait le plus marqué d'une ame vile. Le devoir tout seul peut nous mener à la gloire: celle qu'on doit aux bassesses et aux intrigues de l'ambition porte toujours avec elle un caractère de honte qui nous déshonore: elle ne promet les royaumes du monde et toute leur gloire qu'à ceux qui se prosternent devant l'iniquité et qui se dégradent honteusement eux-mêmes. On reproche toujours vos bassesses à votre élévation; vos places rappellent sans cesse les avilissemens qui les ont méritées et les titres de vos honneurs et de vos dignités deviennent eux-mêmes les traits publics de votre ignominie. Mais, dans l'esprit de l'ambitieux, le succès couvre la honte des moyens. Il veut parvenir; et tout ce qui le mène là est la seule gloire qu'il cherche: il regarde ces vertus romaines, qui ne veulent rien devoir qu'à la probité, à l'honneur et aux services, comme des vertus de roman

roman et de théâtre; et croit que l'élévation des sentimens pouvoit faire autrefois les héros de la gloire, mais que c'est la bassesse et l'avilissement qui fait aujourd'hui ceux de la fortune.

Aussi l'injustice de cette passion en est un dernier trait encore plus odieux que ses inquiétudes et sa honte. Oui, un ambitieux ne connoît de loi que celle qui le favorise : le crime qui l'élève est pour lui comme une vertu qui l'ennoblit. Ami infidèle, l'amitié n'est plus rien pour lui dès qu'elle intéresse sa fortune : mauvais citoyen, la vérité ne lui paroît estimable qu'autant qu'elle lui est utile : le mérite qui entre en concurrence avec lui est un ennemi auquel il ne pardonne point : l'intérêt public cède toujours à son intérêt propre : il éloigne des sujets capables, et se substitue à leur place : il sacrifie à ses jalousies le salut de l'état; et il verroit avec moins de regret les affaires publiques périr entre ses mains, que sauvées par les soins et par les lumières d'un autre.

Telle est l'ambition dans la plupart des hommes; inquiète, honteuse, injuste. Mais, Sire, si ce poison gagne et infecte le cœur du prince; si le souverain, oubliant qu'il est le protecteur de la tranquillité publique, préfère sa propre gloire à l'amour et au salut de ses peuples; s'il aime mieux conquérir des provinces que régner sur les cœurs; s'il lui paroît plus glorieux d'être le destructeur de ses voisins que le père de son peuple; si le deuil et la désolation de ses

sujets est le seul chant de joie qui accompagne ses victoires; s'il fait servir à lui seul une puissance qui ne lui est donnée que pour rendre heureux ceux qu'il gouverne; en un mot, s'il n'est roi que pour le malheur des hommes, et que, comme ce roi de Babylone, il ne veuille élever la statue impie, l'idole de sa grandeur, que sur les larmes et les débris des peuples et des nations; grand Dieu! quel fléau pour la terre! quel présent faites-vous aux hommes dans votre colère, en leur donnant un tel maître!

Sa gloire, Sire, sera toujours souillée de sang. Quelque insensé chantera peut-être ses victoires; mais les provinces, les villes, les campagnes, en pleureront: on lui dressera des monumens superbes pour immortaliser ses conquêtes; mais les cendres encore fumantes de tant de villes autrefois florissantes; mais la désolation de tant de campagnes dépouillées de leur ancienne beauté; mais les ruines de tant de murs sous lesquelles des citoyens paisibles ont été ensevelis; mais tant de calamités qui subsisteront après lui, seront des monumens lugubres qui immortaliseront sa vanité et sa folie. Il aura passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter la joie et l'abondance: son nom sera écrit dans les annales de la postérité parmi les conquérans, mais il ne le sera pas parmi les bons rois; et l'on ne rappellera l'histoire de son règne que pour rappeler le souvenir des maux qu'il a fait aux hommes. Ainsi son orgueil,

dit l'Esprit de Dieu, sera monté jusqu'au ciel : sa tête aura touché dans les nuées ; ses succès auront égalé ses desirs ; et tout cet amas de gloire ne sera plus à la fin qu'un monceau de boue qui ne laissera après elle que l'infection et l'opprobre.

. . . .

Je ne parle pas ici de toutes les autres passions, qui, plus violentes dans l'élévation, font sur le cœur des grands des plaies plus douloureuses et plus profondes. L'ambition y est plus démesurée. Hélas ! le citoyen obscur vit content dans la médiocrité de sa destinée : héritier de la fortune de ses pères, il se borne à leur nom et à leur état ; il regarde sans envie ce qu'il ne pourroit souhaiter sans extravagance ; tous ses desirs sont renfermés dans ce qu'il possède ; et s'il forme quelquefois des projets d'élévation, ce sont de ces chimères agréables qui amusent le loisir d'un esprit oiseux, mais non pas des inquiétudes qui le dévorent.

Au grand, rien ne suffit, parce qu'il peut prétendre à tout : ses desirs croissent avec sa fortune ; tout ce qui est plus élevé que lui le fait paroître petit à ses yeux ; il est moins flatté de laisser tant d'hommes derrière lui, que rongé d'en avoir encore qui le précèdent ; il ne croit rien avoir, s'il n'a tout ; son ame est toujours aride et altérée ; et il ne jouit de rien, si ce n'est de ses malheurs et de ses inquiétudes.

PETIT CARÊME.

AMOUR DE SOI-MÊME.

Toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-même : et de là, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer : de là, les plus saintes lois de l'Eglise ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant soit peu sur soi pour les observer : de là, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent ; on diroit que tout est fait pour vous, que tout vit pour vous, que tout subsiste pour vous, que tout le reste n'est rien que par rapport à vous ; que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : de là tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos desirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre : on étudie vos goûts, on devine vos penchans, on ne s'insinue dans votre bienveillance qu'à la faveur de vos foiblesses : rien ne vous gêne, rien ne vous contredit ; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde, on prévient même vos souhaits.

CARÊME, I.

ILLUSIONS DE L'AMOUR-PROPRE.

Nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé : il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnoît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblans de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables, qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt; on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même : Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères; nous cherchons

à nos propres portraits des ressemblances étrangères : nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous ; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices ; et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égaremens, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher !

CARÊME, I.

ORGUEIL.

L'ORGUEIL avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre ? De quels torrens de sang n'avoit-elle pas inondé l'univers ? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérans, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes ? Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre où cette passion hautaine et insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui

se passoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Le desir de s'élever étoit une vertu : la modération passoit pour lâcheté : un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les lois et les coutumes, faisoit des millions de malheureux pour usurper la première place parmi ses citoyens; et le succès de son crime lui attiroit les hommages; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques qui en conservoient la mémoire; et un scélérat heureux devenoit le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, étoit moins éclatante; mais elle n'en étoit pas moins vive et furieuse : l'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public : chacun vouloit l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe, se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles; et comme les desirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix que l'orgueil avoit bannie de la terre.

. . . .

Cependant, cette paix heureuse, qui la goûte? Les guerres, les troubles, les fureurs, en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance? les empires et les états qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles? l'orgueil, qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devoit être leur héritage : où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement : chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune élève y fait mille malheureux, qui suivent ses traces sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes; et le père de famille, sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendans. Dans le palais des rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici que sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères; c'est ici où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontens. Dans le sanctuaire? hélas! ce devroit être là sans doute l'asile de la paix; mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères : les dignités saintes de l'Eglise devien-

nent, comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressemens. AVENT.

L'orgueil a été de tout temps la plaie la plus dangereuse de l'homme. Né pour être grand et maître de toutes les créatures, il a toujours conservé au dedans de lui ces premières impressions de son origine. Trouvant sans cesse dans son cœur, je ne sais quels sentimens secrets de sa propre excellence, que sa chute n'a point effacés, il se prêta d'abord à des penchans si doux : il ne chercha plus qu'à s'élever de degré en degré; et ne rencontrant rien ici-bas qui pût satisfaire la grandeur d'une ame, laquelle n'avoit été créée que pour régner avec son Dieu, il monta jusques au dessus des nuées, et se plaça à côté du Très-Haut. De là l'homme se fit rendre les honneurs divins; l'homme se rendit à l'homme même, et l'univers adora, comme ses auteurs, des insensés que l'univers avoit vus naître, et qui étoient venus tant de siècles après lui. MYSTÈRES.

On condamne dans les autres les passions dont on se croit exempt.

Un avare qui se cache à lui-même les règles de la foi sur l'amour insatiable des richesses, voit clair dans les maximes qui condamnent l'ambition ou la volupté. Un voluptueux qui tâche de se justifier la foiblesse de ses penchans, ne fait point de grace aux inclinations basses et aux

attachemens sordides de l'avarice. Un homme entêté de l'élévation et de la fortune, et qui regarde les mouvemens éternels qu'il faut se donner pour parvenir, comme des soins sérieux et solides, et seuls dignes de sa naissance et de son nom, voit toute l'indignité d'une vie d'amusement et de plaisirs, et comprend clairement qu'un homme né avec un nom, se dégrade et se déshonore par l'oisiveté et par l'indolence. Une femme saisie de la fureur du jeu, et d'ailleurs régulière, est impitoyable sur les fautes les plus légères qui attaquent la conduite, et justifie éternellement l'innocence d'un jeu outré, en l'opposant à des désordres d'une autre nature, dont elle se trouve exempte. Une autre au contraire, enivrée de sa personne et de sa beauté, tout occupée de ses passions déplorables, regarde cet acharnement à un jeu éternel comme une espèce de maladie et de dérangement d'esprit; et ne voit dans la honte de ses engagemens qu'une foiblesse innocente, et des penchans involontaires, dont nous trouvons la destinée dans nos cœurs.

Parcourez toutes les passions, et vous verrez qu'à mesure qu'on est exempt de quelqu'une, on la voit, on la condamne dans les autres; on connoît les règles qui la défendent; on va même jusqu'à la rigueur envers autrui sur l'observance des devoirs qui n'intéressent pas nos propres foiblesses, et on pousse la sévérité jusqu'au delà même de la règle. CARÊME, III.

FIERTÉ.

La plupart portent sur leur front l'orgueil de leur origine. Ils comptent les degrés de leur grandeur par des siècles qui ne sont plus, par des dignités qu'ils ne possèdent plus, par des actions qu'ils n'ont point faites, par des aïeuls dont il ne reste qu'une vile poussière, par des monumens que les temps ont effacés; et se croient au-dessus des autres hommes, parce qu'il leur reste plus de débris domestiques de la rapidité des temps, et qu'ils peuvent produire plus de titres que les autres hommes de la vanité des choses humaines.

Sans doute une haute naissance est une prérogative illustre à laquelle le consentement des nations a attaché de tout temps des distinctions d'honneur et d'hommage; mais ce n'est qu'un titre, ce n'est pas une vertu : c'est un engagement à la gloire; ce n'est pas elle qui la donne : c'est une leçon domestique et un motif honorable de grandeur; mais ce n'est pas ce qui nous fait grands : c'est une succession d'honneur et de mérite; mais elle manque, et s'éteint en nous, dès que nous héritons du nom, sans hériter des vertus qui l'ont rendu illustre : nous commençons, pour ainsi dire, une nouvelle race; nous devenons des hommes nouveaux; la noblesse n'est plus que pour notre nom, et la roture pour notre personne. PETIT CARÊME.

VANITÉ.

Une femme mondaine ne veut-elle pas encore plaire au monde, lorsqu'elle n'en est plus que la risée ou le dégoût ? ne cherche-t-elle pas encore des regards qui la fuient ? ne ranime-t-elle pas encore un visage flétri et suranné, par des artifices qui rappellent plus ses années que ses attraits ? ne se donne-t-elle pas encore une jeunesse empruntée qui ne trompe que ses yeux seuls ? que dirai-je ? n'achète-t-elle pas peut-être des assiduités criminelles qu'elle ne sauroit plus mériter ? des choix honteux ne deviennent-ils pas la ressource de son indigne foiblesse ? et l'âge, en changeant ses traits, a-t-il changé quelque chose à la honte de son caractère ?

PANÉG. DE SAINTE AGNÈS.

ERREURS DE LA VANITÉ.

A quoi se réduit ce qui nous paroît ici-bas digne d'envie ? et dans cet amas d'enchantemens qui nous font perdre de vue les biens éternels, quels sont les principaux objets qui séduisent l'esprit, et usurpent seuls tous les hommages du cœur humain ? C'est l'éclat de la naissance, c'est la distinction qui nous vient des sciences et de l'esprit, c'est la mollesse qui suit les plaisirs et la félicité des

des sens; et enfin c'est le faste qui accompagne la grandeur et les dignités. Ce sont là les secrets ressorts qui agitent les enfans d'Adam; c'est là-dessus que roulent nos projets, nos mouvemens, nos desirs, nos espérances; c'est là comme le trésor autour duquel notre cœur veille sans cesse, et le plus bel endroit de cette figure du monde qui nous saisit et nous enchante.

La noblesse du sang et la vanité des généalogies est, de toutes les erreurs, la plus universellement établie parmi les hommes. On ne pense pas, quand on s'applaudit de l'éclat des ancêtres et de l'antiquité du nom, que plus haut il nous fait remonter, et plus il nous approche de notre boue; que ce qui distingue les vases d'ignominie des vases d'honneur n'est pas la masse dont ils sont tirés, mais le bon plaisir de l'ouvrier qui les discerne; que la noblesse du chrétien n'est pas dans le sang qu'il tire de ses ancêtres, mais dans la grace qu'il hérite de Jésus-Christ; que la chair qui nous fait naître ne sert à rien, mais que l'esprit selon lequel nous renaissons est utile à tout; et qu'enfin l'origine comme la conservation du chrétien étant dans le ciel, celle qu'il prend sur la terre est une bassesse dont il doit gémir, et non pas un titre dont il puisse se glorifier.

PANÉG. DE SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

DE LA VOLUPTÉ.

Si l'amour du plaisir l'emporte dans les souverains sur la gloire, hélas! tout sert à leurs passions, tout s'empresse pour en être les ministres, tout en facilite le succès; tout en réveille les desirs; tout prête des armes à la volupté : des sujets indignes la favorisent; les adulateurs lui donnent des titres d'honneur; des auteurs profanes la chantent et l'embellissent; les arts s'épuisent pour en diversifier les plaisirs; tous les talens destinés par l'auteur de la nature à servir à l'ordre et à la décoration de la société, ne servent plus qu'à celle du vice; tout devient les ministres et par-là les complices de leurs passions injustes. Sire, qu'on est à plaindre dans la grandeur! Les passions qui s'usent par le temps, s'y perpétuent par les ressources; les dégoûts, toujours inséparables du désordre, y sont réveillés par la diversité des plaisirs; le tumulte seul, et l'agitation qui environne le trône, en bannit les réflexions, et ne laisse jamais un instant le souverain avec lui-même. Les Nathan eux-mêmes, les prophètes du Seigneur, se taisent et s'affoiblissent en l'approchant : tout lui met sans cesse sous l'œil sa gloire; tout lui parle de sa puissance; et personne n'ose lui montrer même de loin ses foiblesses.

. . . .

Le premier écueil de notre innocence, c'est le plaisir. Les autres passions, plus tardives, ne se développent et ne mûrissent, pour ainsi dire, qu'avec la raison : celle-ci la prévient, et nous nous trouvons corrompus avant presque d'avoir pu connoître ce que nous sommes : ce penchant infortuné, qui souille tout le cours de la vie des hommes, prend toujours sa source dans les premières mœurs ; c'est le premier trait empoisonné qui blesse l'ame ; c'est lui qui efface sa première beauté ; et c'est de lui que coulent ensuite tous ses autres vices.

. . . .

Le plaisir est donc le premier écueil des grands, et c'est par-là que le tentateur commence à les séduire ; il continue par l'adulation. Le plaisir corrompt le cœur par le vice ; l'adulation achève de le fermer à la vertu. Les attraits qui environnent le trône, soufflent de toutes parts la volupté ; l'adulation la justifie. Le désordre laisse toujours au fond de l'ame le ver dévorant ; mais le flatteur traite le remords de foiblesse, enhardit la timidité du crime, et lui ôte la seule ressource, qui pouvoit le ramener à la pudeur de l'ordre et de la raison. PETIT CARÊME.

Que peut-on refuser à la volupté, lorsqu'une fois elle s'est rendue maîtresse d'un cœur, et qu'on en est devenu l'esclave? L'honneur, la raison, l'équité, notre gloire, notre intérêt

même, ont beau se révolter contre ce qu'elle exige; ce sont de foibles moniteurs; rien n'est écouté. Demandez à un homme public une grace injuste, onéreuse au peuple, et dommageable à l'état: en vain sa place, sa conscience, sa réputation l'en détournent; si c'est la volupté qui demande, tout cède, et vous êtes sûr d'obtenir. Sollicitez auprès d'un grand la disgrace, la perte d'un rival innocent, et dont le mérite fait tout le crime auprès de vous: en vain le public va se récrier contre cette injustice; dès que la volupté le demande, vous êtes bientôt exaucé. Qu'un homme en place ait le malheur de déplaire à une autre Hérodias: en vain ses talens, et ses services, sa probité parle pour lui; en vain l'état souffrira de son éloignement; c'est la volupté qui le demande, il faut qu'il soit sacrifié; et le prince aimera mieux s'attirer le mépris et l'indignation publique, en sacrifiant un serviteur fidèle et utile à l'état, que contrister un moment l'objet honteux de sa passion. Mais d'un autre côté, proposez-lui un sujet indigne, sans vertu, sans talens, que l'honneur même d'une nation rougiroit de voir en place, et dont l'incapacité blesseroit la bienséance publique: il devient capable des emplois les plus hauts et les plus importans, dès que la volupté le désigne. Que l'état périsse entre ses mains, que le gouvernement en soit déshonoré, que les étrangers s'en moquent, que les sujets en murmurent, la volupté le portera au faîte des honneurs, et ne craindra point d'augmenter par la

singularité et l'injustice de ce choix, l'éclat et le scandale du vice. O! passion injuste et cruelle! que faudroit-il pour t'arracher du cœur des hommes, que les mêmes armes dont tu te sers pour les captiver et pour les séduire?

PANÉGYR. DE S. JEAN-BAPTISTE.

SUITES FUNESTES DE LA VOLUPTÉ.

Cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du ciel; on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres foiblesses; et le cœur, accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques; tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Balthasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à sou-

lager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfans d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer; il n'y aura plus ni soin, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent. La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille : le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : de là on se fait des occupations, qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisir que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infâmes plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier; on ne peut plus s'occuper que d'elle; on en est possédé, enivré; on la retrouve partout; tout en retrace les funestes images; tout en réveille les injustes desirs; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles, en rappellent le souvenir; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même.

. . . .

Vous étiez né doux, égal, accessible : vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère ; une candeur d'ame, une sérénité d'humeur qui offroit mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne, et à la paix d'une conscience pure : et depuis que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus : vous êtes semblable, dit saint Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens ; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé, cette sérénité qui venoit de l'innocence, est éteinte ; cette égalité qui prenoit sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeurs et de caprices ; cette candeur qui montroit votre ame tout entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées ; vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes, et qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu ; et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même.

Vous aviez reçu en naissant des talens heureux : votre jeunesse annonçoit de grandes espérances : on croyoit que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom, leurs dignités et leur gloire : ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formoient déjà mille présages flatteurs, et ouvroient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune ; et ces talens, la volupté les a engloutis ; et ces grandes espérances, un vice honteux les a

ensevelis ; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie ; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infâmes ; vous qui avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'état, devenir une des ressources de la patrie ; que sais-je? honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires : vous voilà traînant au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint ; et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous : il auroit pu parvenir, s'il avoit su se vaincre.

. . . .

Ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure..... Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit partout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs : le charme fuit et s'envole ; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même ; on se lasse de ses troubles, et on n'a pas la force de les finir ; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer ; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve partout ; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime, et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité ; on essaie de secouer

le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai que du crime même : enfin, les plaisirs que l'on goûte ne sont que des instans rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fonds de toute la vie criminelle.

Insupportable secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens inséparables de cette passion : on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire : il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, où si une seule vient à manquer, tout est perdu : il faut soutenir les discours publics, et les murmures domestiques; soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut-être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah ! les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable : les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs ; les premières fureurs surtout de ce vice enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère : les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans :

tout flatte encore alors la vanité. Mais les suites en sont toujours amères comme l'absinthe; mais la passion un peu refroidie; mais le plaisir injuste approfondi; mais les premiers égards affoiblis par la familiarité et le long usage; mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux: ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissensions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, ame infidèle, que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secrète de votre foiblesse; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence? Et avez-vous pu réussir jusques ici à vous calmer et à vous faire une conscience tranquille dans le crime?

Insupportable troisièmement, par les nouveaux desirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur: une passion naît des cendres d'une autre passion: un desir satisfait fait naître un nouveau desir: on est dégoûté, et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable. On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportemens les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une ame impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque

chose à desirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le prodigue, des desirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes. Toute sorte de joug révolte et devient insupportable : la seule gêne des réflexions, inséparable de la condition humaine, déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances, ne troublent jamais leurs plaisirs, et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, et la seule loi qui les guide. CARÊME, II.

DÉGOUT DES PLAISIRS.

Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir, se sont évanouies : qu'en avez-vous rapporté? qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être, de jalousie, de perte, de préférence; que sais-je? peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès? Ah! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que que vous goûterez à l'avenir ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui, et la tristesse secrète de votre cœur; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront

vos desirs; mais ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu; y avez-vous réussi? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes? et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? n'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore y revenir par le goût de la justice. CARÊME, I.

Parcourez tous les états; interrogez tous les pécheurs; consultez tour à tour les partisans des différens plaisirs que le monde promet, et les différentes passions qu'il inspire; l'envieux, l'ambitieux, le voluptueux, l'oiseux, le vindicatif; nul n'est heureux ici-bas; chacun se plaint; nul n'est à sa place; chaque condition a ses dégoûts; à chaque état sont attachées des amertumes; la terre est la patrie des mécontens, et les dégoûts de la vertu sont bien plus une suite de la condition

tion de cette vie mortelle, que les défauts de la vertu même. D'ailleurs, Dieu a ses raisons pour laisser ici-bas les ames les plus justes dans un état, en quelque sorte, toujours violent et désagréable à la nature : il veut par-là nous dégoûter de cette vie misérable ; nous faire soupirer après notre délivrance et cette patrie immortelle où rien ne manquera plus à notre bonheur. CARÊME, III.

MALHEUR ATTACHÉ AU VICE.

Le pécheur est malheureux, s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent ; et pour être heureux, il faut qu'il ne pense point, qu'il se laisse mener, comme les animaux muets, par l'attrait des objets présens ; et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là ces maximes si indignes de l'humanité, et si répandues dans le monde ; que trop de raison est un triste avantage ; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie, et que pour être heureux il faut peu penser. O homme ! étoit-ce donc pour ton malheur que le ciel t'avoit donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux ? Cette lumière divine qui embellit ton être, seroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur ? et ne te distingueroit-elle si glorieusement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle ?

Oui, mes Frères, telle est la destinée d'une ame infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison qui la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes. AVENT.

FLATTERIE.

Sire, quel fléau pour les grands, que ces hommes nés pour applaudir à leurs passions, ou pour dresser des piéges à leur innocence! quel malheur pour les peuples, quand les princes et les puissans se livrent à ces ennemis de leur gloire, parce qu'ils le sont de la sagesse et de la vérité! Les fléaux des guerres et des stérilités sont des fléaux passagers; et des temps plus heureux ramènent bientôt la paix et l'abondance : les peuples en sont affligés; mais la sagesse du gouvernement leur laisse espérer des ressources. Le fléau de l'adulation ne permet plus d'en attendre; c'est une calamité pour l'état, qui en promet toujours de nouvelles : l'oppression des peuples déguisée au souverain ne leur annonce que des charges plus onéreuses; les gémissemens les plus touchans que forme la misère publique, passent bientôt pour des murmures; les remontrances les plus justes et les plus respectueuses, l'adulation

les travestit en une témérité punissable; et l'impossibilité d'obéir n'a plus d'autre nom que la rébellion et la mauvaise volonté qui refuse. Que le Seigneur, disoit autrefois un saint roi, confonde ces langues trompeuses et ces lèvres fausses qui cherchent à nous perdre, parce qu'elles ne s'étudient qu'à nous plaire! PETIT CARÊME.

Si vous voulez vous juger vous-mêmes, et vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours et toutes vos démarches ne sont que des adoucissemens de la vérité, et des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du desir de parvenir, comme des seuls penchans qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil; nous allumons ses desirs par des espérances et par des prédictions flatteuses et chimériques; nous nourrissons l'erreur de son imagination en lui rapprochant des fantômes dont il se repaît sans cesse lui-même. Nous osons peut-être en

général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner; mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune, et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables; nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens et de leurs services; et, par nos ménagemens injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler, et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence. Devant un avare, sa dureté et sa sordidité, n'est plus qu'une sage modération et une bonne conduite domestique. Devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes;

on respecte ses passions comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes; notre grande étude est de connoître leurs foiblesses pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous; nous parlons toujours le langage des autres : nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés; et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire. AVENT.

SUR LA MÉDISANCE.

Tel est le caractère du détracteur, de cacher sous les dehors de l'estime et les douceurs de l'amitié, le fiel et l'amertume de la médisance.

Or, quoique ce soit ici le seul vice que nulle circonstance ne sauroit jamais excuser, c'est celui qu'on est le plus ingénieux à se déguiser à soi-même, et à qui le monde et la piété font aujourd'hui plus de grace. Ce n'est pas que le caractère du médisant ne soit odieux devant les hommes, comme il est abominable aux yeux de Dieu, selon l'expression de l'Esprit-Saint : mais on ne comprend dans ce nombre que certains médisans d'une malignité plus noire et plus grossière, qui médisent sans art et sans ménagement; et qui

avec assez de malice pour censurer, n'ont pas assez de cet esprit qu'il faut pour plaire : or, les médisans de ce caractère sont plus rares; et si l'on n'avoit à parler qu'à eux, il suffiroit d'exposer ici ce que la médisance a d'indigne de la raison et de la religion, et en inspirer de l'horreur à ceux qui s'en reconnoissent coupables.

Mais il est une autre sorte de médisans qui condamnent ce vice, et qui se le permettent; qui déchirent sans égard leurs frères, et qui s'applaudissent encore de leur modération et de leur réserve; qui portent le trait jusqu'au cœur; mais, parce qu'il est plus brillant et plus affilé, ne voient pas la plaie qu'il a faite. Or, ce genre de médisans est répandu partout.

. . . .

La langue, dit un apôtre, est un feu dévorant; un monde et un assemblage d'iniquité; un mal inquiet; une source pleine d'un venin mortel. Et voilà ce que j'appliquerois à la langue du médisant, si j'avois entrepris de vous donner une idée juste et naturelle de toute l'énormité de ce vice : je vous aurois dit que la langue du détracteur est un feu dévorant, qui flétrit tout ce qu'il touche; qui exerce sa fureur sur le bon grain comme sur la paille, sur le profane comme sur le sacré; qui ne laisse partout où il a passé, que la ruine et la désolation; qui creuse jusque dans les entrailles de la terre, et va s'attacher aux choses les plus cachées; qui change en de viles cendres ce qui nous avoit paru il n'y a qu'un

moment si précieux et si brillant; qui, dans le temps même qu'il paroît couvert et presque éteint, agit avec plus de violence et de danger que jamais; qui noircit ce qu'il ne peut consumer; et qui sait plaire et briller quelquefois avant que de nuire. Je vous aurois dit que la médisance est un assemblage d'iniquité : un orgueil secret qui nous découvre la paille dans l'œil de notre frère, et nous cache la poutre qui est dans le nôtre : une envie basse, qui blessée des talens ou de la prospérité d'autrui, en fait le sujet de sa censure, et s'étudie à obscurcir l'éclat de tout ce qui l'efface : une haine déguisée, qui répand sur ses paroles l'amertume cachée dans le cœur; une duplicité indigne, qui loue en face et déchire en secret : une légèreté honteuse, qui ne sait pas se vaincre et se retenir sur un mot, et qui sacrifie souvent sa fortune et son repos à l'imprudence d'une censure qui sait plaire : une barbarie de sang-froid, qui va percer votre frère absent : un scandale, où vous êtes un sujet de chute et de péché à ceux qui vous écoutent : une injustice, où vous ravissez à votre frère ce qu'il a de plus cher. Je vous aurois dit que la médisance est un mal inquiet, qui trouble la société; qui jette la dissension dans les cours et dans les villes; qui désunit les amitiés les plus étroites; qui est la source des haines et des vengeances; qui remplit tous les lieux où elle entre de désordre et de confusion; partout ennemie de la paix, de la douceur, de la politesse chrétienne. Enfin, j'au-

rois ajouté que c'est une source pleine d'un venin mortel; que tout ce qui en part est infecté, et infecte tout ce qui l'environne; que ses louanges mêmes sont empoisonnées; ses applaudissemens malins : son silence criminel; que ses gestes, ses mouvemens, ses regards, tout a son poison, et le répand à sa manière.

. . . .

On ne voudroit pas perdre un homme de réputation, et ruiner sa fortune, en le déshonorant dans le monde; flétrir une femme sur le fond de sa conduite, et en venir à des points essentiels; cela seroit trop noir et trop grossier : mais sur mille défauts qui conduisent nos jugemens à les croire coupables de tout le reste; mais de jeter dans l'esprit de ceux qui nous écoutent mille soupçons qui laissent entrevoir ce qu'on n'oseroit dire; mais de faire des remarques satiriques qui découvrent du mystère où personne n'en voyoit auparavant; mais de donner du ridicule, par des interprétations empoisonnées, à des manières qui jusque-là n'avoient pas réveillé l'attention; mais de laisser tout entendre sur certains points, en protestant qu'on n'y entend pas finesse soi-même: c'est de quoi le monde se fait peu de scrupule; et quoique les motifs, les circonstances, les suites de ces discours soient très-criminelles, la gaîeté en excuse la malignité auprès de ceux qui nous écoutent, et nous en cache le crime à nous-mêmes.

. . . .

Vous pouvez expier le crime de la volupté par la mortification et la pénitence; le crime de la haine, par l'amour de votre ennemi; le crime de l'ambition, en renonçant aux honneurs et aux pompes du siècle; le crime de l'injustice en restituant ce que vous avez ravi à vos frères; le crime même de l'impiété et du libertinage, par un respect religieux et public pour le culte de vos pères : mais le crime de la détraction, par quel remède, quelle vertu, peut-il se réparer? Vous n'avez révélé qu'à un seul les vices de votre frère : je le veux : mais ce confident infortuné en aura bientôt à son tour plusieurs autres, qui, de leur côté, ne regardant plus comme un secret ce qu'ils viennent d'apprendre, en instruiront les premiers venus : chacun, en les redisant, y ajoutera de nouvelles circonstances; chacun y mettra quelque trait envenimé de sa façon; à mesure qu'on les publiera, ils croîtront, ils grossiront : semblable, dit saint Jacques, à une étincelle de feu qui, portée en différens lieux par un vent impétueux, embrâse les forêts et les campagnes; telle est la destinée de la détraction. Ce que vous avez dit en secret n'étoit rien d'abord, et périssoit étouffé et enseveli sous la cendre; mais ce feu ne couve que pour se rallumer avec plus de fureur; mais ce rien va emprunter de la réalité en passant par différentes bouches : chacun y ajoutera ce que sa passion, son intérêt, le caractère de son esprit et de sa malignité lui représentera comme vraisemblable : la source sera

presque imperceptible; mais grossie dans sa course par mille ruisseaux étrangers, le torrent qui s'en formera, inondera la cour, la ville, la province; et ce qui n'étoit d'abord dans son origine qu'une plaisanterie secrète et imprudente, qu'une simple réflexion, qu'une conjecture maligne, deviendra une affaire sérieuse, un décri formel et public, le sujet de tous les entretiens, une flétrissure éternelle pour votre frère. Et alors réparez, si vous pouvez, cette injustice et ce scandale; rendez à votre frère l'honneur que vous lui avez ravi.

CARÊME, III.

CORRUPTION DES MOEURS.

On se demande d'où vient que nos siècles sont si différens de ceux de nos pères; que tous les états ont corrompu leur voie; que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté, ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes, en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassemens publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints

et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même : on en est surpris; et les justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver : tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. De là le magistrat devenu l'arbitre des passions humaines sans ces graces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent, et qui fait presque autant de chutes que de démarches. De là le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisir, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles, qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther, au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines, et ne connoît plus d'autre maître qu'un maître mortel, et d'autre divinité que la fortune. De là l'homme de guerre environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse qui seule a pu sanctifier les

Josué, les Gédéon, les David, et tous les conquérans chrétiens au milieu de la licence des armes, ne se défend pas long-temps contre des déréglemens dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. De là le ministre de Jésus-Christ destiné à être le sel de la terre, et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, et que rien ne peut souiller. De là enfin le solitaire, ou la vierge consacrée à Jésus-Christ, s'étant chargés d'un fardeau pesant, et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; cachent sous les dehors de la mortification mille desirs profanes; retrouvent dans le silence de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder; tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute. CARÊME, II.

DISSIMULATION.

L'USAGE et les réflexions qui enveloppent l'ame, et font qu'elle ne se montre plus que par règle, et changent en art le commerce de la société, altèrent la droiture et la candeur de la sienne.

Il

Il n'étoit pas de ces hommes enfoncés et impénétrables, sur le cœur de qui un voile fatal est toujours tiré; qui s'attirent, en se cachant, le respect des peuples; que l'on ne révère tant que parce qu'on ne les a jamais vus; et qui, comme ces antres qu'une vaine religion consacra jadis, n'ont rien de vénérable que leur obscurité. Déguisement artificieux de la prudence du siècle! vaine science des enfans d'Adam! coupable trafic de mensonge et de vérité!

. . . .

Je loue un homme juste et droit, simple dans le mal, et prudent pour le bien; un homme dont ce siècle malin n'étoit pas digne; une de ces ames faites pour le siècle de nos pères, où la bonne foi étoit encore une vertu, où une noble ingénuité tenoit lieu d'art et de finesse, où, dans les plaisirs innocens d'une douce société, le plus loyal étoit toujours le plus habile; où l'art des précautions étoit inutile, parce que l'art de se contrefaire n'étoit pas encore inventé; et où toute la science du monde se réduisoit à ignorer les lois et les usages du nôtre.

ORAISON FUNÈB. DE M. DE VILLARS.

ABUS DE LA PAROLE.

Pourquoi avez-vous, ô mon Dieu, donné l'usage de la parole aux hommes? c'est sans doute, afin

qu'unis entre eux par ce lien aimable de la société, ils pussent en quelque sorte prêter leur voix à toute la nature, pour célébrer en com mun les louanges et les bienfaits de celui qui les a comblés de ses dons avec tant de magnificence et de profusion. Vous vouliez, en leur donnant ce moyen si doux et si facile de se communiquer leurs pensées et leurs réflexions, qu'ils pussent s'encourager l'un l'autre dans la voie pénible du salut, et s'aider mutuellement dans les peines auxquelles le péché les a assujettis. Car quelle autre fin pouvoit se proposer votre sagesse éternelle, qui a présidé à tous vos ouvrages! cependant, ô mon Dieu, sur quoi roulent la plupart des entretiens du monde? Hélas! ceux-là sont les plus innocens où l'on n'est occupé que de choses vaines et frivoles, et où vous êtes entièrement oublié; puisque s'il arrive que votre saint nom y soit proféré, c'est presque toujours pour y être déshonoré, et outragé par des impiétés et des blasphêmes. Les discours que l'on y tient sont-ils propres à inspirer l'amour de la vertu? Hélas! l'on n'y entend que des maximes pernicieuses et antichrétiennes. La vanité, l'ambition, la vengeance, le luxe, la volupté, le desir insatiable d'accumuler; voilà les vertus que le monde connoît et estime, voilà les vertus auxquelles il porte ses partisans. Pour les vertus de l'Evangile, la fuite des plaisirs et des honneurs, l'humilité, la mortification, le mépris des richesses, ces vertus par lesquelles seules nous pouvons arriver au royaume des cieux, ah! elles y sont ou incon-

nues ou décriées. Loin de se regarder tous comme ne faisant entre eux qu'une même famille, dont les intérêts doivent être communs, il semble, ô mon Dieu, que dans ce monde corrompu, les hommes ne se lient ensemble que pour se tromper mutuellement et se donner le change. La droiture y passe pour simplicité. Etre double et dissimulé est un mérite qui honore. Toutes ses sociétés sont empoisonnées par le défaut de sincérité. La parole n'y est pas l'interprète des cœurs; elle n'est que le masque qui les cache et qui les déguise. Les entretiens n'y sont plus que des mensonges enveloppés sous les dehors de l'amitié et de la politesse. On se prodigue à l'envi les louanges et les adulations, et on porte dans le cœur la haine, la jalousie et le mépris de ceux qu'on loue. L'intérêt le plus vil arme le frère contre le frère, l'ami contre l'ami; rompt tous les liens du sang et de l'amitié : et c'est un motif si bas, si indigne de la fin à laquelle nous sommes destinés, qui décide de nos haines et de nos amours. Les besoins et les malheurs du prochain ne trouvent que de l'indifférence, de la dureté même, dans les cœurs, lorsqu'on peut le négliger sans rien perdre, ou qu'on ne gagne rien à le secourir. O mon Dieu, quel besoin n'ai-je pas de votre grace et d'une protection singulière pour préserver mon cœur au milieu d'une corruption si universelle!

ERREURS DES HOMMES.

C'est une erreur bien déplorable, mes Frères, que les hommes aient attaché des noms pompeux à toutes les entreprises des passions, et que les soins du salut n'aient pu mériter auprès d'eux le même honneur et la même estime. Les travaux militaires sont regardés parmi nous comme la voie de la réputation et de la gloire : les intrigues et les mouvemens qui font parvenir, sont comptés parmi les secrets d'une profonde sagesse : les projets et les négociations, qui arment les hommes les uns contre les autres, et qui font souvent de l'ambition d'un seul l'infortune publique, passent pour étendue de génie, et pour supériorité de talens : l'art d'élever sur un patrimoine obscur une fortune monstrueuse, aux dépens souvent de l'équité et de la bonne foi, est la science des affaires, et la bonne conduite domestique : enfin, le monde a trouvé le secret de rehausser par des titres honorables tous les soins qui se rapportent aux choses d'ici-bas : les actions de la foi toutes seules, qui demeureront éternellement, qui formeront l'histoire du siècle à venir, et qui seront gravées durant toute l'éternité sur les colonnes immortelles de la sainte Jérusalem, passent pour des occupations oiseuses et obscures, pour le partage des ames foibles et bornées, et n'ont rien qui les relève aux yeux des hommes.

CARÊME, III.

Nous respectons les décisions du monde; ce que la multitude approuve, nous l'approuvons; ce que l'exemple commun autorise, nous y donnons nos applaudissemens et nos suffrages: les erreurs publiques nous sont plus chères que la vérité; nous n'osons contredire le langage commun du monde et des passions; nous craignons la singularité comme un vice, elle qui forme le trait le plus éclatant des disciples de Jésus-Christ. En vain la grace nous éclaire en secret, et nous découvre les illusions du monde et de ses maximes; en vain une éducation chrétienne et un naturel heureux, ont laissé en nous des semences de vérité, qui nous marquent le faux et le danger des voies que la plupart des hommes suivent; en vain notre conscience, d'intelligence avec la loi de Dieu, nous dicte tout bas les maximes de la vie éternelle; nous parlons comme le monde, quoique nous ne pensions pas comme lui; nous tournons comme lui la vérité en ridicule, quoiqu'au fond nous en sentions le prix et l'excellence; nous donnons de vaines louanges à des passions dont nous connoissons en secret le frivole et la folie; nous pallions des abus dont l'injustice ne nous est pas douteuse; nous approuvons des plaisirs que notre conscience condamne; nous faisons tous les jours l'apologie des maximes du monde, tandis que notre cœur contredit en secret nos décisions; nous ne faisons pas d'autre usage de la vérité qui se montre à nous, que de la retenir dans l'injustice: partout presque nous tra-

hissons notre conscience et nos sentimens. Nous nous laissons entraîner à la multitude ; nous n'osons être tout seuls de notre côté ; nous craignons la singularité de la vertu et de la vérité, comme un ridicule qui nous couvriroit de honte. Toute notre vie est un outrage continuel que nous faisons à la vérité : tantôt la complaisance pour nos supérieurs ; tantôt la foiblesse pour nos amis ; tantôt la crainte des dérisions et des censures ; tantôt une vaine indolence qui fait que la vérité nous est presque aussi indifférente que le mensonge ; tantôt une ivresse et une mauvaise foi qui cherche à à s'étourdir dans ses égaremens, débitant des maximes que l'on condamne tout bas soi-même ; tantôt une fausse vertu de société qui aime mieux applaudir au mensonge que prendre la défense de la vérité incommode ; tantôt un bon air qu'on trouve à parler comme ceux que le monde applaudit : enfin, presque partout nous nous déclarons pour le monde contre Jésus-Christ ; loin d'être ses témoins fidèles parmi les hommes, nous nous joignons avec eux contre lui. Nous louons dans nos amis comme des vertus, des défauts que la loi de Dieu condamne ; nous adhérons à leurs erreurs, et nous aidons à les rendre plus inexcusables ; nous donnons à leurs passions, les noms de la justice et de l'équité : nous appelons leurs vengeances, des ressentimens équitables ; leurs attachemens criminels, des caractères et des suites d'un cœur tendre et fidèle ; leurs déréglemens honteux, des foiblesses pardonnables ; leurs pro-

fusions insensées, des penchans d'une ame noble et généreuse; leur ambition démesurée, un élévation d'esprit et de cœur; leur avarice sordide, une sage économie; leur médisance cruelle, une aimable vivacité; la fureur du jeu qui les possède, un délassement nécessaire. En un mot, il est rare que nous prenions sur nous les intérêts de la vérité : vifs, fiers, intraitables, quand il s'agit de nos passions; nous devenons lâches, timides, rampans, dès qu'il ne s'agit plus que de la vérité : nous ne connoissons point cette sainte fierté, cette droiture de cœur, cette haute magnanimité, cette noble simplicité si respectée même dans le monde, dont les premiers disciples de la foi nous ont laissé de si grands exemples, et qui a toujours été le caractère des ames fidèles. Nous vivons pour les hommes; nous ne vivons pas pour Dieu et pour nous-mêmes : nous nous faisons une conscience et une religion, une humeur, un caractère, un esprit et un cœur pour eux; et ils sont la fin de toutes nos voies et le motif de toutes nos actions, comme s'ils pouvoient en être le prix et la récompense : tout ce que nous ne faisons pas pour eux, nous le comptons comme perdu, comme s'il n'y avoit de réel que ce qui doit périr avec nous; et après plusieurs années passées sur ce ton, Dieu seul pour qui nous devions vivre, se trouve à notre mort le seul qui ne sauroit compter pour lui un seul moment presque de toute notre vie.

PANÉGYR. DE S. ÉTIENNE.

Nous les annonçons tous les jours, ces maximes saintes: depuis les premiers âges de l'Eglise, les chaires chrétiennes ne les ont pas publiées avec plus de force, plus d'exactitude, plus de lumière; et cependant il n'en est aucune sur laquelle le monde ne répande encore des adoucissemens, de fausses couleurs qui les défigurent, ou des nuages qui les cachent. La pénitence, sans laquelle l'homme pécheur ne doit rien prétendre au salut, on la regarde comme le partage des cloîtres et des déserts: la retraite, si nécessaire à la fragilité du cœur humain, elle n'y paroît plus qu'une singularité, ou d'humeur, ou de vertu, qui ne sauroit servir d'exemple: la prière, cette ressource unique de toutes nos misères, on en laisse l'usage aux ames oiseuses et inutiles: les afflictions, que les saints ont toujours reçues comme des graces, on les craint comme des malheurs: les prospérités, que les justes ont toujours craintes comme des malheurs, on les souhaite comme des graces: l'ambition démesurée, si opposée à l'esprit et au fond de la religion, n'est plus qu'un sentiment noble et légitime de ce qu'on est et de ce qu'on doit prétendre: la haine, qui attaque la religion dans le cœur, et qui anéantit tout l'Evangile, on en fait un juste ressentiment, ou une bienséance de son rang, qui ne permet pas d'aller se réconcilier avec son frère: la vie somptueuse et magnifique, si souvent frappée d'anathème dans les livres saints, n'est qu'un usage noble de nos biens, et une loi

qu'imposent la condition et la naissance : les plaisirs les plus dangereux, on les appelle des délassemens nécessaires; les passions les plus honteuses, des foiblesses inévitables; les médisances les plus cruelles, des vérités publiques et innocentes : que dirai-je? la vertu même, la piété véritable, y a perdu son nom : ce n'est plus un don de Dieu et le seul parti nécessaire; c'est une bizarrerie d'humeur, un goût de singularité, une pusillanimité d'esprit; que sais-je? un parti bon à quelque chose, quand on n'est plus soi-même bon à rien. O Dieu! est-ce donc là le langage d'un peuple éclairé des lumières de l'Evangile, ou les discours de ces nations barbares et infidèles, à qui vous n'avez pas encore daigné révéler la science du salut et les vérités éternelles?

Et ce qu'il y a ici de plus déplorable, c'est que ce ne sont pas là les erreurs de quelques particuliers; ce sont les erreurs de presque tous les hommes; c'est la doctrine du monde entier; ce sont des maximes universellement reçues, approuvées, autorisées, et contre lesquelles il n'est plus temps de vouloir s'élever. Nous seuls dans ces chaires chrétiennes, osons parler un langage différent : un petit nombre de justes tiennent encore pour nous au milieu du monde, et osent encore parler comme nous. Mais ce n'est là qu'une foible voix absorbée, pour ainsi dire, par le bruit formidable de la multitude. Ce qui domine, ce qu'on entend, ce qui règle tout le monde, ce qui décide de tout, ce qui est le

grand ressort des royaumes, des empires, des familles, ce sont les erreurs que je viens d'exposer. C'est une tradition d'aveuglement qui s'est perpétuée depuis le commencement dans le monde, et qui a passé des pères aux enfans. Les grands, le peuple; les savans, les ignorans; les sages, les insensés; les jeunes, les vieillards, se conduisent partout sur ces fausses règles : ceux mêmes à qui la lumière de la vérité luit encore en secret, croient se tromper, en voyant que l'exemple commun dément l'évidence secrète de leur conscience; et regardent leurs doutes comme de vains scrupules que l'erreur publique calme et dissipe à l'instant.

1er SERMON POUR UNE PROFESS. RELIG.

ERREURS,

CAUSES DE NOS DÉSORDRES.

La source déplorable de nos désordres est presque toujours dans nos erreurs; et nous ne faisons point de chute, où quelque faux jugement ne nous ait conduits. Aussi, la grande différence que met l'Apôtre entre le juste et le pécheur, est que le juste est un enfant de lumière, qui juge de tout par des vues hautes et sublimes; et qui à la faveur de cette clarté supérieure qui le guide, démêle partout le vrai du faux, perce les dehors trompeurs répandus sur tous les objets qui nous

environnent, et ne voit en eux que ce qui s'y trouve en effet : au lieu que le pécheur est un enfant de ténèbres, qui ne juge que par des vues fausses et confuses ; qui ne voit de tout ce qui est autour de lui que la surface et l'écorce ; et qui loin de porter la lumière sur les ténèbres qui l'environnent, répand ses propres ténèbres sur un reste de clarté que lui offrent encore les créatures, et les événemens au milieu desquels il vit.

Or, mes Frères, on peut marquer trois erreurs principales, d'où naissent cette foule de fausses maximes répandues dans le monde, et qui dérobent presque à tous les hommes les voies de la justice et de la vérité. La première est une erreur d'espérance, qui formée par la vivacité du premier âge, et par le défaut d'expérience inséparable de notre entrée dans le monde, ouvre à l'imagination, si capable alors de séduction, mille lueurs éloignées de fortune, de gloire, de plaisir ; et l'attache à ce monde réprouvé, plus par les charmes qu'elle lui promet, que par ceux qu'on y trouve dans la suite. La seconde est une erreur de surprise, qui ne trouvant pas le cœur encore instruit sur le vide et l'instabilité des choses humaines, sur les caprices du monde et l'amertume des plaisirs, laisse aux premières impressions que fait sur nous le spectacle du monde, le loisir de nous toucher, de nous amollir, de nous entraîner ; et profite d'une circonstance où tout ce qui blesse l'âme ne s'efface plus, pour y faire entrer le venin plus avant, et la corrompre sans ressource.

Enfin, la dernière est une erreur de sécurité, qui nous représente les abus du monde comme des usages; ses précipices comme des voies droites et sûres; les précautions de la foi comme des foiblesses ou les excès d'une piété mal entendue; et nous fait marcher sans rien craindre dans les sentiers où tous les pas sont presque des chutes.

PANÉG. DE S. BENOÎT.

SUR L'IMPIÉTÉ.

L'homme criminel dans l'élévation et dans la prospérité, est si enivré des éloges que l'adulation lui prostitue sans cesse; il se connoît si peu, ou plutôt il est si rempli de lui-même, qu'il vous regarde, grand Dieu, comme si vous n'étiez pas. Il ne compte pour rien de vous irriter tous les jours par de nouveaux outrages. Rassasié de plaisirs, il cherche de nouveaux crimes dans le crime même. Les désordres ordinaires sont usés pour lui : il faut qu'il en cherche d'affreux par leur singularité, pour réveiller ses passions. Il se fait même honneur de cette distinction monstrueuse, comme si les crimes vulgaires ne vous offensoient qu'à demi. Il s'applaudit d'avoir trouvé lui seul, pour vous outrager, des secrets inconnus au reste des hommes. Il tâche de se persuader que tout le poids de votre colère n'est qu'un épouvantail dont on fait peur aux ames simples et crédules. Il débite tout haut que vous êtes trop grand pour vouloir abaisser

abaisser votre majesté jusqu'à ce qui se passe parmi les hommes ; que loin de rechercher un jour la vie du pécheur, vous l'oublierez lui-même, comme s'il n'avoit jamais été ; que, content de jouir de vous-même, vous n'avez préparé ni des châtimens au crime, ni des récompenses à la vertu. C'est cette impiété, grand Dieu, qui outrage votre providence, qui déshonore votre sainteté et votre justice, qui vous dégrade de tout ce que nous adorons en vous de divin, et qui vous fait un Dieu impuissant ou injuste. C'est elle qui achève de vous rendre inexorable envers l'impie, et qui attire sur lui le plus redoutable de vos châtimens : vous l'abandonnez à lui-même ; vous le laissez marcher tranquillement dans ses voies ; vous lui laissez goûter à longs traits la douceur empoisonnée du crime. Mais vous lui ferez bientôt sentir que vous êtes plus terrible, quand vous souffrez ici-bas, et que vous dissimulez les outrages du pécheur, que lorsque vous les punissez.

En effet, grand Dieu, dès que votre patience poussée à bout l'a livré à toute la corruption de son cœur, il fait une profession publique de vous oublier, de vous mépriser, de parler de votre être infini et adorable comme d'une chimère que l'erreur et la crédulité des hommes a réalisée. Il vit et agit comme s'il ne dépendoit que de lui-même, comme s'il ne tenoit que de lui seul tout ce qui le fait exister sur la terre, et qu'il n'y eût point au-dessus de lui une essence suprême et

éternelle, en qui nous vivons, par qui nous sommes, et qui donne le mouvement à tout. Et il faut bien, grand Dieu, que l'impie tâche de se persuader que vous n'êtes rien, pour se calmer dans des dissolutions qu'il sent bien ne pouvoir demeurer impunies, s'il y a au-dessus de nos têtes un vengeur du vice et un rémunérateur de la vertu. Sa conscience et sa raison se soulèvent en secret contre cette impiété; il ne peut étouffer ce cri de la nature qui réclame sans cesse son auteur: mais il le regarde comme un préjugé de l'enfance et un reste de vaine terreur, que l'éducation, plutôt que la nature, a laissé dans son ame. Le crime n'a point ici-bas d'autre ressource. Il faut secouer tout joug de religion, quand on veut secouer sans remords tout joug de la vertu, de la pudeur, de l'innocence, et jouir tranquillement du fruit de ses iniquités. C'est le déréglement tout seul, grand Dieu, qui fait les impies. La religion ne sauroit s'allier avec une vie dissolue: ses menaces empoisonnent tous les plaisirs criminels. Il faut ou abandonner ces plaisirs, ou soutenir sans cesse des remords et des frayeurs qui nous troublent et nous déchirent. Le choix est bientôt fait: on ne croit plus rien, et l'on vit tranquille dans le crime. C'est alors, grand Dieu, que toutes les voies de l'impie deviennent abominables. Il laisse partout des traces de ses souillures: il profane tous les lieux les plus sacrés, les temps les plus saints, et les plus destinés à votre culte. L'âge lui-même, qui mûrit

tout, ne change rien à la dépravation de son cœur. La vieillesse l'endurcit dans le crime; à mesure qu'elle le rend incapable de goûter les plaisirs, elle en augmente les desirs; et cette dernière saison de la vie, qui est d'ordinaire celle des réflexions et du repentir, devient comme la consommation et le dernier degré de son impénitence.

PARAPHRASES.

J'avoue que les impies ont été de tous les siècles; que chaque âge et chaque nation a vu des esprits noirs et superbes dire non-seulement dans leur cœur, et en secret, mais oser blasphémer tout haut, qu'il n'y a point de Dieu; et que, dès le temps même de Salomon, où le souvenir des merveilles du Seigneur en Egypte et dans le désert étoit encore si récent, ils proposoient déja contre tout culte rendu au Très-Haut, ces doutes impies qui sont devenus le langage vulgaire de l'incrédulité.

Mais, s'il a paru autrefois des impies, le monde lui-même les a regardés avec horreur; et ces ennemis de Dieu n'ont paru sur la terre que pour être comme le rebut et l'anathème de tous les hommes.

Aujourd'hui, hélas! l'impiété est presque devenue un air de distinction et de gloire : c'est un titre qui honore; et souvent on se le donne à soi-même par une affreuse ostentation, tandis que la conscience n'ose encore secouer le joug, et nous le refuse. Aujourd'hui c'est un mérite qui

donne accès auprès des grands; qui relève, pour ainsi dire, la bassesse du nom et de la naissance; qui donne à des hommes obcurs, auprès des princes du peuple, un privilége de familiarité dont nos mœurs mêmes, toutes corrompues qu'elles sont, rougissent; et l'impiété, qui devroit avilir l'éclat même de la naissance et de la gloire, décore et ennoblit l'obscurité et la roture. Ce sont les grands qui ont donné du crédit à l'impie; c'est à eux à le dégrader et à le confondre.

Quelle honte pour la religion! Les plus grands hommes du paganisme ne parloient qu'avec respect des superstitions de l'idolâtrie, dont ils connoissoient la puérilité et l'extravagance: ils pensoient avec les sages, et ils n'osoient parler que comme le peuple. Ils n'auroient osé, avec toute leur réputation et leurs lumières, insulter tout haut un culte si insensé, mais que la majesté des lois de l'empire et l'ancienneté rendoit respectable; et Socrate, lui-même, l'honneur de la Grèce, ce premier philosophe du monde, si estimé de tous les siècles, et qui devoit être si cher au sien, perd la vie par un arrêt public d'Athènes, pour avoir parlé avec moins de circonspection de ces dieux bizarres auxquels ses citoyens devoient moins de respect et d'honneur qu'à lui-même.

Et parmi nous, le Dieu du ciel et de la terre est insulté hautement, sans que le zèle public se réveille! et sous l'empire même de la foi, des hommes vils et ignorans font des dérisions pu-

bliques d'une doctrine descendue du ciel, et on applaudit à l'impiété! et, dans un royaume où le titre de chrétien honore nos rois, l'incrédulité impunie devient même un titre d'honneur pour des sujets ! Les vaines idoles auroient donc eu le ministère public pour vengeur contre les savans et les sages; et le seul Dieu véritable ne l'auroit pas contre les libertins et les insensés ?

PETIT CARÊME.

SOURCES DE L'IMPIÉTÉ.

L'impie porta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes : il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même; l'éducation fortifia ces sentimens de la nature : on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre : on lui montra la vertu dans les règles : on la lui rendit aimable dans les exemples : et quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un être suprême; il respecta ses lois; il redouta ses châtimens; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu; que les crimes lui ont paru

des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'ame un souffle qui s'éteint avec le corps? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles et si surprenantes? par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentimens de son cœur, et aux lumières de sa raison? A-t-il examiné? a-t-il consulté? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie? s'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude? a-t-il purifié son cœur, de peur que les passions ne lui fissent prendre le change? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentimens dont l'ame avoit été d'abord imbue?

Ecoutez-le, mes Frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes : à mesure qu'il s'est abruti, il a taché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie, qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphêmes et des plaisanteries sacriléges : il n'est devenu impie, qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par

cette voie qu'il est parvenu aux connoissances rares et sublimes de l'incrédulité ; c'est à ces grands efforts, qu'il doit la découverte d'une vérité que le reste des hommes jusqu'à lui avoit ou ignorée, ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité ; le déréglement du cœur. Oui, mes Frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérans, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchans et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérans, c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs désordres, pour donner plus de crédit à leur impiété ; ou la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion : leur cœur étoit corrompu, avant que leur foi fît naufrage : ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader ; et un long usage du plaisir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

CARÊME, I

SUR L'INCRÉDULITÉ.

QUAND je vois d'un coup d'œil tout ce que les siècles chrétiens ont eu de plus grands hommes,

de génies plus élevés, de savans plus profonds et plus éclairés, lesquels après une vie entière d'étude, et une application infatigable, se sont soumis avec une humble docilité aux mystères de la foi; ont trouvé les preuves de la religion si éclatantes qu'il leur a paru que la raison la plus fière et la plus indocile ne pouvoit refuser de se rendre; l'ont défendue contre les blasphêmes des païens; ont rendu muette la vaine philosophie des sages du siècle, et fait triompher la folie de la croix, de toute la sagesse et de toute l'érudition de Rome ou d'Athènes; il me semble que pour revenir à combattre des mystères depuis si longtemps et si universellement établis; que pour être, si j'ose m'exprimer ainsi, reçu appelant de la soumission de tant de siècles, des écrits de tant de grands hommes, de tant de victoires que la foi a remportées, du consentement de l'univers, en un mot, d'une prescription si longue et si bien affermie; il faudroit, ou de nouvelles preuves qu'on n'eût pas encore confondues, ou de nouvelles difficultés dont personne ne se fût encore avisé, ou de nouveaux moyens qui découvrissent dans la religion un foible qu'on n'avoit pas encore découvert. Il me semble que, pour s'élever tout seul contre tant de témoignages, tant de prodiges, tant de siècles, tant de monumens divins, tant de personnages fameux, tant d'ouvrages que les temps ont consacrés, que toutes les attaques de l'incrédulité ont rendus d'âge en âge plus triomphans et plus immortels; en un mot, tant d'évé-

nemens étonnans, et jusque-là inouïs, qui établissent la foi des chrétiens; il faudroit des raisons bien décisives et bien évidentes, des lumières bien rares et bien nouvelles, pour entreprendre ou d'en douter, ou de la combattre. Hors de là on aura droit de nous regarder comme un insensé, qui viendroit tout seul défier de loin une armée entière, seulement pour faire ostentation de son vain défi, et se parer d'une fausse bravoure.

Cependant, lorsque vous approfondissez la plupart de ces hommes qui se disent incrédules, qui se récrient sans cesse contre les préjugés populaires, qui nous vantent leurs doutes, et nous défient d'y satisfaire et d'y répondre; vous trouvez qu'ils n'ont pour toute science, que quelques doutes usés et vulgaires, qu'on a débités dans tous les temps, et qu'on débite encore tous les jours dans le monde; qu'ils ne savent qu'un certain jargon de libertinage qui passe de main en main, qu'on reçoit sans l'examiner, et qu'on répète sans l'entendre : vous trouvez que toute leur capacité et leur étude sur la religion, se réduit à certains discours de libertinage, qui courent les rues, s'il est permis de parler ainsi; à certaines maximes rebattues, et qui, à force d'être redites, commencent à tenir de la bassesse du proverbe. Vous n'y trouvez nul fonds, nul principe, nulle suite de doctrine, nulle connoissance de la religion qu'ils attaquent : ce sont des hommes dissipés par les plaisirs, et qui seroient bien fâchés d'avoir un moment de reste, pour examiner ennuyeusement

des vérités qu'ils ne se soucient pas de connoître ; des hommes d'un caractère léger et superficiel, incapables d'attention et d'examen, et qui ne sauroient soutenir un seul instant de sérieux et de méditation tranquille et rassise ; disons-le encore, des hommes noyés dans la volupté, et en qui la débauche a peut-être même abruti et éteint ce que la nature pouvoit leur avoir donné de pénétration et de lumières.

. . . .

Tous nos prétendus incrédules sont de faux braves, qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas : ils regardent l'incrédulité comme un bon air ; ils se vantent sans cesse de ne rien croire ; et à force de s'en vanter, ils se le persuadent à eux-mêmes : semblables à certains hommes nouveaux que nous voyons parmi nous, lesquels touchent presque encore à l'obscurité et à la roture de leurs ancêtres, et veulent pourtant qu'on les croie d'une naissance illustre et descendus des plus grands noms ; à force de le dire, de l'assurer, de le publier, ils parviennent presque à se le persuader à eux-mêmes. Il en est ainsi de nos prétendus incrédules : ils touchent encore, pour ainsi dire, à la foi qu'ils ont reçue en naissant, qui coule encore avec leur sang, et qui n'est pas effacée de leur cœur : mais c'est pour eux une manière de roture et de bassesse dont ils rougissent ; à force de dire qu'ils ne croient rien, de l'assurer,

de s'en vanter, ils croient ne rien croire, et en ont bien meilleure opinion d'eux-mêmes.

CARÊME, II.

PORTRAIT DE L'INCRÉDULE.

Vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère; qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses desirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, auxquels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car qui pourroit désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie: la vertu et le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphêmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oseroit nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des légis-

lateurs. Les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le juste et l'impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même, flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image? CARÊME, I.

IMPUDENCE.

Le crime se cachoit du moins autrefois; il fait gloire aujourd'hui de se donner en spectacle: c'étoit autrefois une œuvre de confusion et de ténèbres; il affecte aujourd'hui la lumière, et semble chercher effrontément le grand jour, dans un sexe même dont la pudeur a toujours fait tout le mérite. On voit des femmes infortunées porter avec ostentation sur le front leur déshonneur et leur ignominie: tirer une gloire honteuse que le public soit instruit du succès de leurs funestes appas; compter comme autant de victoires et de titres d'honneur, les ames foibles qu'elles ont fait tomber dans le piége; déchirer elles-mêmes sans pudeur le voile que la bienséance avoit mis jusqu'ici sur le déréglement; et prendre, ce semble, autant de soin de publier leur honte, que les siècles précédens en avoient pris de la cacher. On voit l'impudence devenue un

un bon air ; l'indécence poussée à un point, qu'elle inspire même du dégoût à ceux à qui elle s'efforce de plaire ; et le nom de la pudeur consacré à celui de la vierge illustre que nous honorons (sainte Agnès), devenu un nom de mépris et de risée. PANÉG. DE SAINTE AGNÈS.

INJUSTICE.

L'INJUSTE sent-il qu'il seroit trop dangereux pour lui d'opprimer publiquement ses frères, et que l'éclat seroit à craindre ; il a recours à la ruse ; il n'en est aucune dont il ne s'avise. Les plus basses, les plus indignes, sont employées sans remords, dès qu'elles peuvent faciliter ses desseins criminels. Pourvu qu'il parvienne à dépouiller le malheureux, et à se revêtir de ses dépouilles, la fraude, l'artifice, la perfidie, le parjure, ne sont comptés pour rien. Ceux qu'il veut opprimer, il les attire dans ses filets par des paroles douces, et par tous les semblans de l'amitié. Il leur laisse croire qu'ils vont trouver en lui un protecteur et un asile. Il les leurre de mille apparences frivoles. S'il faut employer votre nom saint et redoutable, ô mon Dieu, pour confirmer ses promesses, et rassurer leur défiance, il n'en fait pas de scrupule. Mais quand une fois ils se sont fiés à lui, et qu'il les tient dans ses piéges, il dépouille tous ces vains dehors de douceur et d'humanité ; ce n'est plus qu'un maître cruel et

farouche, qui se croit tout permis sur son esclave. Il tombe sur lui avec une barbarie que rien ne peut adoucir : il l'écrase, et rien ne peut assouvir sa fureur, tant qu'il reste encore au malheureux quelque ressource pour sortir de l'abîme où il l'a précipité. PARAPH.

JALOUSIE.

De l'ambition naissent les jalousies dévorantes, et cette passion si basse et si lâche est pourtant le vice et le malheur des grands. Jaloux de la réputation d'autrui, la gloire qui ne leur appartient pas est pour eux une tache qui les flétrit et qui les déshonore : jaloux des graces qui tombent à côté d'eux, il semble qu'on leur arrache celles qui se répandent sur les autres : jaloux de la faveur, on est digne de leur haine et de leur mépris, dès qu'on l'est de l'amitié et de la confiance du maître : jaloux même des succès glorieux à l'état, la joie publique est souvent pour eux un chagrin secret et domestique ; les victoires remportées par leurs rivaux sur les ennemis leur sont plus amères qu'à nos ennemis mêmes ; leur maison, comme celle d'Aman, est une maison de deuil et de tristesse, tandis que Mardochée triomphe et reçoit au milieu de la capitale les acclamations publiques ; et peu contens d'être insensibles à la gloire des événemens, ils cherchent à se consoler en s'efforçant de les obscurcir par la malignité des ré-

flexions et des censures : enfin, cette injuste passion tourne tout en amertume ; et on trouve le secret de n'être jamais heureux, soit par ses propres maux, soit par les biens qui arrivent aux autres. . . . .

Tous les traits les plus odieux semblent se réunir dans un cœur où domine cette passion injuste. Cependant c'est le vice et comme la contagion universelle des cours, et souvent la première source de la décadence des empires : il n'est point de bassesse que cette passion ou ne consacre ou ne justifie : elle éteint même les sentimens les plus nobles de l'éducation et de la naissance ; et, dès que ce poison a gagné le cœur, on trouve des ames de boue où la nature avoit d'abord placé des ames grandes et bien nées.

. . . .

De quoi n'est pas capable un cœur que la jalousie noircit et envenime ! Non-seulement on applaudit à l'imposture, mais on ne craint pas de s'en rendre coupable soi-même. Ces pontifes, témoins des prodiges et de la sainteté de Jésus-Christ, ne pouvant ignorer qu'il est Fils de David et descendu des rois de Juda ; ayant ouï de sa propre bouche qu'il falloit rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César ; le font pourtant passer pour un séditieux, et un ennemi de César, et qui veut en usurper la souveraine puissance ; un impie qui veut renverser

la loi et le temple de ses pères; enfin pour un homme de néant, né dans la boue et dans la plus vile populace.

Cette passion amère est comme une frénésie qui change tous les objets à nos yeux : rien ne nous paroît plus sous sa forme naturelle. David a beau remporter des victoires sur les Philistins et assurer la couronne à son maître; aux yeux de Saül ce n'est plus qu'un ambitieux qui veut monter lui-même sur le trône. En vain Jérémie justifie la vérité de ses prédictions par les événemens et par la sainteté de sa vie; les prêtres, jaloux de sa réputation, publient que c'est un imposteur et un traître qui annonce les malheurs et la ruine entière de Jérusalem, plus pour décourager ses citoyens et favoriser l'ennemi, que pour prévenir la destruction entière de sa patrie.

Tout s'empoisonne entre les mains de cette funeste passion : la piété la plus avérée n'est plus qu'une hypocrisie mieux conduite; la valeur la plus éclatante, une pure ostentation, ou un bonheur qui tient lieu de mérite; la réputation la mieux établie, une erreur publique où il entre plus de prévention que de vérité; les talens les plus utiles à l'état, une ambition démesurée qui ne cache qu'un grand fonds de médiocrité et d'insuffisance; le zèle pour la patrie, un art de se faire valoir et de se rendre nécessaire; les succès mêmes les plus glorieux, un assemblage de circonstances heureuses qu'on doit à la bizarrerie du hasard plus qu'à la sagesse des mesures; la nais-

sance la plus illustre, un grand nom sur lequel on est tenté, et qu'on ne tient pas de ses ancêtres.

Enfin la langue du jaloux flétrit tout ce qu'elle touche; et ce langage si honteux est pourtant le langage commun des cours : c'est lui qui lie les sociétés et les commerces : chacun se cache la plaie secrète de son cœur; et chacun se la communique : on a honte du nom du vice; et l'on se fait honneur du vice même. PETIT CARÊME.

SUR L'ENVIE.

Je pourrois vous demander, mon cher auditeur, si ce fonds d'opposition, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à-dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre; vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même; si ses amis, ses proches, ses égaux, le regardent des mêmes yeux que vous? Que sais-je encore? vous demander si ce qui vous déplaît en lui, ne sont pas peut-être ses bonnes qualités; si ses talens, sa réputation, son crédit et sa fortune, n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts; et si ce n'est pas son mérite ou son rang, qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime. Il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contre-

faire : comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnoissable : mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer; que tout ce qui vous passe, ou vous égale, vous contraint et vous gêne; et que pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances. CARÊME, I.

SUR LA HAINE.

Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre âme, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même, que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux; et en le haïssant, vous renversez le fondement de votre salut éternel : il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens; et pour

vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste et au patrimoine éternel de Jésus-Christ. Vous vous vengez donc sur vous-même ; et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un, sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? Rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant ; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'est-à-dire, d'une passion noire et violente qui déchire le cœur, qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire, de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère? CARÊME, I.

L'AVARICE.

L'AVARE n'amasse que pour amasser : ce n'est pas pour fournir à ses besoins ; il se les refuse : son argent lui est plus précieux que sa santé, que

sa vie, que son salut, que lui-même : toutes ses actions, toutes ses vues, toutes ses affections, ne se rapportent qu'à cet indigne objet. Personne ne s'y trompe; et il ne prend aucun soin de dérober aux yeux du public le misérable penchant dont il est possédé; car tel est le caractère de cette honteuse passion dans un prêtre, de se manifester de tous les côtés, de ne faire au dehors aucune démarche qui ne soit marquée de ce maudit caractère, et de n'être un mystère que pour celui seul qui en est possédé. Toutes les autres passions sauvent du moins les apparences; on les cache aux yeux du public : une imprudence, un abandon de Dieu peut quelquefois les dévoiler; mais le coupable cherche, autant qu'il est en soi, les ténèbres : mais pour la passion de l'avarice, un prêtre ne se la cache qu'à lui-même : loin de prendre des précautions pour la dérober aux yeux du public, tout l'annonce en lui, tout la montre à découvert; il la porte écrite dans son langage, dans ses actions, dans toute sa conduite, et pour ainsi dire, sur son front.

. . . .

Mais ce qu'il y a ici de plus déplorable pour ce vice dans un prêtre; c'est que l'âge et les réflexions guérissent d'ordinaire les autres passions, au lieu que celle-ci semble se ranimer, et reprendre de nouvelles forces dans la vieillesse. Plus on avance vers ce moment fatal où tout cet amas sordide doit disparoître et nous être enlevé,

plus on s'y attache : loin de se dire alors, du moins à soi-même : *Insensé, on va demain te redemander ton ame ; et tout ce que tu amasses avec tant de peine, de quoi te servira-t-il?* plus la mort approche, plus on couvre des yeux son misérable trésor ; plus on le regarde comme une précaution nécessaire pour un avenir chimérique. Ainsi l'âge rajeunit, pour ainsi dire, cette indigne passion : les années, les maladies, les réflexions, tout l'enfonce plus profondément dans l'ame ; et elle se nourrit et s'enflamme par les remèdes mêmes qui guérissent et éteignent toutes les autres. On a vu des pasteurs dans une décrépitude, où à peine leur restoit-il assez de force pour soutenir un cadavre tout prêt à retomber en pourriture, ne conserver dans la défaillance totale des facultés de leur ame le reste de sensibilité, pour ainsi dire, de signe de vie, que pour cette indigne passion ; elle seule se soutenir, se ranimer sur les débris de tout le reste ; le dernir soupir être encore pour elle ; les inquiétudes des derniers momens la regarder encore : et par une punition terrible de Dieu, l'infortuné qui meurt jette encore des regards mourans qui vont s'éteindre sur un argent que la mort lui arrache, mais dont elle n'a pu arracher l'amour de son cœur.

DISCOURS SYNODAUX.

RESPECT HUMAIN.

Le crime va la tête levée ; la vertu rougit et se cache : le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière ; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse ; Jézabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie : mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du ciel, et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans : mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, veut recourir, dans son affliction, à un prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnoître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avoit élevées, et qui ne pouvoient rendre la santé à son fils ; elle se cache sous des habits empruntés ; et ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion, et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures; vous à qui seul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces? y a-t-il de la honte à confesser votre saint nom, à reconnoître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel? et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire, et à l'honneur que vous lui faites vous-même de souffrir qu'elle vous adore?

CARÊME, II.

FOIBLESSE DE PILATE.

PILATE ne voit dans ces accusations que des clameurs frivoles et populaires, plutôt que des dépositions sérieuses : mais il veut ménager les intérêts de sa fortune aux dépens d'un innocent; et prononce en lui-même, comme Caïphe, qu'il vaut encore mieux qu'un juste périsse, que si toute la nation, sous sa préfecture, alloit se révolter contre César. Qu'on est à plaindre, quand on se trouve en certaines situations, où il faut opter entre sa fortune et sa conscience! il est rare que dans ces conjonctures délicates, on ne s'affoiblisse : l'amour de l'équité ne prévaut guère sur l'amour de nous-mêmes : on aime la réputation d'intégrité; mais on ne veut pas qu'elle coûte : on se fait alors des prétextes, comme Pilate, pour se déguiser à soi-même sa propre

foiblesse : pourvu qu'on ne soit pas le premier auteur de l'oppression, on ne compte pour rien d'y avoir donné son suffrage; et la justice a des droits bien foibles sur nous, dès qu'elle entre en concurrence avec nous-mêmes.

. . . .

Tant de sainteté et de grandeur dans les réponses de Jésus-Christ, est pour Pilate un langage nouveau, qui le touche et qui le frappe : il déclare au peuple que cet homme n'est point criminel; mais il ne délivre pas l'innocent : il se contente de demander qu'on le délivre, ou qu'on le dispense de le condamner : toujours flottant entre le devoir et la fortune; toujours voulant ménager et l'équité et la passion. Mais tous les tempéramens en matière de devoir sont à craindre : vouloir tout concilier, c'est tout perdre : inventer des adoucissemens quand la loi est claire et précise, ce n'est pas sauver la règle, mais nos passions; tout accord entre le mensonge et la vérité se fait toujours aux dépens de la vérité même; et l'Evangile surtout est une doctrine qui propose des règles et non pas des expédiens.

CARÊME, III.

ÉTAT D'INDIFFÉRENCE.

Je sais...... qu'il est des ames paresseuses et indolentes qui paroissent se maintenir dans cet état

état d'équilibre et d'insensibilité, qui n'offrent rien de vif ni au monde ni à la vertu; qui semblent également éloignées par leur caractère, et des ardeurs d'une piété fidèle et des excès d'un égarement profane; qui conservent au milieu des plaisirs du monde, un fonds de retenue et de régularité qui annonce encore la vertu; et au milieu des devoirs de la religion, un fonds de mollesse et de relâchement qui respire encore l'air et les maximes du monde : ce sont des cœurs tranquilles et paresseux, qui ne sont vifs sur rien, à qui l'indolence tient presque lieu de vertu; et qui, pour n'être pas à ce point de piété qui fait les ames fidèles, n'en viennent pas pour cela à ce degré d'abandonnement qui fait les ames égarées et criminelles.

Je le sais, mes Frères : mais je sais aussi que cette paresse de cœur ne nous défend que des crimes qui coûtent, ne nous éloigne que de certains plaisirs qu'il faudroit acheter au prix de notre tranquillité, et que l'amour du repos tout seul peut nous interdire. Elle ne nous laisse vertueux qu'aux yeux des hommes, lesquels confondent l'indolence qui craint l'embarras, avec la piété qui fuit le vice : mais elle ne nous défend pas contre nous-mêmes, contre mille desirs illégitimes, mille complaisances criminelles, mille passions plus secrètes et moins pénibles, parce qu'elles se renferment dans le cœur; des jalousies qui nous dévorent; des animosités qui nous aigrissent; une ambition qui nous domine; un or-

gueil qui nous corrompt; un desir de plaire qui nous possède; un amour excessif de nous-mêmes qui est le principe de toute notre conduite, et qui infecte toutes nos actions; c'est-à-dire, que cette indolence nous livre à toutes nos foiblesses secrètes, en même temps qu'elle nous sert de frein contre des passions plus éclatantes et plus tumultueuses, et que ce qui ne paroît qu'indolence aux yeux des hommes, est toujours une corruption et une ignominie secrète devant Dieu.

. . . .

Les passions se fortifiant de jour en jour dans cet état d'indifférence, non-seulement le devoir trouve en nous des répugnances insurmontables, mais encore le crime s'aplanit, pour ainsi dire, et on n'y sent pas plus de répugnance que pour une simple faute. En effet, le cœur, par ces infidélités journalières inséparables de la tiédeur, arrivé enfin comme par autant de démarches insensibles jusqu'à ces bornes périlleuses qui ne séparent plus que d'un point la vie, de la mort, le crime, de l'innocence, franchit ce dernier pas, sans presque s'en apercevoir : comme il lui restoit peu de chemin à faire, et qu'il n'a pas eu besoin d'un nouvel effort pour passer outre, il croit n'avoir pas été plus loin que les autres fois : il avoit mis en lui des dispositions si voisines du crime, qu'il a enfanté l'iniquité sans douleur, sans répugnance, sans aucun mouvement marqué, sans s'en apercevoir lui-même; semblable à un

mourant que les langueurs d'une longue et pénible agonie ont si fort approché de sa fin, que le dernier soupir ressemble à ceux qui l'ont précédé, ne lui coûte pas plus d'efforts que les autres, et laisse même les spectateurs incertains si son dernier moment est arrivé, ou s'il respire encore. CARÊME, II.

SUR L'ENNUI.

L'ENNUI, qui paroît devoir être le partage du peuple, ne s'est pourtant, ce semble, réfugié que chez les grands; c'est comme leur ombre qui les suit partout. Les plaisirs, presque tous épuisés pour eux, ne leur offrent plus qu'une triste uniformité qui endort ou qui lasse; ils ont beau les diversifier, ils diversifient leur ennui. En vain ils se font honneur de paroître à la tête de toutes les réjouissances publiques; c'est une vivacité d'ostentation; le cœur n'y prend presque plus de part: le long usage des plaisirs les leur a rendus inutiles: ce sont des ressources usées, qui se nuisent chaque jour à elles-mêmes. Semblables à un malade à qui une longue langueur a rendu tous les mets insipides, ils essaient de tout, et rien ne les pique et ne les réveille; et un dégoût affreux, dit Job, succède à l'instant à une vaine espérance de plaisir dont leur ame s'étoit d'abord flattée.

Toute leur vie n'est qu'une précaution pénible contre l'ennui, et toute leur vie n'est qu'un ennui

pénible elle-même : ils l'avancent même en se hâtant de multiplier les plaisirs. Tout est déjà usé pour eux à l'entrée même de la vie ; et leurs premières années éprouvent déjà les dégoûts et l'insipidité que la lassitude, et le long usage de tout semble attacher à la vieillesse.

PETIT CARÊME.

L'ORDRE EST LE REMÈDE DE L'ENNUI.

Les âmes justes qui vivent dans l'ordre, elles qui ne donnent rien aux caprices et à l'humeur, elles dont toutes les occupations sont à leur place, dont tous les momens sont remplis selon leur destination et la volonté du Seigneur qui les dirige, trouvent dans l'ordre le remède de l'ennui. Cette sage uniformité dans la pratique des devoirs, qui paroît si triste aux yeux du monde, est la source de leur joie, et de cette égalité d'humeur que rien n'altère : jamais embarrassées du temps présent que des devoirs marqués occupent ; jamais en peine sur le temps à venir pour lequel de nouveaux devoirs sont marqués ; jamais livrées à elles-mêmes par la variété des occupations qui se succèdent les unes aux autres. Les jours leur paroissent des momens, parce que tous les momens sont à leur place : le temps ne leur pèse pas, parce qu'il a toujours sa destination et son usage ; et elles trouvent dans l'arrangement d'une vie uniforme et occupée, cette paix et cette joie

que le reste des hommes cherchent en vain dans le dérangement et dans une agitation éternelle.

CARÊME, III.

MALHEUR ATTACHÉ A LA VIE DU MÉCHANT.

Vous aimez le monde; vous suivez vos passions; vous cherchez à les contenter en tout; êtes-vous heureux ? et dans ces momens passagers où, rendus à vous-mêmes, vous êtes en état de voir les choses telles qu'elles sont, n'êtes-vous pas forcés d'avouer, et ne l'avez-vous pas avoué mille fois, que rien n'est plus trompeur que les promesses du monde, plus faux que ses biens, plus frivole que ses plaisirs; et qu'au lieu de ce chemin jonché de fleurs et de roses qu'il nous annonce, pour nous attirer, nous ne trouvons, hélas ! après nous y être engagés imprudemment, qu'un chemin âpre et difficile, tout hérissé de ronces et d'épines qui nous percent et nous déchirent ? Voilà la vie des gens du monde, de ceux même qui y passent pour les plus heureux, de ceux dont le sort fait tant d'envieux et de jaloux : voilà la vie que vous menez vous-même depuis si long-temps; vie triste, vie misérable, vie indigne d'une créature raisonnable, destinée à jouir éternellement de Dieu, et qui n'est sur la terre que pour se rendre digne d'un si grand bien par la pratique de toutes les vertus. C'est à une telle

vie cependant que vous sacrifiez votre Dieu, votre conscience, vos devoirs, et votre salut éternel : vous abandonnez Dieu et la piété pour être heureux; et c'est pour les avoir abandonnés, que vous êtes malheureux. Car telle est, ô mon Dieu, dès ce monde même l'ordre immuable de votre justice : le pécheur a beau courir après la joie et les plaisirs; il n'y a ni paix, ni vrai bonheur pour l'impie : vous lui faites presque toujours trouver sa peine et son supplice dans son péché même; ou bien en le livrant aux remords de sa conscience, ce bourreau intérieur, d'autant plus redoutable qu'il est toujours présent, et qu'on ne peut s'en garantir; ou si par un usage long et invétéré du crime, il est parvenu à les étouffer, et à avaler l'iniquité comme l'eau, votre sagesse se jouant de tous ses projets, vous faites servir ce qu'il aura ambitionné et poursuivi avec vivacité et avec passion, comme devant le plus contribuer à son bonheur, pour lui susciter mille embarras, mille affaires désagréables et fâcheuses, d'où naît une longue suite de malheurs et de chagrins, qui répandent une triste amertume sur tout le cours de sa vie; et quand même vous ne vous mêleriez pas, ô mon Dieu, de la punition du pécheur en cette vie, le vide et le néant qu'il est forcé de reconnoître dans les choses qui ont fait l'objet de tous ses desirs, et qui lui ont coûté tant de soins, tant de peines, tant d'inquiétudes, suffiroient pour le rendre infiniment malheureux.

BONHEUR ATTACHÉ A LA VIE DU JUSTE.

Que le sort du juste est différent! Par un ordre contraire, mais également juste, vous lui faites trouver, ô mon Dieu, sa consolation, sa joie, et une partie même de sa récompense dans la pratique de la vertu, au milieu des croix et des tribulations qui en sont inséparables : c'est que vous répandez dans son cœur une paix, une douceur, une sérénité, qui sont les fruits de l'innocence; fruits aimables et délicieux, que le monde ne connoît point; qu'il ne connoîtra jamais; auprès desquels ses plaisirs les plus vifs et les plus piquans ne sont qu'une eau fade et insipide. C'est que le juste sent qu'il est l'objet de votre miséricorde; que vous avez les yeux ouverts sur lui pour le protéger, pour écarter les tentations, ou pour soutenir sa foiblesse dans les combats qu'il est obligé de livrer aux ennemis de son salut : c'est que vous l'établissez dans une humble confiance en votre secours, dans une soumission entière aux ordres de votre providence, qu'il adore dans tous les événemens. La perte des biens ou de la santé, les chagrins domestiques, la violence, l'injustice, l'ingratitude des hommes; rien de tout cela ne l'étonne et ne le fait murmurer : bien loin de là, il y trouve même une matière ample et continuelle à ses actions de

graces, parce qu'il y découvre votre miséricorde, ô mon Dieu, attentive à lui fournir un moyen pour expier ses fautes passées; un préservatif contre les retours de son cœur vers le monde, et le prix d'une éternité bienheureuse.

PARAPHRASES.

ILLUSIONS.

Nul presque de tous ceux qui m'écoutent ici, et que le monde séduit et entraîne, n'est content de sa destinée; et si l'espoir d'une condition plus heureuse n'adoucissoit les peines de notre état présent, et ne lioit encore nos cœurs au monde, il ne faudroit, pour nous en détromper, que les dégoûts et les amertumes vives que nous y trouvons. Mais nous sommes chacun en secret ingénieux à nous séduire sur l'amertume de notre condition présente. Loin de conclure que le monde ne sauroit faire des heureux, et qu'il faut chercher ailleurs le bonheur où nous aspirons, et que le monde ne sauroit nous donner, nous nous y promettons toujours ce qui nous manque et ce que nous souhaitons : nous charmons nos ennuis présens par l'espoir d'un avenir chimérique; et par une illusion perpétuelle et déplorable, nous rendons toujours inutiles les dégoûts que Dieu répand sur nos passions injustes, pour nous rappeler à lui, par des espérances que l'événement dément toujours, mais où nous prenons de notre

méprise même l'occasion de tomber dans de nouvelles. PANÉG. DE S. BENOÎT.

SUR LE BONHEUR.

L'HOMME est né pour le ciel : il porte écrits dans son cœur les titres augustes et ineffaçables de son origine ; il peut les avilir, mais il ne peut les effacer. L'univers entier seroit sa possession et son partage, qu'il sentiroit toujours qu'il se dégrade, et ne se satisfait pas en s'y fixant : tous les objets qui l'attachent ici-bas l'arrachent, pour ainsi dire, du sein de Dieu, son origine et son repos éternel, et laissent une plaie de remords et d'inquiétude dans son ame, qu'ils ne sauroient plus fermer eux-mêmes : il sent toujours la douleur secrète de la rupture et de la séparation ; et tout ce qui altère son union avec Dieu le rend irréconciliable avec lui-même.

Cependant nous nous promettons toujours ici-bas une injuste félicité. Nous courons tous dans cette terre aride, comme l'esprit de notre Evangile, après un bonheur et un repos que nous ne saurions trouver. A peine détrompés, par la possession d'un objet, du bonheur qui sembloit nous y attendre, un nouveau desir nous jette dans la même illusion ; et passant sans cesse de l'espérance du bonheur au dégoût, et du dégoût à l'espérance, tout ce qui nous fait sentir notre méprise devient lui-même l'attrait qui la perpétue.

Il semble d'abord que cette erreur ne devroit être à craindre que pour le peuple. La bassesse de sa fortune laissant toujours un espace immense au-dessus de lui, il seroit moins étonnant qu'il se figurât une félicité imaginaire dans les situations élevées où il ne peut atteindre, et qu'il crût, car tel est l'homme, que tout ce qu'il ne peut avoir, c'est cela même qui est le bonheur qu'il cherche.

Mais l'éclat du rang, des titres et de la naissance, dissipe bientôt cette vaine illusion. On a beau monter et être porté sur les ailes de la fortune au-dessus de tous les autres, la félicité se trouve toujours placée plus haut que nous-mêmes : plus on s'élève, plus elle semble s'éloigner de nous. Les chagrins et les noirs soucis montent, et vont s'asseoir même avec le souverain sur le trône : le diadème, qui orne le front auguste des rois, n'est souvent armé que de pointes et d'épines qui le déchirent; et les grands, loin d'être les plus heureux, ne sont que les tristes témoins qu'on ne peut l'être sans la vertu sur la terre. PETIT CARÊME.

POINT DE BONHEUR PARFAIT SUR LA TERRE.

La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la des-

tinée, trouve des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines. L'élévation a ses assujettissemens et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage, ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence, a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place : les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur : et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur. AVENT.

FAUSSE IDÉE DU BONHEUR.

On a beau dire que les soins des passions font la félicité de ceux qui en sont épris : c'est un langage dont le monde se fait honneur, et que l'expérience dément. Quel supplice pour une ame mondaine qui veut plaire, que les soins éternels

d'une beauté qui s'efface et s'éteint tous les jours! quelles attentions! quelle gêne! il faut prendre sur soi, sur ses inclinations, sur ses plaisirs, sur son indolence : quel secret dépit quand ces soins ont été inutiles, et qu'il s'est trouvé des attraits plus heureux, et sur qui tous les regards ont tourné! quelle tyrannie que celle des usages! il faut pourtant s'y assujettir, malgré des affaires qui demandent qu'on se retranche, un époux qui éclate, le marchand qui murmure, et qui peut-être fait acheter bien cher les retardemens et les délais. Je ne dis rien des soins de l'ambition : quelle vie que celle qui se passe toute en des mesures, des projets, des craintes, des espérances, des alarmes, des jalousies, des assujettissemens, des bassesses! Je ne parle pas d'un engagement de passion : quelles frayeurs que le mystère n'éclate! que de mesures à garder du côté de la bienséance et de la gloire! que d'yeux à éviter! que de surveillans à tromper! que de retours à craindre sur la fidélité de ceux qu'on a choisis pour les ministres et les confidens de sa passion! quels rebuts à essuyer de celui peut-être à qui on a sacrifié son honneur et sa liberté, et dont on n'oseroit se plaindre! à tout cela ajoutez ces momens cruels où la passion moins vive nous laisse le loisir de retomber sur nous-mêmes, et de sentir toute l'indignité de notre état : ces momens où le cœur né pour des plaisirs plus solides, se lasse de ses propres idoles, et trouve son supplice dans ses dégoûts et dans sa propre inconstance.

inconstance. Monde profane ! si c'est là cette félicité que tu nous vantes tant, favorises-en tes adorateurs, et punis-les, en les rendant ainsi heureux, de la foi qu'ils ont ajoutée si légèrement à tes promesses. CARÊME, III.

FAUX BONHEUR.

Qu'est aux yeux de la foi le bonheur humain ? que dure-t-il ? et dans sa courte durée, combien traîne-t-il avec lui de fiel et d'amertume ? Quel privilége ont ici les princes au-dessus du peuple ? tout ce qui les environne les rend-il heureux ? Hélas ! tout ce qui est hors de nous, ne sauroit jamais faire un bonheur pour nous. Les plaisirs occupent les dehors ; le dedans est toujours vide. Tout paroît joie pour les grands, et tout se tourne en ennui pour eux. Plus les plaisirs se multiplient, plus ils s'usent. Ce n'est pas être heureux, que de n'avoir plus rien à desirer, c'est perdre le plaisir de l'erreur ; et le plaisir n'est que dans l'erreur, qui l'attend et qui le desire. La grandeur elle-même est un poids qui lasse. Les chagrins montent sur le trône, et vont s'asseoir à côté du souverain : la félicité les rend plus amers. Le monde étale des prospérités ; le monde ne fait point d'heureux. Les grands nous montrent le bonheur, et ils ne l'ont pas. Quel est donc l'homme heureux sur la terre ? c'est l'homme qui craint le Seigneur ; c'est le juste qui n'est pas de

ce monde; c'est un cœur qui ne tient qu'à Dieu, et à qui la mort n'ôte rien que l'embarras du corps terrestre qui l'éloignoit de Dieu.

ORAIS. FUN. DU DAUPHIN.

AMUSEMENS DU JUSTE.

Il faut au juste moins de plaisirs, et ses jours sont plus heureux et plus tranquilles. Tout est délassement pour un cœur innocent : les plaisirs doux et permis qu'offre la nature, fades et ennuyeux pour l'homme dissolu, conservent tout leur agrément pour l'homme de bien : il n'y a même que les plaisirs innocens qui laissent une joie pure dans l'ame : tout ce qui la souille, l'attriste et la noircit. Les saintes familiarités et les jeux chastes et pudiques d'Isaac et de Rébecca, dans la cour du roi de Gerare, suffisoient à ces ames pures et fidèles : c'étoit un plaisir assez vif pour David de chanter sur la lyre les louanges du Seigneur, ou de danser avec le reste de son peuple autour de l'arche sainte : les festins d'hospitalité faisoient les fêtes les plus agréables des premiers patriarches, et la brebis la plus grasse suffisoit pour les délices de ces tables innocentes.

PETIT CARÊME.

LIBERTÉ.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois : vous ne connoissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des esclaves; vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre, qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent.

PETIT CARÊME.

ASSUJETTISSEMENT.

Trouvez-moi dans le monde un état d'indépendance entière; imaginez, si vous le pouvez, une situat on, où libre de tout joug, de toute servitude, de tout égard, de toute subordination, de tout ménagement, on n'aït à répondre qu'à soi-même de soi-même. Quels sont les assujettissemens du mariage? et cette liberté si vantée, qu'est-elle qu'une servitude qui nous lie aux volontés et souvent aux caprices d'un époux souvent injuste, jaloux, bizarre, qui change une société sainte en une affreuse captivité? Quelle est la servitude de la cour, de la fortune, des places, des emplois? quel est ce fantôme de liberté, qui fait dépendre les personnes du monde de tant de maîtres; qui les assujettit à tout, à leurs supérieurs, à leurs sujets, à leurs amis, à leurs ennemis, à leurs envieux, à leurs partisans, à tout ce qui les environne? qu'est-ce qu'une ame livrée au monde et à la fortune, que l'esclave de l'univers entier, que le jouet éternel des passions et des bizarreries d'autrui, parce qu'elle l'est des siennes propres? Qu'est-ce que la vie du monde et de la cour elle-même, qu'une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi; où il faut sans cesse sacrifier les plaisirs à la fortune; le repos au devoir; les aises et les commodités, aux bienséances; nos propres goûts, aux goûts d'autrui; nos lumières, aux préventions

de ceux de qui nous dépendons ; et enfin notre conscience souvent à leurs passions injustes?

IIIe SERMON POUR UNE PROF. RELIG.

DANGERS DE LA PROSPÉRITÉ.

Ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée par ses propres dons au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au-dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes ; que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes ; et que de tous ces avantages, qui sont au dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes ; enfin une erreur qui nous persuade que nous sommes aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence, des créatures privilégiées, et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société.....

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis ; la médiocrité des talens, cachée

sous l'artifice des louanges; leur orgueil justifié par les noms pompeux de grandeur d'ame et d'élévation de sentimens : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-mêmes, nous ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrées, nous donnons aux plus légères vertus des grands, des éloges que la religion désavoue; et sous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des grands; tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un Dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes; la louange étoit trop grossière pour être persuadée; il écoute cependant avec complaisance des applaudissemens qui semblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel : son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée : il ne rejette pas, comme des blasphèmes, des titres et des éloges qui ne sont dus qu'au seul roi immortel des siècles; et les vers qui le dé-

vorent sur l'heure, nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice.

CARÊME, I.

PROSPÉRITÉ NÉE DE L'INJUSTICE.

Ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces : ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus; c'est à la sévérité des lois, et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères, vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures : vous souffrez impatiemment que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence; parer leur roture et leur obscurité, de vos grands noms, et insulter même par des profusions insensées, à la misère publique dont ils ont été les artisans barbares : vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connoissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime. CARÊME, I.

ADVERSITÉ.

L'ÉPREUVE la moins équivoque d'une vertu solide, c'est l'adversité. Et quels coups, ô mon Dieu! ne prépariez-vous pas à sa constance! Ce grand roi, que la victoire avoit suivi dès le berceau, et qui comptoit ses prospérités par les jours de son règne: ce roi, dont les entreprises toutes seules annonçoient toujours le succès; et qui, jusque-là n'ayant jamais trouvé d'obstacle, n'avoit eu qu'à se défier de ses propres desirs: ce roi dont tant d'éloges et de trophées publics avoient immortalisé les conquêtes, et qui n'avoit jamais eu à craindre que les écueils qui naissent du sein même de la louange et de la gloire: ce roi, si long-temps maître des événemens, les voit, par une révolution subite, tous tournés contre lui. Les ennemis prennent notre place: ils n'ont qu'à se montrer, la victoire se montre avec eux: leurs propres succès les étonnent; la valeur de nos troupes a semblé passer dans leur camp: le nombre prodigieux de nos armées en facilite la déroute: la diversité des lieux ne fait que diversifier nos malheurs: tant de champs fameux de nos victoires sont surpris de servir de théâtre à nos défaites: le peuple est consterné; la capitale est menacée; la misère et la mortalité semblent se joindre aux ennemis; tous les maux paroissent réunis sur nous: et Dieu qui nous en préparoit les ressources, ne nous les mon-

troit pas encore; Denain et Landrecies étoient encore cachés dans les conseils éternels. Cependant notre cause étoit juste; mais l'avoit-elle toujours été? et que sais-je, si nos dernières défaites n'expioient pas l'équité douteuse, ou l'orgueil inévitable de nos anciennes victoires?

Louis le reconnut; il le dit : *J'avois autrefois entrepris la guerre légèrement, et Dieu avoit semblé me favoriser : je la fais pour soutenir les droits légitimes de mon petit-fils à la couronne d'Espagne, et il m'abandonne : il me préparoit cette punition que j'ai méritée.* Il s'humilia sous la main qui s'appésantissoit sur lui : sa foi ôta même à ses malheurs la nouvelle amertume que le long usage des prospérités leur donne toujours : sa grande ame ne parut point émue : au milieu de la tristesse et de l'abattement de la cour, la sérénité seule de son auguste front rassuroit les frayeurs publiques. Il regarda les châtimens du ciel comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de ses faveurs passées : il répara par la plénitude de sa soumission, ce qui pouvoit avoir manqué autrefois à sa reconnoissance. Il s'étoit peut-être attribué la gloire des événemens; Dieu la lui ôte, pour lui donner celle de la soumission et de la constance.

OR. FUN. DE LOUIS-LE-GRAND.

L'HOMME SE PLAINT INJUSTEMENT DE SES PEINES.

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajouter, mes Frères, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; que l'on n'est vivement affligé, que lorsqu'on étoit vivement attaché; et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter, que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce: nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à

bien d'autres ; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux ; que dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches ; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres ; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs ; et que si l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état, plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes Frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde, qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux : la plus petite lueur de soulagement et de repos, leur redonne la sérénité et l'allégresse : les plus légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier : un moment de plaisir les dédommage d'une année

entière de souffrances; tandis qu'on voit ces ames heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul desir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre; trouver dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

. . . .

Hélas! mes Frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes: allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées: c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions: c'est là que, touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de graces, et que moins occupés des peines légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. AVENT.

SUR

SUR L'ÉPISCOPAT.

Qu'est-ce que l'honneur de l'épiscopat, si l'on s'en tient à ce que la chair et le sang nous révèlent là-dessus, et si l'on en juge par la corruption et le relâchement de ces derniers temps ? C'est un poste éminent qu'il est permis de souhaiter, auquel il est glorieux d'atteindre, et dont il est doux de jouir : c'est un titre pompeux, mais vide, qui retient tous les honneurs du sacerdoce, et qui en distribue aux autres les fatigues comme des faveurs : c'est une autorité tranquille qui, à l'ombre du faste qui l'environne, décide du travail de ceux qui portent le poids du jour et de la chaleur. Mais si l'on consulte le Père des lumières, et si nous remontons à ces siècles de ferveur et de pureté, c'étoit un poids redoutable et saint, qu'on ne desiroit jamais sans témérité, dont on ne pouvoit se charger soi-même sans profanation, sous lequel on devoit gémir avec crainte et tremblement : c'étoit une servitude pénible, qui, nous établissant sur tous, nous rendoit redevables à tous ; un ministère d'amour et d'humilité, qui établissoit le pasteur dépositaire des miséricordes du Seigneur, et des misères du peuple. Siècles si honorables à la foi, sainte antiquité si connue en nos jours et si peu imitée, temps heureux, où êtes-vous ?

ORAIS. FUNÈB. DE M. DE VILLEROY.

MODESTIE SACERDOTALE.

Nos délassemens même doivent avoir je ne sais quoi de décent, de réservé, de sérieux, qui n'y donne aucune atteinte. Je sais que l'esprit et le corps ont besoin de relâche : mais ces momens que nous donnons à la nature ne deviennent utiles et permis, que lorsqu'ils nous disposent à nos devoirs et nous en facilitent la pratique. Le repos n'est établi qu'afin de nous donner une nouvelle force pour continuer la carrière : tous les délassemens qui nous en éloignent, qui nous reculent, qui nous découragent, qui nous inspirent du dégoût pour nos fonctions, l'Eglise nous les interdit comme des indécences ou des crimes : la chasse, le jeu habituel, les sociétés de la table, les compagnies, ou dangereuses ou suspectes : voilà ce que les règles de l'Eglise sur la modestie cléricale nous ont rigoureusement interdit ; ce ne sont pas là des délassemens accordés au travail, ce sont des occupations indécentes qui le déshonorent et le rendent inutile. Car outre l'immodestie inséparable d'une occupation aussi indécente pour un prêtre que la chasse ; est-ce là un exercice convenable à la douceur et à la gravité de notre caractère ? un prêtre, les armes à la main, ne respirant que le sang et le carnage, représente-t-il le divin pasteur occupé à conduire paisiblement son trou-

peau, où le loup préparé à le dévorer et à le détruire ? Les armes de notre milice, dit saint Paul, sont des armes spirituelles, destinées à combattre l'orgueil, l'avarice, la volupté, et toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu : la foi est notre bouclier : le zèle du salut des ames, notre glaive ; voilà les armes que l'Eglise nous met en main en nous associant au sacerdoce. Or quelle indécence à un prêtre et à un pasteur, de déposer ces armes saintes, et de se revêtir des armes de la milice du siècle ! Il néglige son troupeau ; il ne daigne pas aller au secours de celles de ses brebis qui périssent ; et il court comme un insensé après des animaux : il s'attache à une proie vile ; et il méprise la proie sainte d'une ame qu'il pourroit gagner à Jésus-Christ, et enlever à la puissance du démon. Mais au sortir d'un exercice si tumultueux et sanguinaire, est-il plus en état de s'aller recueillir aux pieds des autels, d'aller immoler la victime de paix et de propitiation, d'offrir le sang mystique de l'agneau, et de lever au ciel des mains pures, des mains qu'il vient de souiller tant de fois d'un sang profane ? le recueillement, la gravité, le respect, la ferveur sainte, nécessaires aux fonctions, ne souffrent-elles pas de la dissipation bruyante qui les a précédées ? ne porte-t-il pas jusqu'à l'autel saint, jusqu'au calme respectable du sanctuaire, cet air militaire et guerrier dont il vient de déposer les marques ? Quelle vénération peuvent avoir les peuples pour un pasteur

qu'on voit tenir en ses mains le signe et le gage de notre salut, le pain de vie, le sacrement de la paix et de la réconciliation, des mystères que les anges ne regardent qu'en tremblant, et que la piété la plus recueillie ne sauroit toucher avec assez de révérence; après avoir vu, il n'y a qu'un moment, ces mains destinées à des usages si divins, employées à manier des armes meurtrières, et dressées à porter la mort et la terreur à de vils animaux. CONFÉRENCES, II.

DIGNITÉ DU SACERDOCE.

Une noble simplicité a mille fois plus de dignité aux yeux du monde même, que tout le vain appareil d'une magnificence déplacée : il n'est rien de si bas, que de vouloir se faire respecter par des endroits qui ne conviennent, ni à notre état, ni à nos fonctions : jamais les ministres de l'Eglise n'ont été plus honorés que dans les siècles où ils parurent plus pauvres et plus modestes. Corneille, cet officier romain, tout gentil qu'il est encore, se jette aux pieds du prince des apôtres : mais est-il ébloui de la pompe et de l'éclat qui l'environne ? il le trouve logé sur le bord de la mer, chez un ouvrier de la lie du peuple : sa parure, sa suite, tout répond à la pauvreté et à la simplicité de son logement : c'est la piété, c'est l'innocence, c'est je ne sais quoi de divin que la sainteté répand sur le visage de

cet apôtre, qui fait sentir à Corneille la grandeur de cet homme, et l'excellence de son ministère. Les honneurs que l'officier de la reine Candace rendit à Philippe, en le faisant monter dans son char, furent-ils fondés sur la pompe qui environnoit ce ministre de Jésus-Christ? l'homme de Dieu étoit à pied, portant, dans la simplicité de son maintien, la ressemblance d'un prophète; et à l'éclat céleste que la grace répand sur son visage, cet officier le prend pour l'ange du Seigneur envoyé pour l'instruire, et lui montrer la voie du salut. Un saint Léon, accompagné de sa vertu, et de la seule dignité de son sacerdoce; un Benoît dans sa solitude, arrêtent-ils la fureur et les ravages de deux princes barbares, et les forcent-ils de respecter en eux la présence du Dieu dont ils sont animés, par la magnificence qui les environne, ou par la sainteté de leur vie et l'éminence de leurs vertus? Non, mes Frères, soyons saints, et nous serons respectés: honorons notre ministère, et notre ministère nous honorera: ne nous conformons pas aux vaines pompes du monde; c'est le seul moyen de nous attirer sa vénération et ses hommages: le monde envie plus notre opulence qu'il ne l'honore; faisons-en un saint usage, il n'enviera plus nos richesses, et il respectera notre charité. C'est connoître peu la sainteté de notre ministère, de se persuader qu'il y ait quelque autre chose que la vertu qui puisse le rendre respectable; mais c'est encore moins connoître le monde, de croire lui inspirer du

respect pour la religion par les mêmes abus qui rendent ses ministres méprisables. Un Augustin vêtu simplement, ne se nourrissant que de simples légumes, et n'accordant qu'à l'hospitalité, dit Possidius, une nourriture plus délicate, c'est-à-dire l'usage de la viande, quels honneurs ne reçut-il pas de son siècle ? Le grand Basile ne portoit jamais sur son corps que le même vêtement; et toutes les richesses, dit saint Grégoire de Nazianze, qu'on lui trouva après sa mort, se réduisirent à une croix : cependant Basile est l'oracle de l'Orient, respecté de tout l'univers, et des Césars eux-mêmes dont il combattoit les erreurs. Exupère, ce pasteur si respectable, pousse si loin, dit saint Jérôme, l'excès de son détachement et de ses largesses, qu'il est réduit à porter la divine Eucharistie dans un panier d'osier, et le sang de Jésus-Christ dans un vase de terre. O sainte magnificence ! ô faste vraiment épiscopal, et digne d'un ministre de la croix ! ô spectacle de charité mille fois plus digne du respect et des hommages des peuples, que tout le vain éclat d'un luxe profane ! Je ne vous dis pas, regardez et faites selon ce modèle : ces grands exemples ne sont plus de nos mœurs : mais je vous dis, voyez si l'Eglise perdoit quelque chose de sa majesté dans la simplicité et la frugalité de ces pasteurs illustres; et si la dignité de l'épiscopat fut jamais regardée avec plus de vénération, que lorsqu'elle ne brilla que par la sainteté, l'humilité, et la pauvreté évangélique de ceux qui en étoient revêtus ?

ESPRIT DU MONDE.

Notre vie est une vie pleine de l'esprit du monde, et vide de l'Esprit de Dieu; non-seulement parce que notre vie n'est pas intérieure et recueillie, mais encore parce que c'est l'esprit du monde qui en forme les desirs, qui en conduit les affections, qui en règle les jugemens, qui en produit les vues, qui en anime toutes les démarches. Sur toutes les choses qui nous environnent, sur tous les événemens qui nous frappent, sur tous les objets qui nous intéressent, nous pensons comme le monde, nous jugeons comme le monde, nous sentons comme le monde, nous agissons comme le monde. Les afflictions nous rebutent, les prospérités nous élèvent, les mépris nous révoltent, les honneurs nous flattent. Ceux qui réussissent dans le monde, nous les appelons heureux; ceux qui échouent, nous paroissent dignes d'être plaints. Nous envions la fortune ou la faveur de nos supérieurs; nous souffrons impatiemment celle de nos égaux; nous regardons avec mépris la condition de ceux que la nature nous assujettit. Les talens que le monde admire, nous les admirons dans les autres; nous nous les souhaitons à nous-mêmes: la valeur, la réputation, la naissance, les agrémens du corps et de l'esprit, nous les envions, s'ils nous manquent; nous nous en applaudissons, si nous les avons:

enfin, nos vues, nos jugemens, nos maximes, nos desirs, nos espérances sont toutes mondaines. Il se peut faire que nous parlions du monde avec mépris; mais dans le détail de la conduite, nos vues, nos jugemens, nos affections sont toujours mondaines. Il se peut faire même que nous y mêlions quelques sentimens chrétiens; qu'en certaines occasions nous ayons des vues conformes à celles de la foi; que sur certains événemens, nos dispositions soient chrétiennes et spirituelles : mais ce ne sont là que des étincelles de foi, pour ainsi dire, qui nous échappent; que des intervalles de grace qui n'interrompent que pour un instant le cours de nos dispositions mondaines. Ce qui domine dans la conduite, ce qui fait comme le corps de toute notre vie, ce que nous sommes, même indépendamment de nos réflexions, et lorsque nous agissons naturellement; en un mot, le principe constant et comme universel de tous nos sentimens intérieurs et de toutes nos démarches extérieures, c'est l'esprit du monde; nous n'avons qu'à sonder notre cœur pour en convenir. Or, l'Esprit de Dieu n'est point où règne l'esprit du monde : il nous pousse peut-être, il nous excite, il nous inspire de saints desirs, il réveille notre peu de foi; mais il ne règne pas dans notre cœur : il heurte à la porte; mais nous ne l'avons pas encore reçu : il laisse tomber sur notre ame quelques étincelles de son feu divin; mais il n'y est pas encore venu lui-même.

. . . .

L'esprit du monde est un esprit de souplesse et de ménagement. Comme l'amour-propre en est le principe, il ne cherche la vérité qu'autant que la vérité lui peut plaire; il ne se déclare pour la piété, qu'autant que la piété trouve des partisans favorables; il ne se fait honneur de la vertu, que dans les lieux où la vertu l'honore. Et voilà l'esprit qui nous régit et qui nous gouverne; un esprit de timidité et de complaisance: on craint d'être à Dieu, et dans toutes les occasions où il s'agit de se déclarer pour lui, on mollit et on se ménage; et dès qu'il faut s'exposer pour sa gloire à la dérision et à la censure des hommes, on recule, et on se fait de sa lâcheté une fausse prudence; et dès qu'il est question de déplaire pour ne pas manquer au devoir, on en croit la transgression légitime; et la première chose qu'on examine dans les démarches que Dieu demande de nous, c'est si le monde y donnera son suffrage; et pour ne pas perdre l'estime du monde, on paroît encore mondain; on parle son langage, on applaudit à ses maximes, on s'assujettit à ses usages; et pour éviter même d'être ennuyeux, on entre dans ses plaisirs: on est de ses dissipations; on participe peut-être à ses crimes.

MYSTÈRES.

VIE DU MONDE.

Qu'est-ce que le monde, pour les mondains

eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde ? c'est une révolution journalière d'événemens, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans les passions les plus violentes et les plus tristes ; des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde ? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices : les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentimens : les passions et les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables : les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des ames grossièrement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux ; où ceux qui n'espèrent rien, se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-temps ; et où l'ennui est presque la destinée

la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes Frères; et ce n'est pas ce monde obscur, qui ne connoît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau; c'est le monde de la cour; c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères. Voilà le monde; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire, tel que vous le connoissez et le sentez tous les jours vous-mêmes. AVENT.

VANITÉ DES PLAISIRS DU MONDE.

Plus le pécheur aime le monde, plus il est malheureux : car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses desirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs : sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un desir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires; et comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son

ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs; et avec tous ses amusemens, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas, que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des ames mondaines. Je sais que le monde paroît avoir sa félicité; et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance, et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre, et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connoître; et qu'il n'y a d'heureux ici-bas que ceux qui savent

savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable : les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes : tous conviennent du bonheur des gens de bien, tous souhaitent de le devenir, tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la foiblesse, qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent ; ils s'en plaignent ; ils en conviennent : et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur ! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent, et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promesses. AVENT.

ILLUSIONS DU MONDE.

O ENFANS des hommes, qui courez avec tant d'empressement après une fortune qui vous échappe toujours, et qui vous laisse encore mille choses à desirer, quand vous l'avez trouvée, jusqu'à quand votre cœur se laissera-t-il séduire par une illusion dont votre expérience devroit vous avoir détrompés? jusqu'à quand aimerez-vous vos inquiétudes et vos chaînes? Le bonheur que vous cherchez n'est plus qu'un poids qui vous accable, dès que vous y êtes parvenus. Vous sentez multiplier vos soucis, à mesure que le

monde vous multiplie ses faveurs; de nouveaux desirs naissent de ceux que vous venez de voir accomplis. Le monde vous croit heureux; mais la jalousie, mais la prospérité d'autrui, mais ce qui manque encore à votre ambition, mais le vide même de tout ce que vous possédez, et qui ne sauroit jamais satisfaire l'immensité d'un cœur que Dieu seul peut remplir; mais le dégoût même, qui suit toujours la possession de ce qu'on avoit le plus desiré; mais le cri de la conscience, qui vous reproche sans cesse, et les voies injustes par où vous êtes parvenus à ce que vous desiriez, et l'usage criminel que vous en faites; mais la pensée même que tout s'enfuit, que la vie la plus longue n'est qu'un instant rapide, et que demain on va vous redemander votre ame; mais tout cela ensemble est un ver secret qui vous dévore sans cesse, et qui empoisonne toute cette vaine félicité qui trompe les spectateurs, tandis qu'elle ne peut vous rendre heureux, et vous séduire vous-même. Pourquoi sacrifiez-vous donc votre ame, votre salut éternel, votre Dieu, à des objets dont vous ne pouvez vous empêcher de sentir vous-mêmes le faux, la vanité et le néant? Aimez celui seul qui peut donner tout ce que l'on desire, et dont l'amour tout seul fait le véritable bonheur de ceux qui l'aiment. PARAPHRASES.

RÉVOLUTIONS DU MONDE.

Tout passe, tout disparoît, tout s'écroule à nos yeux : un nouveau monde s'élève insensiblement sur les débris de celui que nous avons vu en y entrant : une nouvelle cour reparoît à la place de celle que nos premières années ont vue : de nouveaux personnages sont montés sur le théâtre : de nouvelles scènes occupent tous les jours l'univers : nous nous trouvons presque seuls et étrangers au milieu du monde, parmi des hommes que nous avons vus naître, séparés de ceux avec qui nous avions d'abord vécu; tout nous échappe, tout fuit, tout court rapidement se précipiter dans le néant; et au milieu de ces révolutions éternelles, où Dieu seul, qui ne passe point, paroît si grand; où Dieu seul, qui changeant sans cesse la face de l'univers, demeure toujours le même, paroît si digne de nos hommages; nous ne le voyons pas : nous ne nous élevons jamais jusqu'à lui : nous tenons encore aux débris d'un monde qui s'est déjà à demi écroulé entre nos mains : nous rappelons même par l'imagination ce qui nous en est échappé : nous donnons de la réalité à ce qui n'est plus : nos premières années souillent encore notre cœur par des souvenirs lascifs et injustes : nous faisons sans cesse revivre nos jours passés, en ce qu'ils ont eu de criminel : il semble que la vie est trop courte

pour offenser Dieu : nous revivons sans cesse par des images qui renouvellent nos iniquités passées ; c'est-à-dire, nous vivons doublement pour le crime, n'ayant jamais vécu un instant pour la vertu. Ainsi le passé nous souille ou nous séduit, loin de nous détromper et de nous instruire : nous n'y voyons que les révolutions humaines : nous ne remontons pas plus haut, et nous vivons comme si le hasard conduisoit l'univers, et qu'il n'y eût point d'autre raison de ce qui arrive, que l'événement lui-même. MYSTÈRES.

L'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'ame fidèle. Rien ne lui paroît constant ni durable sur la terre ; ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produisant tous les jour de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures ; toujours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être

surpris ; toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrace ou de la mort de leurs concurrens ; et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité : toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances ; toujours inquiets, ou sur le présent, ou sur l'avenir ; jamais tranquilles, travaillant toujours pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une ame fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux. AVENT.

Grand Dieu, le glaive que vos ennemis avoient tenu si long-temps levé sur la tête de vos saints, s'est tourné enfin contre eux-mêmes. Lassés d'immoler ces saintes victimes, et leurs mains encore sanglantes, ils ont vengé sur eux la mort de vos serviteurs. Votre justice a soufflé au milieu d'eux la division et la guerre : vos fidèles n'ont pas eu besoin de s'assembler pour les détruire. Hélas ! la foi et la patience étoient le seul glaive que vous leur aviez mis entre les mains, et les seules armes aussi qu'ils opposoient à la fureur des tyrans. Vous ne vous êtes servi que d'eux-mêmes pour les exterminer. Le monde devint un théâtre d'horreur, où les rois et les nations conjurées les unes contre les autres, ne sembloient

conspirer, en se détruisant tour à tour, qu'à purger l'univers de cette race impie et idolâtre qui couvroit alors toute la face de la terre. C'étoit un nouveau déluge de sang dont votre justice se servoit pour la punir et la purifier encore. Leurs villes, si célèbres autrefois par leur magnificence, par leur force, et encore plus par leurs crimes et leurs dissolutions, ne furent plus que des monceaux de ruines. Ces asiles fameux de l'idolâtrie et de la volupté furent renversés de fond en comble. Ces statues si renommées, qui les embellissoient, que l'antiquité avoit tant vantées, la foiblesse de leurs dieux ne put les mettre à couvert; et elles furent ensevelies dans les débris de leurs villes et de leurs temples. Il ne reste donc plus rien de tous ces superbes monumens de l'impiété.

Que sont devenus ces Césars qui faisoient mouvoir l'univers à leur gré? ces protecteurs d'un culte profane et insensé, ces oppresseurs barbares de vos saints et de votre Eglise? A peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre : leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés, et que les fêtes de votre Eglise feront passer d'âge en âge jusqu'à l'avénement de votre Fils. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avoient fait sur la terre. Semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit

passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur. C'est le destin des choses humaines, de n'avoir qu'une durée courte et rapide, et de tomber aussitôt dans l'éternel oubli d'où elles étoient sorties. Mais votre Eglise, grand Dieu, mais ce chef-d'œuvre admirable de votre sagesse et de votre miséricorde envers les hommes, mais votre empire, Maître souverain des cœurs, n'aura point d'autres bornes que celles de l'éternité. Tout nous échappe, tout disparoît, la figure du monde change sans cesse autour de nous. C'est une scène sur laquelle, à chaque instant paroissent de nouveaux personnages qui se remplacent; et de tous ces rôles pompeux qu'ils ont joué pendant le moment qu'on les a vus sur le théâtre, il ne leur reste à la fin que le regret de voir finir la représentation, et de ne se trouver réellement que ce qu'ils sont devant vous.

PARAPHRASES.

ORIGINE ET ESSENCE DE LA ROYAUTÉ.

Sire, un grand, un prince n'est pas né pour lui seul; il se doit à ses sujets : les peuples, en l'élevant, lui ont confié la puissance et l'autorité, et se sont réservé en échange, ses soins, son temps, sa vigilance : ce n'est pas une idole qu'ils ont voulu se faire pour l'adorer; c'est un surveillant qu'ils

ont mis à leur tête pour les protéger et pour les défendre : ce n'est pas de ces divinités inutiles qui ont des yeux et ne voient point ; une langue et ne parlent point ; des mains et n'agissent point : ce sont de ces dieux qui les précèdent, comme parle l'Ecriture, pour les conduire et les défendre : ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont faits tout ce qu'ils sont ; c'est à eux à n'être ce qu'ils sont que pour les peuples. Oui, Sire, c'est le choix de la nation qui mit d'abord le sceptre entre les mains de vos ancêtres ; c'est elle qui les éleva sur le bouclier militaire, et les proclama souverains : le royaume devint ensuite l'héritage de leurs successeurs ; mais ils le durent originairement au consentement libre des sujets : leur naissance seule les mit ensuite en possession du trône ; mais ce furent les suffrages publics qui attachèrent d'abord ce droit et cette prérogative à leur naissance : en un mot, comme la première source de leur autorité vient de nous, les rois n'en doivent faire usage que pour nous. Les flatteurs, Sire, vous rediront sans cesse que vous êtes le maître, et que vous n'êtes comptable à personne de vos actions. Il est vrai que personne n'est en droit de vous en demander compte ; mais vous vous le devez à vous-même, et si je l'*ose* dire, vous le devez à la France qui vous attend, et à toute l'Europe qui vous regarde : vous êtes le maître de vos sujets ; mais vous n'en aurez que le titre, si vous n'en avez pas les vertus : tout vous est permis ; mais cette licence est l'é-

cueil de l'autorité, loin d'en être le privilége : vous pouvez négliger les soins de la royauté ; mais comme ces rois fainéans, si déshonorés dans nos histoires, vous n'aurez plus qu'un vain nom de roi, dès que vous n'en remplirez pas les fonctions augustes.

. . . .

Le trône où vous êtes assis a autour de lui encore plus de remparts qui le défendent contre la volupté, que d'attraits qui l'y engagent. Si tout dresse des piéges à la jeunesse des rois, tout leur tend les mains aussi pour leur aider à les éviter. Donnez-vous à vos peuples à qui vous vous devez ; le poison de la volupté ne trouvera guère de momens pour infecter votre cœur ; elle n'habite et ne se plaît qu'avec l'oisiveté et l'indolence : que les soins de la royauté en deviennent pour vous les plus chers plaisirs. Ce n'est pas régner de ne vivre que pour soi-même ; les rois ne sont que les conducteurs des peuples : ils ont, à la vérité, ce nom et ce droit par la naissance ; mais ils ne le méritent que par les soins et l'application. Aussi les règnes oisifs forment un vide obscur dans nos annales : elles n'ont pas daigné même compter les années de la vie des rois fainéans ; il semble que n'ayant pas régné eux-mêmes, ils n'ont pas vécu. C'est un chaos qu'on a de la peine à éclaircir encore aujourd'hui ; loin de décorer nos histoires, ils ne font que les obscurcir et les embarrasser ; et ils sont plus connus

par les grands hommes qui ont vécu sous leur règne, que par eux-mêmes.

. . . .

Ce n'est pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui doit régler l'usage de l'autorité; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit, un secours qui les protège, une vigilance paternelle qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse. Les hommes croient être libres quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance : les passions, les volontés injustes, les desirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissans dès qu'ils veulent l'être plus que les lois; ils perdent en croyant gagner. Tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets; et quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent. PETIT CARÊME.

SOINS DE LA ROYAUTÉ.

Représentez-vous le détail immense des soins de la royauté, et un prince qui veut suffire à tous, et à qui tous peuvent à peine suffire : abolissant les abus, rétablissant la décence et l'autorité des lois, tirant les dignités publiques de l'avilissement où les choix injustes les avoient laissées; ne laissant jamais les talens et le mérite, ou inutiles ou malheureux; jaloux des droits de sa couronne, plus jaloux encore des intérêts de Dieu; soutenant la majesté et les prérogatives du trône, sans rien perdre de l'amour de ses peuples; toujours prêt à écouter les plaintes ou à consoler les misères; voulant être instruit de tout pour remédier à tout; ne cherchant pas dans un abord inaccessible le secret d'ignorer les maux publics, de peur d'être obligé de les soulager; convaincu que l'affliction est un titre qui donne droit d'aborder un bon prince, et qu'il n'est point de malheureux dont les plaintes ne méritent du moins d'être écoutées; en un mot, cher à son peuple par sa bonté, redoutable au vice par son équité, précieux à l'Eglise par sa religion; et persuadé que la souveraineté n'est plus qu'une tyrannie dès qu'elle n'est utile qu'à celui qui règne, dès que les peuples ne vivent que pour le prince, et que le prince ne vit que pour lui seul. Maximes saintes, soyez à jamais gravées autour

du diadème et dans le cœur de ses augustes descendans. PANÉG. DE SAINT LOUIS.

EXEMPLE DES ROIS.

COMME le premier penchant des peuples est d'imiter les rois, le premier devoir des rois est de donner de saints exemples aux peuples. Les hommes ordinaires ne semblent naître que pour eux seuls; leurs vices ou leurs vertus sont obscurs comme leur destinée : confondus dans la foule, s'ils tombent ou s'ils demeurent fermes, c'est également à l'insu du public; leur perte ou leur salut se borne à leur personne : ou du moins leur exemple peut bien séduire et détourner quelquefois de la vertu; mais il ne sauroit imposer et autoriser le vice.

Les princes et les grands, au contraire, ne semblent nés que pour les autres. Le même rang qui les donne en spectacle les propose pour modèles; leurs mœurs forment bientôt les mœurs publiques : on suppose que ceux qui méritent nos hommages ne sont pas indignes de notre imitation : la foule n'a point d'autre loi que les exemples de ceux qui commandent : leur vie se reproduit, pour ainsi dire, dans le public; et si leurs vices trouvent des censeurs, c'est d'ordinaire parmi ceux mêmes qui les imitent.

Aussi, la même grandeur qui favorise les passions, les contraint et les gêne; et, comme dit un

un ancien, plus l'élévation semble nous donner de licence par l'autorité, plus elle nous en ôte par les bienséances. PETIT CARÊME.

ÉDUCATION DES PRINCES.

Quel soin que celui d'être chargé de former la jeunesse des souverains; de jeter dans ces ames destinées au trône, les premières semences du bonheur des peuples et des empires; de régler de bonne heure des passions, qui n'auront plus d'autre frein que l'autorité; de prévenir des vices, ou d'inspirer des vertus, qui doivent être, pour ainsi dire, les vices et les vertus publiques; de leur montrer la source de leur grandeur dans l'humanité; de les accoutumer à laisser auprès d'eux à la vérité l'accès que l'adulation usurpe toujours sur elle; de leur faire sentir qu'ils sont grands, et de leur apprendre à l'oublier; de leur élever les sentimens, en leur adoucissant le cœur; de les porter à la gloire par la modération; de tourner à la piété des penchans à qui tout va préparer le poison du vice; en un mot, d'en former des maîtres et des pères, de grands rois et des rois chrétiens! Quel ouvrage! Mais quels hommes la sagesse du roi ne choisit-elle pas pour le conduire? ORAIS. FUNÈB. DU DAUPHIN.

TABLEAU DE LA COUR.

Les cours surtout sont pleines de délations et de mauvais offices : c'est là où toutes les passions se réunissent, ce semble, pour s'entre-choquer et se détruire : les haines et les amitiés y changent sans cesse avec les intérêts : il n'y a de constant et de perpétuel que le desir de se nuire. Les liens même du sang se dénouent, s'ils ne sont resserrés par des intérêts communs. *L'ami*, comme parle Jérémie, *marche frauduleusement sur son ami, et le frère supplante le frère*. Il semble qu'on soit convenu que la bonne foi ne seroit pas une vertu, et que l'amitié ne seroit plus qu'une bienséance : l'art de tendre des piéges n'y déshonore que par le mauvais succès : enfin la vertu elle-même, souvent fausse, y devient plus à craindre que le vice. La religion y fournit souvent les apparences qui cachent les embûches qu'on nous tend : l'on y donne quelquefois les dehors à la piété, pour réserver plus sûrement le cœur à l'amertume de la jalousie, et au desir insatiable de la fortune : et comme dans ce temple de Babylone, dont il est parlé dans Daniel, en public tout paroît pour la divinité ; en secret et par des voies souterraines, on reprend tout pour soi-même.

ORAIS. FUNÈB. DU DAUPHIN.

PASSIONS DES GRANDS.

Parcourez toutes les passions ; c'est sur le cœur des grands qui vivent dans l'oubli de Dieu qu'elles exercent un empire plus triste et plus tyrannique. Leurs disgraces sont plus accablantes : plus l'orgueil est excessif, plus l'humiliation est amère. Leurs haines plus violentes : comme une fausse gloire les rend plus vains, le mépris aussi les trouve plus furieux et plus inexorables. Leurs craintes plus excessives : exempts de maux réels, ils s'en forment même de chimériques, et la feuille que le vent agite est comme la montagne qui va s'écrouler sur eux. Leurs infirmités plus affligeantes : plus on tient à la vie, plus tout ce qui la menace nous alarme. Accoutumés à tout ce que les sens offrent de plus doux et de plus riant, la plus légère douleur déconcerte toute leur félicité, et leur est insoutenable : ils ne savent user sagement ni de la maladie ni de la santé, ni des biens ni des maux inséparables de la condition humaine. Les plaisirs, abrègent leurs jours ; et les chagrins, qui suivent toujours les plaisirs, précipitent le reste de leurs années. La santé, déjà ruinée par l'intempérance, succombe sous la multiplicité des remèdes. L'excès des attentions achève ce que n'avoit pu faire l'excès des plaisirs ; et s'ils se sont défendu les excès, la mollesse et l'oisiveté toutes seules deviennent pour eux une

espèce de maladie et de langueur qui épuisent toutes les précautions de l'art, et que les précautions usent et épuisent elles-mêmes. Enfin, leurs assujettissemens plus tristes : élevés à vivre d'humeur et de caprice, tout ce qui les gêne et les contraint les accable. Loin de la cour, ils croient vivre dans un triste exil ; sous les yeux du maître, ils se plaignent sans cesse de l'assujettissement des devoirs, et de la contrainte des bienséances : ils ne peuvent porter ni la tranquillité d'une condition privée, ni la dignité d'une vie publique. Le repos leur est aussi insupportable que l'agitation, ou plutôt ils sont partout à charge à eux-mêmes. Tout est un joug pesant à quiconque veut vivre sans joug et sans règle. PETIT CARÊME.

VANITÉ DES GRANDS.

Les grands veulent être applaudis ; et, comme l'imitation est de tous les applaudissemens le plus flatteur et le moins équivoque, on est sûr de leur plaire dès qu'on s'étudie à leur ressembler : ils sont ravis de trouver dans leurs imitateurs l'apologie de leurs vices, et ils cherchent avec complaisance dans tout ce qui les environne de quoi se rassurer contre eux-mêmes.

Ainsi l'ambition, dont les voies sont toujours longues et pénibles, est charmée de se frayer un chemin plus court et plus agréable : le plaisir, d'ordinaire irréconciliable avec la fortune, en

devient l'artisan et le ministre : les passions, déjà si favorisées par nos penchans, trouvent encore dans l'espoir de la récompense un nouvel attrait qui les anime; tous les motifs se réunissent contre la vertu. Et s'il est si malaisé de se défendre du vice qui plaît, qu'il est difficile de ne pas s'y livrer, lorsque de plus il nous honore ! . . .

PETIT CARÊME.

EXEMPLE DES GRANDS.

Ce n'est pas seulement aux hommes de leur siècle que les princes et les grands sont redevables ; leurs exemples ont un caractère de perpétuité qui intéresse tous les siècles à venir.

Les vices ou les vertus des hommes du commun meurent d'ordinaire avec eux ; leur mémoire périt avec leur personne : le jour de la manifestation tout seul révélera leurs actions aux yeux de l'univers ; mais, en attendant, leurs œuvres sont ensevelies, et reposent sous l'obscurité du même tombeau que leurs cendres.

Mais les princes et les grands, Sire, sont de tous les siècles ; leur vie, liée avec les événemens publics, passe avec eux d'âge en âge ; leurs passions, ou conservées dans des monumens publics, ou immortalisées dans nos histoires, ou chantées par une poésie lascive, iront encore préparer des piéges à la dernière postérité : le monde est encore pleins d'écrits pernicieux qui ont transmis

jusqu'à nous les désordres des cours précédentes : Les dissolutions des grands ne meurent point ; leurs exemples prêcheront encore le vice ou la vertu à nos plus reculés neveux, et l'histoire de leurs mœurs aura la même durée que celle de leur siècle.

. . . .

Notre nation surtout, ou plus vaine, ou plus frivole, comme on l'en accuse, ou, pour parler plus équitablement et lui faire plus d'honneur, plus attachée à ses maîtres et plus respectueuse envers les grands, se fait une gloire de copier leurs mœurs, comme un devoir d'aimer leur personne : on est flatté d'une ressemblance qui, nous rapprochant de leur conduite, semble nous rapprocher de leur rang. Tout devient honorable d'après de grands modèles ; et souvent l'ostentation toute seule nous jette dans des excès auxquels l'inclination se refuse. La ville croiroit dégénérer en ne copiant pas les mœurs de la cour : le citoyen obscur, en imitant la licence des grands, croit mettre à ses passions le sceau de la grandeur et de la noblesse ; et le désordre dont le goût lui-même se lasse bientôt, la vanité toute seule le perpétue. PETIT CARÊME.

NAISSANCE ILLUSTRE.

Tout ce que le monde a de plus grand paroissoit

rassemblé dans le prince que nous pleurons. Une naissance qui efface l'éclat de toutes les généalogies de l'univers : un nom au-dessus de tous les autres noms : un sang qui prend sa première source dans le trône, et qui coule sans interruption depuis tant de siècles, et par tant de souverains : une maison auguste, qui a vu naître toutes les autres; qui a donné naissance à nos histoires, qui compte parmi ses titres domestiques, tous les monumens qui nous restent des règnes les plus éloignés; et qui seule demeurée depuis le commencement, au milieu du débris de tant de maisons souveraines qui ont péri, semble être, comme celle de Noé, la seule dépositaire de toute la gloire des siècles passés, et de la première alliance que le Seigneur fit avec nos pères.

Tel étoit Louis, dauphin, l'enfant de tant de rois, l'héritier de la gloire de tant de siècles; ajoutez encore, le fils de Louis-le-Grand.

OR. FUN. DU DAUPHIN.

VRAIE GLOIRE.

Quel bonheur, Sire, pour un siècle, pour un empire, pour les peuples, lorsque Dieu leur donne dans sa miséricorde des princes favorables à la piété! Par eux croissent et s'animent les talens utiles à l'Eglise : par eux se forment et sont protégés des ouvriers fidèles destinés à répandre la science du salut; à arracher les scandales du

royaume de Jésus-Christ, et à ranimer la foi par des ouvrages pleins de l'esprit qui les a dictés : par eux s'élèvent au milieu de nous des maisons saintes, des établissemens pieux, où l'innocence est préservée, où le vice sauvé du naufrage trouve un port heureux : par eux enfin nos neveux trouveront encore ces ressources publiques de salut, monumens heureux qui perpétuent la piété dans les empires, qui assurent aux princes la reconnoissance des âges à venir, qui mettent la postérité dans leurs intérêts, et qui les rendent les héros de tous les siècles.

Non, Sire, la gloire des monumens que l'orgueil ou l'adulation ont élevés, sera ou ensevelie dans l'oubli par le temps, ou effacée par les censures et les jugemens plus équitables de la postérité : les races futures disputeront à la plupart des souverains les titres et les honneurs que leur siècle leur aura déférés ; mais la gloire des secours publics accordés à la piété, et qui subsisteront après eux, ne leur sera pas disputée ; et quelque grand qu'ait été le roi que nous pleurons encore, de tous les monumens élevés si justement pour immortaliser la gloire de son règne, les deux édifices pieux et augustes où la valeur d'un côté, et la noblesse du sexe de l'autre, trouveront jusqu'à la fin des ressources sûres et publiques, sont les titres qui lui répondent le plus des éloges et des actions de graces de la postérité.

. . . .

La gloire des princes et des grands a trois écueils à craindre sur la terre : la malignité de l'envie, ou les inconstances de la fortune qui l'obscurcissent ; les passions qui la déshonorent ; enfin, la mort même qui l'ensevelit, et qui change en censures les vaines adulations qui l'avoient exaltée. La religion seule les met à couvert de ces écueils inévitables, et où toute la gloire humaine vient d'ordinaire échouer : elle les élève au-dessus des événemens et de l'envie ; elle leur assujettit leurs passions ; enfin, elle leur assure, après leur mort, la gloire que la malignité leur avoit peut-être refusée pendant leur vie. C'est ce qui fait aujourd'hui le triomphe de Jésus-Christ ; et c'est ce modèle glorieux que nous proposons aux grands de la terre.

. . . .

Si la piété des grands est glorieuse à la religion, c'est la religion toute seule qui fait la gloire véritable des grands. De tous leurs titres, le plus honorable c'est la vertu : un prince, maître de ses passions ; apprenant sur lui-même à commander aux autres ; ne voulant goûter de l'autorité que les soins et les peines que le devoir y attache ; plus touché de ses fautes que des vaines louanges qui les lui déguisent en vertus ; regardant comme l'unique privilége de son rang l'exemple qu'il est obligé de donner aux peuples ; n'ayant point d'autre frein ni d'autre règle que ses desirs, et faisant pourtant à tous sès desirs un frein de la

règle même; voyant autour de lui tous les hommes prêts à servir à ses passions, et ne se croyant fait lui-même que pour servir à leurs besoins; pouvant abuser de tout, et se refusant même ce qu'il auroit eu droit de se permettre; en un mot, entouré de tous les attraits du vice, et ne leur montrant jamais que la vertu : un prince de ce caractère est le plus grand spectacle que la foi puisse donner à la terre : une seule de ses journées compte plus d'actions glorieuses que la longue carrière d'un conquérant; l'un a été le héros d'un jour, l'autre l'est de toute la vie.

. . . .

Le bonheur ou la témérité ont pu faire des héros; mais la vertu toute seule peut former de grands hommes : il en coûte bien moins de remporter des victoires que de se vaincre soi-même : il est bien plus aisé de conquérir des provinces et de dompter des peuples, que de dompter une passion : la morale même des païens en est convenue. Du moins les combats où préside la fermeté, la grandeur du courage, la science militaire, sont de ces actions rares que l'on peut compter aisément dans le cours d'une longue vie; et quand il ne faut être grand que certains momens, la nature ramasse toutes ses forces, et l'orgueil, pour un peu de temps, peut suppléer à la vertu. Mais les combats de la foi sont des combats de tous les jours : on a affaire à des ennemis qui renaissent de leur propre défaite : si

vous vous lassez un instant, vous périssez : la victoire même a ses dangers; l'orgueil, loin de vous aider, devient le plus dangereux ennemi que vous ayez à combattre : tout ce qui vous environne fournit des armes contre vous; votre cœur lui-même vous dresse des embûches; il faut sans cesse recommencer le combat. En un mot, on peut être quelquefois plus fort ou plus heureux que ses ennemis; mais qu'il est grand d'être toujours plus fort que soi-même ! PETIT CARÊME.

Qu'est-ce qui peut rendre un ouvrage glorieux à celui qui l'entreprend? Est-ce la durée et l'immortalité qu'il promet dans la mémoire des hommes? ah! tous les monumens de l'orgueil périront avec le monde qui les a élevés : tout ce que nous faisons pour la terre aura la même destinée qu'elle : les victoires et les conquêtes, les entreprises les plus éclatantes, et toute l'histoire des pécheurs, qui embellit le siècle présent, sera effacée du souvenir des hommes : les œuvres du juste toutes seules seront immortelles, écrites à jamais dans le livre de vie, et survivront à la ruine entière de l'univers. Est-ce la récompense qu'on nous y propose? mais tout ce qui ne peut nous rendre heureux, ne peut aussi nous récompenser, et on n'en a pas d'autre ici que Dieu même. Est-ce la dignité des occupations auxquelles on vous engage? mais les soins de la terre les plus honorables sont des jeux auxquels notre erreur a donné des noms sérieux : ici tout est grand : on n'aime

que l'Auteur de son être; on n'adore que le Souverain de l'univers; on ne sert qu'un Maître tout-puissant; on ne desire que des biens éternels; on ne fait des projets que pour le ciel; on ne travaille que pour une couronne immortelle.

Qu'y a-t-il donc de plus glorieux sur la terre, et de plus digne de l'homme, que les soins de l'éternité? Les prospérités sont d'honorables inquiétudes; les emplois éclatans, un esclavage illustre; la réputation est souvent une erreur publique; les titres et les dignités sont rarement le fruit de la vertu, et ne servent tout au plus qu'à orner nos tombeaux et embellir nos cendres; les grands talens, si la foi n'en règle l'usage, sont de grandes tentations; les vastes connoissances, un vent qui enfle et qui corrompt, si la foi n'en corrige le venin; tout cela n'est grand que par l'usage qu'on en peut faire pour le salut; la vertu toute seule est estimable pour elle-même. CARÊME, III.

FAUSSE GLOIRE.

Les hommes n'admirent d'ordinaire que les grands événemens : la vie des princes leur paroît vide et obscure, et ne les frappe plus dès qu'ils n'y trouvent pas de ces actions d'éclat, qui embellissent les histoires, et auxquelles souvent ils n'ont prêté que leur nom. Il nous faut du spectacle pour attirer nos regards. *Rendons notre nom immortel*, disoient ces enfans de Noé, en laissant

laissant à nos neveux un monument éternel de notre vanité. Ce sont presque toujours les passions qui immortalisent les hommes dans l'esprit des autres hommes : les vices éclatans passent à la postérité ; une vertu toujours renfermée dans les bornes de son état, est à peine connue de son siècle. Un prince qui a toujours préféré le devoir à l'éclat, paroît n'avoir point vécu : il ne fournit rien à la vanité des éloges, dès qu'il n'a pas eu de ces desseins ambitieux qui troublent la paix des états ; qui renversent l'ordre des successions et de la nature ; qui portent partout la misère, l'horreur, la confusion, et qui ne mènent à la gloire que par le crime. Il est beau de remporter des victoires, et de conquérir des provinces ; et sans doute que les occasions seules en manquèrent à Monseigneur. Mais qu'il est grand, dit saint Ambroise, de n'avoir jamais été que ce qu'on devoit être !

Non, mes Frères, la façon de penser de la plupart des hommes est là-dessus digne d'étonnement : il semble que nous n'aurons plus rien à dire, dès que nous n'aurons plus à louer que des vertus utiles au bonheur des peuples, et à la tranquillité des empires ; et qu'il nous faut pour le succès de ces discours, ou des crimes éclatans à pallier, ou des talens pernicieux au genre humain à honorer de pompeux éloges. Hommes frivoles ! vous méritez d'avoir de tels maîtres, dès que vous êtes capables de les admirer.

ORAISON FUNÈB. DU DAUPHIN.

En effet, la gloire qui doit finir avec nous est toujours fausse. Elle étoit donnée à nos titres plus qu'à nos vertus : c'étoit un faux éclat qui environnoit nos places, mais qui ne sortoit pas de nous-mêmes. Nous étions sans cesse entourés d'admirateurs, et vides au dedans des qualités qu'on admire : cette gloire étoit le fruit de l'erreur et de l'adulation, et il n'est pas étonnant de la voir finir avec elles. Telle est la gloire de la plupart des princes et des grands. On honore leurs cendres encore fumantes d'un reste d'éloge ; on ajoute encore cette vaine décoration à celle de leur pompe funèbre. Mais tout s'éclipse et s'évanouit le lendemain : on a honte des louanges qu'on leur a données ; c'est un langage suranné et insipide qu'on n'oseroit plus parler : on en voit presque rougir les monumens publics où elles sont encore écrites, et où elles ne semblent subsister que pour rappeler publiquement un souvenir qui les désavoue Ainsi les adulations ne survivent jamais à leurs héros ; et les éloges mercenaires, loin d'immortaliser la gloire des princes, n'immortalisent que la bassesse, l'intérêt et la lâcheté de ceux qui ont été capables de les donner.

. . . .

Il y a long-temps que les hommes, toujours vains, font leur idole de la gloire : ils la perdent la plupart en la cherchant, et croient l'avoir trouvée quand on donne à leur vanité les louanges qui ne sont dues qu'à la vertu.

Il n'est point de prince ni de grand, malgré la bassesse et le déréglement de ses mœurs et de ses penchans, à qui de vaines adulations ne promettent la gloire et l'immortalité, et qui ne compte sur les suffrages de la postérité, où son nom même ne passera peut-être pas, et où du moins il ne sera connu que par ses vices. Il est vrai que le monde, qui avoit élevé ces idoles de boue, les renverse lui-même le lendemain, et qu'il se venge à loisir dans les âges suivans, par la liberté de ses censures, de la contrainte et de l'injustice de ses éloges.

Il n'attend pas même si tard : les applaudissemens publics qu'on donne à la plupart des grands pendant leur vie sont presque toujours à l'instant démentis par les jugemens et les discours secrets : leurs louanges ne font que réveiller l'idée de leurs défauts ; et à peine sorties de la bouche même de celui qui les publie, elles vont, s'il m'est permis de parler ainsi, expirer dans son cœur qui les désavoue.

. . . .

Qu'est-ce qu'un souverain né avec une valeur bouillante, et dont les éclairs brillent déjà de toutes parts dès ses plus jeunes ans, si la crainte de Dieu ne le conduit et ne le modère? un astre nouveau et malfaisant qui n'annonce que des calamités à la terre. Plus il croîtra dans cette science funeste, plus les misères publiques croîtront avec lui : ses entreprises les plus téméraires n'offriront

qu'une foible digue à l'impétuosité de sa course : il croira effacer par l'éclat de ses victoires leur témérité ou leur injustice : l'espérance du succès sera le seul titre qui justifiera l'équité de ses armes : tout ce qui lui paroîtra glorieux deviendra légitime : il regardera les momens d'un repos sage et majestueux comme une oisiveté honteuse et des momens qu'on dérobe à sa gloire : ses voisins deviendront ses ennemis dès qu'ils pourront devenir sa conquête : ses peuples eux-mêmes fourniront de leurs larmes et de leur sang la triste matière de ses triomphes ; il épuisera et renversera ses propres états pour en conquérir de nouveaux ; il armera contre lui les peuples et les nations ; il troublera la paix de l'univers ; il se rendra célèbre en faisant des millions de malheureux. Quel fléau pour le genre humain ! et s'il y a un peuple sur la terre capable de lui donner des éloges, il n'y a qu'à lui souhaiter un tel maître.

Repassez sur tous les grands talens qui rendent les hommes illustres ; s'ils sont donnés aux impies, c'est toujours pour le malheur de leur nation et de leur siècle. Les vastes connoissances empoisonnées par l'orgueil, ont enfanté ces chefs et ces docteurs célèbres de mensonge qui, dans tous les âges, ont levé l'étendard du schisme et de l'erreur, et formé dans le sein même du christianisme, les sectes qui le déchirent.

Ces beaux esprits si vantés, et qui, par des talens heureux ont rapproché leur siècle du goût et de la politesse des anciens ; dès que leur cœur

s'est corrompu, ils n'ont laissé au monde que des ouvrages lascifs et pernicieux, où le poison, préparé par des mains habiles, infecte tous les jours les mœurs publiques, et où les siècles qui nous suivront viendront encore puiser la licence et la corruption du nôtre.

Tournez-vous d'un autre côté. Comment ont paru sur la terre ces génies supérieurs, mais ambitieux et inquiets, nés pour faire mouvoir les ressorts des états et des empires, et ébranler l'univers entier? Les peuples et les rois sont devenus le jouet de leur ambition et de leurs intrigues : les dissensions civiles et les malheurs domestiques ont été les théâtres lugubres où ont brillé leurs grands talens.

Un seul homme obscur, avec ces avantages éminens de la nature, mais sans conscience et sans probité, a pu s'élever les siècles passés sur les débris de sa patrie; changer la face entière d'une nation voisine et belliqueuse, si jalouse de ses lois et de sa liberté; se faire rendre des hommages que ses citoyens disputent même à leurs rois; renverser le trône, et donner à l'univers le spectacle d'un souverain dont la couronne ne peut mettre la tête sacrée à couvert de l'arrêt inouï qui le condamna à la perdre.

Esprits vastes, mais inquiets et turbulens, capables de tout soutenir, hors le repos; qui tournent sans cesse autour du pivot même qui les fixe et qui les attache; et qui, semblables à Samson, sans être animés de son esprit, aiment encore

mieux ébranler l'édifice et être écrasés sous ses ruines que de ne pas s'agiter et faire usage de leurs talens et de leur force. Malheur au siècle qui produit de ces hommes rares et merveilleux! et chaque nation a eu là-dessus ses leçons et ses exemples domestiques.

Mais enfin, si ce n'est pas un malheur pour leur siècle, c'est du moins un malheur pour eux-mêmes. Semblables à un navire sans gouvernail que des vents favorables poussent à pleines voiles; plus notre course est rapide, plus le naufrage est inévitable : rien n'est si dangereux pour soi que les grands talens dont la foi ne règle pas l'usage; les vaines louanges qu'attirent ces qualités brillantes corrompent le cœur; et plus on étoit né avec de grandes qualités, plus la corruption est profonde et désespérée. Dieu abandonne l'orgueil à lui-même : ces hommes si vantés expient souvent, dans la honte d'une chute éclatante, l'injustice des applaudissemens publics; leurs vices déshonorent leurs talens. Ces vastes génies, nés pour soutenir l'état, ne sont plus, dit Job, que de foibles roseaux qui ne peuvent se soutenir eux-mêmes. On a vu plus d'une fois les pierres même les plus brillantes du sanctuaire s'avilir et se traîner indignement dans la boue; et les plus grands talens sont souvent livrés aux plus grandes foiblesses. PETIT CARÊME.

GLOIRE HUMAINE.

La mort est presque toujours l'écueil et le terme fatal de la gloire des grands : les vaines louanges dont on les avoit abusés pendant leur vie, descendent presque aussitôt avec eux dans l'oubli du tombeau ; ils ne survivent pas long-temps à eux-mêmes, ou s'il en reste quelque souvenir parmi les hommes, ils en sont plus redevables à la malignité des censures qu'à la vanité des éloges leurs louanges n'ont eu que la même durée que leurs bienfaits ; ils ne sont plus rien dès qu'ils ne peuvent plus rien : leurs adulateurs mêmes deviennent leurs censeurs (car l'adulation dégénère toujours en ingratitude) ; de nouvelles espérances forment un nouveau langage ; on élève sur les débris de la gloire du mort la gloire du vivant ; on embellit de ses dépouilles et de ses vertus celui qui prend sa place. Les grands sont proprement le jouet des passions des hommes ; leur gloire n'a point de consistance assurée, et elle augmente ou diminue avec les intérêts de ceux qui les louent.

Combien de princes vantés pendant leur vie, n'ont pas même laissé leur nom à la postérité ! Et que sont les histoires des états et des empires, qu'un petit reste de noms et d'actions échappé de cette foule innombrable, qui depuis la naissance des siècles, est demeurée dans l'oubli !

Qu'ils vivent selon Dieu, et leur nom ne périra jamais de la mémoire des hommes : les princes religieux sont écrits en caractères ineffaçables dans les annales de l'univers. Les victoires et les conquêtes sont de tous les siècles et de tous les règnes, et elles s'effacent, pour ainsi dire, les unes les autres dans nos histoires ; mais les grandes actions de piété, plus rares, y conservent toujours tout leur éclat. Un prince pieux se démêle toujours de la foule des autres princes dans la postérité : sa tête et son nom s'élèvent au-dessus de toute cette multitude, comme celle de Saül s'élevoit au-dessus de toute la multitude des tribus : sa gloire va même croissant en s'éloignant ; et plus les siècles se corrompent, plus il devient un grand spectacle par sa vertu.

Oui, Sire, on a presque oublié les noms de ces premiers conquérans, qui jetèrent dans les Gaules les premiers fondemens de votre monarchie : ils sont plus connus par les fables et par les romans que par les histoires ; et l'on dispute même s'il faut les mettre au nombre de vos augustes prédécesseurs : ils sont demeurés comme ensevelis dans les fondemens de l'empire qu'ils ont élevé ; et leur valeur, qui a perpétué la conquête du royaume à leurs descendans, n'a pu y perpétuer leur mémoire.

Mais le premier prince qui a fait asseoir avec lui la religion sur le trône des François, a immortalisé tous ses titres par celui de chrétien : la France a conservé chèrement la mémoire du

grand Clovis : la foi est devenue, pour ainsi dire, la première et la plus sûre époque de l'histoire de la monarchie; et nous ne commençons à connoître vos ancêtres que depuis qu'ils ont commencé eux-mêmes à connoître Jésus-Christ.

Les saints rois dont les noms sont écrits dans nos annales, seront toujours les titres les plus précieux de la monarchie, et les modèles illustres que chaque siècle proposera à leurs successeurs.

PETIT CARÊME.

FAUSSETÉ DES GRANDEURS HUMAINES.

Ce ne sont ni les riches possessions, ni les grandes dignités qui soutiennent les maisons : elles s'écroulent la plupart sous le poids même de leur prospérité, et la grandeur qui environne celles que nous voyons, ne s'est formée que des débris de ces races antiques dont l'éclat ne subsiste plus que dans nos histoires : aussi elles rendront bientôt à leur tour à des noms nouveaux, les dépouilles qu'elles avoient recueillies de la décadence des noms illustres qui les avoient précédées; et jusqu'à la fin vous ferez sentir, ô mon Dieu, dans la révolution perpétuelle des noms et des fortunes, l'instabilité et le néant des choses humaines. En vain, ô mon Dieu, les hommes travaillent à élever ici-bas un édifice de grandeur et

de puissance ; si vous n'y mettez vous-même la main, ce n'est plus qu'un édifice de boue, qui, loin de passer à nos descendans, souvent ne survit pas même au premier qui l'a élevé : et combien de fois, grand Dieu, avons-nous vu l'élévation d'une famille, et tout l'attirail pompeux de sa fortune, tomber et finir avec celui qui en avoit été le premier artisan ? Ce sont les passions qui font d'ordinaire les grandes fortunes ; et ce sont les passions qui les renversent : votre crainte seule, grand Dieu, peut devenir une source de bénédictions durables dans une race fidèle : vous en êtes l'appui, et les contradictions l'affermissent : vous faites une alliance sainte avec elle ; et en rendant tous les efforts de ses ennemis, et tous les artifices de ses envieux inutiles, vous voulez manifester à tous les hommes que l'innocence et la justice soutiennent les maisons, et que dès que le crime et l'injustice y entrent, il y entre avec eux un ver secret qui en pique peu à peu les fondemens, et qui leur prépare tôt ou tard de tristes ruines. PARAPHRASES.

Hélas ! Messieurs, que sont les hommes sur la terre ? des personnages de théâtre. Tout y roule sur le faux ; ce n'est partout que représentation ; et tout ce qu'on y voit de plus pompeux et de mieux établi n'est l'affaire que d'une scène. Qui ne le dit tous les jours dans le siècle ? Une fatale révolution, une rapidité que rien n'arrête, entraîne tout dans les abîmes de l'é-

ternité ; les siècles, les générations, les empires, tout va se perdre dans ce gouffre ; tout y entre, et rien n'en sort. Nos ancêtres nous en ont frayé le chemin, et nous allons le frayer dans un moment à ceux qui viennent après nous. Ainsi les âges se renouvellent ; ainsi la figure du monde change sans cesse ; ainsi les morts et les vivans se succèdent et se remplacent continuellement. Rien ne demeure, tout s'use, tout s'éteint. Dieu seul est toujours le même, et ses années ne finissent point. Le torrent des âges et des siècles coule devant ses yeux ; et il voit avec un air de vengeance et de fureur de foibles mortels, dans le temps même qu'ils sont entraînés par le cours fatal, l'insulter en passant, profiter de ce seul moment pour déshonorer son nom, et tomber au sortir de là entre les mains éternelles de sa colère et de sa justice.

Eh ! faisons après cela des projets de fortune et d'élévation : nourrissons notre cœur de mille espérances flatteuses : prenons à grands frais des mesures infinies pour nous ménager un instant de bonheur ; et ne faisons jamais une seule démarche pour atteindre à une félicité qui ne finit point. C'est une fureur dont on ne croiroit pas l'homme capable, si l'expérience de tous les jours n'y étoit.

BÉNÉD. DES DRAP. DU RÉG. DE CATINAT.

IMMORTALITÉ.

Un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets; qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples; qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets; un prince, qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes; rendu au culte et à la religion de ses pères, l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité, qui en perpétuent le respect parmi les peuples; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets; qui a regardé ses sujets comme ses enfans, son royaume comme sa famille; et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée: un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans le bonheur qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître; ceux-ci le rediront à leurs neveux; et

dans

dans chaque famille ce souvenir, conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivans; de tous ces monumens superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain est bientôt effacé; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

PETIT CARÊME.

SUR LES CROISADES.

Hélas! nos pères s'éloignoient autrefois de leur patrie et de leurs enfans : nos rois et nos maîtres, à la tête de leurs armées et de leurs plus vaillans sujets, armés du signe sacré de la croix, s'arrachoient aux délices de leur cour; et poussés par la simplicité d'un saint zèle, et par l'ardeur d'une foi vive, ils traversoient les mers, ils alloient dans une terre sainte, consacrée par les mystères du Sauveur, adorer les traces de ses pieds. Ici, leur

disoit-on, il guérissoit un paralytique de trente-huit ans : ici, il ressuscitoit Lazare : ici, il marchoit sur les ondes, et commandoit aux vents et à la mer : ici, il reçut le baptême des mains du Précurseur, et sanctifia les eaux du Jourdain : ici, il parut transfiguré sur la montagne sainte : ici, il réconcilia la pécheresse de la cité : ici, il chassa les profanateurs de la maison de son Père. A ces paroles, ces hommes, pleins de foi, versoient sur cette terre heureuse, des larmes de tendresse et de religion, et ne pouvoient se résoudre à quitter des lieux qui leur rappeloient les actions, les mystères, les prodiges d'un si bon maître. Ah ! mes Frères, il n'est plus nécessaire de traverser les mers, disoit autrefois saint Chrysostôme à son peuple : vous dites, continue ce Père : Heureux ceux qui le virent, et qui purent seulement toucher le bord de ses vêtemens ! Mais vous le voyez, vous le touchez ; au milieu de vous se trouve celui que vous ne voulez pas connoître, et dont nos pères alloient chercher si loin les précieux restes, et adorer les sacrées vestiges. Venez à l'autel ; ce ne sont plus des lieux consacrés autrefois par sa présence : c'est lui-même. Ici, vous dirons-nous, il a réconcilié un enfant prodigue, et l'a fait asseoir à sa table : ici, il a guéri l'infirmité d'une hémorroïsse, que toute la science humaine, et toutes les ressources du monde, n'avoient pu tirer de sa langueur : ici, il a retiré un publicain de ses injustices, et a porté la paix dans la maison de son ame : ici, il rassasie tous

les jours une multitude affamée d'un pain miraculeux, de peur qu'elle ne succombe dans les voies pénibles de la vertu. Tous les lieux qui environnent ses autels, sont marqués par quelqu'un de ses prodiges. CARÊME, III.

CROISADES DE SAINT LOUIS.

Tout sembloit annoncer des succès heureux : la sainteté de l'entreprise, le zèle ardent d'une nation accoutumée à vaincre, le bonheur de la première expédition conduite par le vaillant Godefroi, les prières de toute l'Eglise, qui donnent toujours une nouvelle force aux armées qui vont combattre pour la gloire du Seigneur, et enfin la valeur et la piété du prince, à qui la religion seule avoit inspiré ce grand et pieux projet. Je dis sa valeur : car, qui pourroit redire ici tout ce que son courage lui fit entreprendre d'héroïque dans une guerre si fameuse par ses malheurs et par sa foi ? Tantôt arrivé au port de Damiette, impatient de venger la gloire du Seigneur, il se jette dans l'eau l'épée à la main et le bouclier pendu au cou ; et devançant ses troupes à la vue de l'ennemi, où est le Dieu de Louis ? s'écrie-t-il comme un autre Théodose ; rassure les siens ébranlés par la grandeur du péril ; glace les ennemis par la fierté de sa contenance ; et Damiette devient la conquête de sa foi et de sa valeur. Tantôt courant partout où le péril devient plus

grand; exposant à tout moment avec sa personne le salut de son armée; sourd aux remontrances des siens, se jetant dans la mêlée comme un simple soldat, il ne se souvient qu'il est roi, que pour se souvenir qu'il est obligé de donner sa vie pour le salut de son peuple. Tantôt invincible même dans les fers, son courage et sa grandeur n'y perdent rien de la majesté du trône; et tout captif qu'il est, il sait se faire rendre des hommages par des vainqueurs barbares.

PANÉG. DE S. LOUIS.

ÉDUCATION DE SAINT LOUIS.

Les instructions et les exemples d'une mère sainte tournèrent ses premiers penchans à la vertu : au milieu des soins d'une régence difficile, la reine Blanche n'en connut pas de plus important que l'éducation du jeune roi. Persuadée qu'en formant les mœurs du souverain, elle formoit, pour ainsi dire, les mœurs publiques, et que le bonheur de la monarchie étoit attaché au caractère de celui que Dieu avoit destiné à la gouverner; elle n'oublia rien pour jeter dans son ame ces premières semences de magnanimité et de vertu, qui produisirent dans la suite des fruits si saints et si éclatans. Peu contente d'avoir assemblé auprès de lui tout ce que la France avoit de plus pieux et de plus habile, elle-même voulut avoir la principale part à ce grand ouvrage. Mêlant sans cesse

les leçons de la foi à celles de la royauté ; tantôt formant le chrétien, tantôt instruisant le prince, elle lui apprit à ne jamais séparer ces deux devoirs, et à regarder comme opposé aux véritables intérêts de sa gloire et de sa couronne, tout ce qui seroit contraire à la loi de Dieu.

Des attentions si religieuses trouvèrent des censeurs dans le monde (car il faut s'attendre à ses censures, quand on ne veut pas suivre ses exemples). On publia que la jeunesse des rois devoit avoir de plus nobles amusemens, que des pratiques journalières de piété ; que sous prétexte de préserver son innocence, on amollissoit son courage ; qu'il falloit laisser plus de carrière à des penchans, qui dans la suite, ne trouvant plus de frein dans l'autorité souveraine, iroient d'autant plus loin qu'on auroit plus voulu les contraindre ; et qu'enfin une vertu si rigoureuse et si exacte pouvoit former de bons solitaires, mais qu'elle n'avoit jamais formé de grands princes.

Le langage du monde ne change point, mes Frères ; vous le voyez : ainsi justifie-t-on tous les jours les abus des éducations profanes. Ce n'est pas qu'on ne recommande à ceux qui y président, d'imprimer de bonne heure aux enfans qu'on leur confie, les maximes de la vertu et de la sagesse ; mais ce sont les seules impressions qu'on craint toujours qui ne soient poussées trop loin. L'amour de la gloire, le desir de parvenir, l'art de plaire, sont les plus sérieuses et les plus importantes leçons qui cultivent la jeunesse de ceux que leur

naissance destine à de grandes places ; on aime à voir briller dans cet âge tendre les premières lueurs de toutes ces dangereuses passions : les ébauches naissantes des grands vices, on les appelle de grandes espérances. On regarde les inclinations heureuses et tranquilles d'un naturel tourné à la vertu comme des présages moins favorables ; on craint tout d'une enfance moins docile aux leçons de la vanité ; on y réveille par mille artifices les passions que la nature même sembloit avoir assoupies ; et souvent Dieu permet que ces impressions étrangères prévalent, et que ceux pour qui on avoit craint un excès de sagesse et de vertu, deviennent trop licencieux pour le monde même.

La mère pieuse de Louis n'écouta les censures du monde sur l'éducation du jeune roi, que pour se féliciter de les avoir méritées : on est sûr d'être dans la bonne voie, dès qu'on a choisi celle que le monde condamne. Aussi, instruit de bonne heure dans la foi et dans la piété, Louis porta sur le trône, outre l'innocence du premier âge, la grace de l'onction sainte qui venoit de le marquer du caractère auguste de la royauté, et l'établir successeur du grand Clovis.

PANÉGYR. DE S. LOUIS.

PIÉTÉ DE SAINT LOUIS.

Plus on est exposé aux regards publics, plus on

doit à son rang le spectacle d'une vie pure et irrépréhensible. Aussi on admire encore aujourd'hui dans saint Louis toutes les qualités d'un grand roi, jointes à toutes les vertus d'un simple fidèle. Plus magnifique que tous les princes de son siècle, dans les occasions où la dignité du trône le demandoit, il savoit reprendre ensuite cette simplicité chrétienne dont les grands ne sont pas dispensés; et en surpassant même ses sujets, comme le remarque l'historien de sa vie, dans la simplicité de ses habits et dans la frugalité de sa table, il nous apprenoit que l'usage n'est une loi que pour ceux qui l'aiment, et que ce sont les passions des hommes, et non leur rang et leurs dignités, qui ont rendu le luxe et les profusions nécessaires. De plus, plein d'une noble fierté quand il s'agissoit de soutenir les droits de l'empire, de ramener au devoir des sujets rebelles, ou de faire respecter à des vainqueurs barbares la majesté de son rang: on le voyoit au sortir de là, tantôt porter aux pieds des autels la componction et l'humilité d'un pénitent; tantôt abaisser aux pieds des pauvres, qu'il servoit presque tous les jours de ses mains, la majesté royale; tantôt ensevelir lui-même, au milieu de la contagion et de la défaite de son armée, les soldats morts pour la gloire de Jésus-Christ, animer les siens par son exemple; et malgré l'odeur de mort, que l'air corrompu par la puanteur des corps, répandoit à l'entour, et l'horreur du spectacle, aimer mieux exposer sa personne à cette infection mortelle, que laisser

exposés à l'insulte des infidèles des corps consacrés par la grace du baptême, et par la gloire de s'être dévoués à la mort pour l'honneur de la religion. Exemple d'autant plus rare, que les grands ne croient être nés que pour eux-mêmes; que le bonheur et l'intérêt des peuples n'est compté pour rien, dès qu'il leur en doit coûter un seul plaisir; qu'ils regardent le reste des hommes comme des créatures d'une autre espèce, et faites seulement pour servir à leurs passions ou à leurs caprices; et que loin d'être les victimes du bien public, le public est d'ordinaire la victime de leurs cupidités injustes.

PANÉG. DE S. LOUIS.

AFFABILITÉ DE SAINT LOUIS.

Ainsi la piété et l'humanité du saint roi faisoient la félicité de son peuple. Accessible à tous, il ne disputoit pas même au dernier de ses sujets le plaisir de voir son souverain : leur montrant toujours un visage riant; tempérant par l'affabilité, la majesté du trône; jetant, comme Moïse, un voile de douceur et de tempérament sur l'éclat de sa personne et de sa dignité, pour rassurer les regards de ceux qui l'approchoient; et se dépouillant si fort de tout le faste qui environne la grandeur, qu'en l'abordant, on ne s'apercevoit presque qu'il étoit le maître, que lorsqu'il accordoit des graces. L'affabilité et l'humanité seroient

les vertus naturelles des grands, s'ils se souvenoient qu'ils sont les pères de leurs peuples : le dédain et la fierté, loin d'être les prérogatives de leur rang, en sont l'abus et l'opprobre ; et ils ne méritent plus d'être maîtres de leurs sujets, dès qu'ils oublient qu'ils en sont les pères : cette leçon regarde tous ceux que leurs dignités établissent sur les peuples. Hélas ! souvent on laisse à l'autorité un front si sévère et un abord si difficile, que les affligés comptent pour leur plus grand malheur la nécessité d'aborder celui duquel ils en attendent la délivrance. Cependant les places qui nous élèvent sur les peuples, ne sont établies que pour eux : ce sont les besoins publics qui ont formé les dignités publiques ; et si l'autorité doit être un joug accablant, elle doit l'être pour ceux qui l'exercent et qui en sont revêtus, et non pour ceux qui l'implorent, et qui viennent y chercher un asile. PANÉG. DE S. LOUIS.

MORT DE SAINT LOUIS.

Une terre infidèle reçut ses derniers soupirs. Les malheurs de sa première expédition dans la Palestine n'avoient pu ralentir son zèle : déjà cassé, moins par les infirmités d'un âge avancé, par les fatigues de ses voyages et de ses guerres, que par les austérités d'une vie dure et pénitente ; il part et marche encore contre les infidèles, suivi de ses princes et de ses troupes : il aborde en

Afrique ; persuadé que s'il peut chasser de ces contrées les ennemis de Jésus-Christ, cette conquête lui facilitera celle des lieux saints, et de cette terre, dont la délivrance avoit toujours fait le pieux objet de tous ses desirs. Mais il meurt, comme Moïse, avant d'avoir pu passer le Jourdain : il salue de loin, comme lui, cette terre heureuse promise à sa postérité ; et se consolant, à l'exemple de Moïse, dans l'espérance que ses successeurs établiroient enfin un jour le peuple de Dieu dans son héritage, et en chasseroient les ennemis du Seigneur : Je meurs dans cette terre étrangère, dit-il à ses enfans et aux principaux chefs de son armée, comme autrefois Moïse sur le point de sa mort. *Eccè morior in hâc humo.* Le Seigneur refuse sans doute à mes infidélités la consolation que j'avois tant souhaitée de délivrer son héritage : *Non transibo Jordanem* : mais vous, ou vos successeurs, le délivrerez ; et cette terre promise au peuple de Dieu, deviendra enfin la conquête des héritiers de mon sang et de mon trône : *Vos transibitis, et possidebitis terram egregiam.* PANÉG. DE SAINT LOUIS.

ÉTAT DE LA FRANCE SOUS S. LOUIS.

Sous les règnes précédens, et durant les troubles inséparables d'une longue minorité, la France presque épuisée avoit éprouvé ces temps difficiles, où le salut des peuples rend la dureté des

charges publiques nécessaire, et où pour les défendre, il faut presque les accabler. Le saint roi leur rendit avec la tranquillité, la joie et l'abondance; les familles virent renaître ces siècles heureux qu'elles avoient tant regrettés; les villes reprirent leur premier éclat; les arts facilités par les largesses du prince, attirèrent chez nous les richesses des étrangers; le royaume, déjà si abondant de son propre fonds, se vit encore enrichi de l'abondance de nos voisins. Les François vivoient heureux; et sous un si bon roi, tout ce qu'ils pouvoient souhaiter à leurs enfans, c'étoit un successeur qui lui fût semblable.

Mais peu content d'être attentif aux besoins des particuliers, Louis redoubla son attention pour remédier aux misères publiques, et même pour les prévenir. C'est le privilége et en même temps le devoir des grands, de préparer non-seulement à leur siècle, mais aux siècles à venir des secours publics aux misères publiques : notre saint roi connut ce devoir, et jamais prince ne fit plus d'usage d'un si heureux privilége. Que de maisons saintes dotées! que de lieux de miséricorde élevés par ses libéralités! que d'établissemens utiles entrepris par ses soins! il n'est point de genre de misère à laquelle ce pieux roi n'ait laissé pour tous les âges suivans une ressource publique. Ville heureuse, qui le vîtes autrefois régner, au milieu de vos murs s'élèvent encore, et subsisteront toujours des édifices sacrés, les fruits immortels de sa charité et de son amour

pour son peuple. Mais l'enceinte de cette capitale ne renferma pas tous les soins bienfaisans de sa magnificence et de sa piété. Obligé souvent de visiter ses provinces, et de se montrer à ses sujets les plus éloignés, il laissa partout des monumens durables de sa miséricorde et de sa bonté; et encore aujourd'hui on ne marque ses voyages dans les divers endroits du royaume, que comme autrefois les Juifs marquoient ceux des patriarches dans la Palestine, c'est-à-dire, par les lieux de religion qu'il éleva à la gloire du Dieu de ses pères. PANÉG. DE SAINT LOUIS.

ÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE SOUS LOUIS XIII.

COMMENT IL CONTRIBUA A UNE RÉVOLUTION DANS LE GOUT ET LES MŒURS DE LA NATION.

J'AUGURE trop favorablement des règnes futurs de la monarchie, pour soupçonner même qu'ils se réfroidissent jamais sur l'utilité de votre établissement : ce tribunal, élevé pour perpétuer parmi nous le goût et la politesse, est un secours qui avoit manqué aux siècles les plus polis de Rome et d'Athènes; aussi ne se sauvèrent-ils pas long-temps de la fausse éloquence et du mauvais goût, et on les vit bientôt retomber presque dans la même barbarie d'où tant d'ouvrages fameux les avoient tirés. Mais

Mais le cardinal de Richelieu, à qui il étoit donné de penser au-dessus des autres hommes, sut ménager à son siècle un secours si nécessaire : il comprit que l'inconstance de la nation avoit besoin d'un frein ; et que le goût n'auroit pas chez nous une destinée plus invariable que les usages, s'il n'établissoit des juges pour le fixer.

Repassez sur les règnes qui précédèrent la naissance de l'académie : la naïveté du langage suppléoit, je l'avoue, dans un petit nombre d'auteurs, à la pureté du style, au choix et à l'arrangement des matières ; et toutes les beautés dont notre langue s'est depuis enrichie n'ont pu encore effacer les graces de leur ancienne simplicité.

Mais en général, quel faux goût d'éloquence ! les astres en fournissoient toujours les traits les plus hardis et les plus lumineux ; et l'orateur croyoit ramper, si du premier pas il ne se perdoit dans les nues : une érudition entassée sans choix décidoit de la beauté et du mérite des éloges ; et pour louer son héros avec succès, il falloit presque avoir trouvé le secret de ne point parler de lui.

La chaire sembloit disputer, ou de bouffonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école ; et le prédicateur croyoit avoir rempli le ministère le plus sérieux de la religion, quand il avoit déshonoré la majesté de la parole sainte, en y mêlant, ou des termes barbares qu'on n'entendoit pas, ou des plaisanteries qu'on n'auroit pas dû entendre.

Le barreau n'étoit presque plus qu'un étalage de citations étrangères à la cause; et les plaidoyers finis, les juges étoient bien plus instruits et plus en état de prononcer sur le mérite des orateurs, que sur le droit des parties.

Le goût manquoit partout : la poésie elle-même, malgré ses Marot et ses Régnier, marchoit encore sans règles et au hasard : les graces de ces deux auteurs appartiennent à la nature, qui est de tous les siècles, plutôt qu'au leur; et le chaos où Ronsard, qui ne put imiter l'un, ni devenir le modèle de l'autre, la replongea, montre que leurs ouvrages ne furent que comme d'heureux intervalles, qui échappèrent à un siècle malade, et généralement gàté.

Je ne parle pas du grand Malherbe : il avoit vécu avec vos premiers fondateurs; il vous appartenoit d'avance; c'étoit l'aurore qui annonçoit le jour.

Ce jour, cet heureux jour s'éleva enfin : l'académie parut; le chaos se débrouilla; la nature étala toutes ses beautés, et tout prit une nouvelle forme.

La France ne vit plus rien qu'elle dût envier aux meilleurs siècles de l'antiquité : le théâtre, la satire, la poésie lyrique, la fable, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, le style épistolaire, les traités de piété jusque-là informes, les traductions nobles et hardies, eurent parmi vous leurs héros : dans tous les genres, on vit sortir de votre sein des hommes uniques, dont Rome et la Grèce se seroient fait honneur.

La chaire elle-même rougit de ce comique indécent, ou de ces ornemens bizarres et pompeux, dont elle s'étoit jusque-là parée; et substitua l'instruction à une pompe vide et déplacée, la raison aux fausses lueurs, et l'Evangile à l'imagination. Partout le vrai prit la place du faux.

Notre langue devenue plus aimable, à mesure qu'elle devenoit plus pure, sembla nous réconcilier avec toute l'Europe, dans le temps même que nos victoires l'armoient contre nous : un François ne se trouvoit étranger nulle part; son langage étoit le langage de toutes les cours; et nos ennemis, ne pouvant vaincre comme nous, vouloient du moins parler comme nous.

La politesse du langage nous amena celle des mœurs : le goût qui régnoit dans les ouvrages d'esprit, entra dans les bienséances de la vie civile; et nos manières, comme nos ouvrages, servirent de modèle aux étrangers.

Le goût est l'arbitre et la règle des bienséances et des mœurs, comme de l'éloquence : c'est un dépôt public qui vous est confié, à la garde duquel on ne peut trop veiller : dès que le faux, le mauvais et l'indécent sont applaudis dans les ouvrages d'esprit, ils le sont bientôt dans les mœurs publiques : tout change et se corrompt avec le goût : les bienséances de l'éloquence et celles des mœurs se donnent, pour ainsi dire, la main. Rome elle-même vit bientôt ses mœurs reprendre leur première barbarie, et se corrompre, sous les empereurs, où la pureté du

langage et le goût du bon siècle commença à s'altérer; et la France auroit sans doute la même destinée, si l'académie, dépositaire des bienséances, et de la pureté du goût, ne nous répondoit aussi de celle des mœurs pour nos neveux.

DISCOURS DE RÉCEPT. A L'ACAD. FRANÇ

GLOIRE ET VERTUS DE LOUIS-LE-GRAND.

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois; plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de l'éclat qui l'environnoit : ses ennemis ont envié sa puissance : les étrangers sont venus des îles les plus éloignées baisser les yeux devant la gloire de sa majesté : ses sujets lui ont presque dressé des autels; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

. . . .

Cette majesté, répandue sur sa personne, n'avoit rien de farouche : un abord charmant, quand il vouloit se laisser approcher; un art d'assaisonner les graces, qui touchoit plus que les graces mêmes; une politesse de discours qui trouvoit toujours à placer ce qu'on aimoit le plus

à entendre. Nous en sortions transportés, et nous regrettions des momens que sa solitude et ses occupations rendoient tous les jours plus rares. Nation fidèle, nous aimons de tout temps à voir nos rois, et les rois gagnent toujours à se montrer à une nation qui les aime.

Et quel roi y auroit plus gagné que Louis? Vous pouvez le dire ici à ma place, anciens et illustres sujets occupés autour de sa personne. Au milieu de vous ce n'étoit plus ce grand roi, la terreur de l'Europe, et dont nos yeux pouvoient à peine soutenir la majesté; c'étoit un maître humain, facile, bienfaisant, affable : l'éclat qui l'environnoit, le déroboit à nos regards; nous ne voyions que sa gloire, et vous voyiez toutes ses vertus.

Un fonds d'honneur, de droiture, de probité, de vérité; qualités si essentielles aux rois, et si rares pourtant même parmi les autres hommes : un ami fidèle; un époux, malgré les foiblesses qui partagèrent son cœur, toujours respectueux pour la vertu de Thérèse; condamnant, pour ainsi dire, par ses égards pour elle, l'injustice de ses engagemens, et renouant par l'estime un lien affoibli par les passions; un père tendre, plus grand dans cette histoire domestique qui ne passera peut-être point à nos neveux, que dans les événemens éclatans de son règne, que les histoires publiques conserveront à la postérité.

OR. FUN. DE LOUIS-LE-GRAND.

MORT DE LOUIS-LE-GRAND.

Rappellerai-je ici ces jours de deuil tant de fois déjà rappelés, où toute la famille royale presque éteinte; où le trône environné de tant d'appuis, demeuré seul en un instant; où tant de têtes que la couronne attendoit, abattues, il ne nous restoit de toutes nos espérances que la caducité d'un grand roi, que nous allions perdre, et l'enfance d'un successeur, que nous craignions de ne pouvoir conserver? Louis, inébranlable au milieu des débris de sa maison, ne vit dans ces lugubres funérailles, que l'appareil et le préparatif des siennes : il avoit assez vécu pour sa gloire; mais il n'avoit pas encore vécu assez pour nous. Cependant ce règne long et glorieux devoit avoir le destin des choses humaines; ses jours, comme les nôtres, étoient comptés; le terme fatal arriva; les desseins du ciel sur sa grande ame étoient accomplis; et la France perdit un roi, qui sera toujours encore plus grand dans nos cœurs, que dans nos annales.

OR. FUN. DE MADAME.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit

vécu au delà de l'âge des rois; et elle nous promettoit encore une vie au delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il avoit vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte, nous paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déjà empreint au dedans de lui les caractères ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art et aux vaines espérances d'une cour que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare ; la mort cachée au dedans laisse voir au dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître ; sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'ame, que le monde n'a pas encore donnée. *Pourquoi pleurez-vous?* dit-il à un des siens que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer; *aviez-vous cru que les rois étoient immortels?*

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller, ou ses desirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il

ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins aux tristes saisissemens de la crainte les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource; et il conserve dans le lit de sa douleur cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vues autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'état, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner, et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût, et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque que l'on ne l'aime plus. Les sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces momens rapides et uniques où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand, quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours sans foiblesse, mais avec religion sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté; ne voulant exciter, ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs; ne

cherchant, ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse; et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grace opère de grand en Louis dans ces derniers momens? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur; c'est la grace qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'état. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services: il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rare sous un prince enfant; les intérêts de la monarchie, dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien: il leur demande pour son fils Salomon et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi: c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

. . . .

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous

étiez sortie, ame héroïque et chrétienne! votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité, qui prolongent vos desirs et qui retardent votre espérance : le jour de notre deuil, est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de saint Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux, dans le séjour de l'immortalité, les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres : et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

OR. FUN. DE LOUIS-LE-GRAND.

MARIAGE DE LA PRINCESSE CHARLOTTE PALATINE,

AVEC PHILIPPE, DUC D'ORLÉANS, PÈRE DU RÉGENT.

Les mêmes liens qui l'attachèrent au prince son époux, l'attachèrent à la France : elle parut avoir épousé la nation. Le sang germanique, qui couloit dans ses veines, retrouva pour le sang françois, les penchans et les affections de la même origine; et descendue de ces anciens conquérans qui, des bords du Rhin, vinrent fonder dans les Gaules une monarchie qui a vu depuis commencer toutes celles de l'Europe, elle parut, en arrivant parmi nous, s'être rendue à sa patrie, plutôt qu'en être sortie. Notre culte étoit devenu son culte, et notre peuple fut le sien; nos dieux furent ses dieux; nos usages, ses usages; notre gloire ou nos malheurs, ses malheurs ou sa gloire; et oubliant ses premières destinées, elle n'en connut plus d'autres que celles de la monarchie. Liée par le sang, ou par des commerces d'amitié et de bienséance à la plupart des souverains de l'Europe, elle ne le fut jamais, par le cœur, qu'à la nation; et au milieu des guerres qui les avoient armés contre nous, ses liaisons avec les cours étrangères ne furent jamais que des témoignages éclatans de son amour pour la France. Nos histoires lui en feront honneur; et parmi les

princesses étrangères que les liens du mariage unirent au sang de nos rois, et qui vécurent au milieu de nous, elles lui opposeront des exemples qui l'honoreront encore davantage.

OR. FUN. DE MADAME.

ÉTAT DE LA FRANCE SOUS LOUIS XIV.

La monarchie n'avoit pas encore vu des jours si brillans : elle s'étoit relevée autrefois de ses malheurs : elle a pensé périr et s'écrouler sous le poids de sa propre gloire.

La terre toute seule ne sembloit pas même suffire à nos triomphes. La mer encore gémissoit sous le nombre et sous la grandeur énorme de nos navires. Nos flottes, qui suffisoient à peine sous les derniers règnes pour mettre nos côtes à couvert de l'insulte des pirates, portoient partout au loin la terreur et la victoire. Les ennemis attaqués jusque dans leurs ports avoient paru céder à l'étendard de la France l'empire des deux mers. La Sicile, la Manche, les îles du Nouveau-Monde, avoient vu leurs ondes rougies par les défaites les plus sanglantes. Et l'Afrique même, encore fière d'avoir vu autrefois échouer sur ses côtes, la valeur de saint Louis et toute la puissance de Charles-Quint, ne trouvant plus d'asile sous ses remparts foudroyés, avoit été obligée de venir s'humilier, et d'en chercher un aux pieds du trône de Louis. . . . .

Nous

Nous nous élevions de tant de prospérités, et nous ne savions pas que l'orgueil des empires est toujours le premier signal de leur décadence.

Telle fut la grandeur de Louis dans la guerre. Jamais la France n'avoit mis sur pied des armées si formidables : jamais l'art militaire, c'est-à-dire, l'art funeste d'apprendre aux hommes à s'exterminer les uns les autres, n'avoit été poussé si loin : jamais tant de généraux fameux; et pour ne parler que de ces premiers temps, un Condé, dont le premier coup d'œil décidoit toujours de la victoire; un Turenne, qui, plus tardif en apparence, n'en étoit que plus sûr du succès; un Créqui, plus grand le jour de sa défaite que dans les jours de ses triomphes; un Luxembourg, qui sembloit se jouer de la victoire; et tant d'autres venus depuis, que nos annales mettront un jour parmi les Guesclins et les Dunois de notre siècle.

Mais hélas! triste souvenir de nos victoires, que nous rappelez-vous? Monumens superbes élevés au milieu de nos places publiques, pour en immortaliser la mémoire, que rappellerez-vous à nos neveux, lorsqu'ils vous demanderont, comme autrefois les Israélites, ce que signifient vos masses pompeuses et énormes? Vous leur rappellerez un siècle entier d'horreur et de carnage : l'élite de la noblesse françoise précipitée dans le tombeau; tant de maisons anciennes éteintes; tant de mères point consolées, qui pleurent encore sur leurs enfans; nos campagnes désertes, et au lieu des trésors qu'elles renferment

dans leur sein, n'offrant plus que des ronces au petit nombre des laboureurs forcés de les négliger; nos villes désolées; nos peuples épuisés; les arts à la fin sans émulation; le commerce languissant: vous leur rappellerez nos pertes, plutôt que nos conquêtes: vous leur rappellerez tant de lieux saints profanés; tant de dissolutions capables d'attirer la colère du ciel sur les plus justes entreprises; le feu, le sang, le blasphème, l'abomination, et toutes les horreurs qu'enfante la guerre: vous leur rappellerez nos crimes, plutôt que nos victoires.

. . . .

Un si long cours de prospérités inouïes, qui devoit un jour nous coûter si cher, éleva bientôt le royaume à un point de gloire et de magnificence où les siècles passés ne l'avoient pas encore vu. La France devint comme le spectacle pompeux de toute l'Europe. Que de maisons royales s'élevèrent, demeure superbe de Louis, où toutes les merveilles de l'Asie et de l'Italie rassemblées sembloient venir rendre hommage à sa grandeur! Paris, comme Rome triomphante, s'embellissoit des dépouilles des nations. La cour, à l'exemple du souverain, plus brillante et plus magnifique que jamais, se piqua d'effacer l'éclat des cours étrangères. La ville, l'imitatrice éternelle de la cour, en copia le faste. Les provinces à l'envi marchèrent de loin sur les traces de la ville. La simplicité des anciennes mœurs

changea : il ne resta plus de vestiges de la modestie de nos pères, que dans leurs vieux et respectables portraits, qui, en ornant les murs de nos palais, nous en reprochoient tout bas la magnificence. Le luxe, toujours le précurseur de l'indigence, en corrompant les mœurs, tarit la source de nos biens : la misère même, qu'il avoit enfantée, ne put le modérer : la perpétuelle inconstance des ornemens fut un des attributs de la nation : la bizarrerie devint un goût : nos voisins mêmes, à qui notre faste nous rendoit si odieux, ne laissèrent pas d'en venir chercher chez nous le modèle ; et après les avoir épuisés par nos victoires, nous sûmes encore les corrompre par nos exemples.

Cependant chaque jour embellissoit le règne de Louis. La navigation, plus florissante que sous tous les règnes précédens, étendit notre commerce, dans toutes les parties du monde connu. Des hommes habiles furent envoyés vers les côtes les plus éloignées de l'un et de l'autre hémisphère, pour prendre des points fixes et en perfectionner les connoissances. Un édifice célèbre (1) s'éleva hors de nos murs, où en observant le cours des astres et toute la magnificence des cieux, on marque au pilote des routes certaines sur la vaste étendue de l'Océan ; et on apprend au philosophe à s'humilier sous la majesté immense de l'auteur de l'univers. Nos flottes, aidées de ces secours, nous apportoient tous les ans, comme celles de

(1) L'Observatoire.

Salomon, les richesses du Nouveau-Monde. Hélas! ces nations insulaires et simples nous envoyoient leur or et leur argent, et nous leur portions peut-être en échange, au lieu de la foi, nos déréglemens et nos vices.

Le commerce, si étendu au dehors, fut facilité au dedans par des ouvrages dignes de la grandeur des Romains. Des rivières, malgré les terres et les colines qui les séparoient, virent réunir leurs eaux, et porter aux pieds des murs de la capitale le tribut et les richesses diverses de chaque province. Les deux mers, qui entourent et qui enrichissent ce vaste royaume, se donnèrent, pour ainsi dire, la main; et un canal miraculeux, par la hardiesse et les travaux incompréhensibles de l'entreprise, rapprocha ce que la nature avoit séparé par des espaces immenses.

Il étoit réservé à Louis d'achever ce que les siècles précédens de la monarchie n'auroient même osé souhaiter : c'étoit le règne des prodiges : nos pères ne les avoient pas même imaginés, et nos neveux n'en verront jamais de semblables; mais plus heureux que nous, ils verront peut-être le règne de la paix, de la frugalité et de l'innocence. Qu'ils n'arrivent jamais au comble frivole de notre gloire, plutôt que de l'acheter au prix des vices et des malheurs où elle nous a précipités !

Il est vrai que les soins de Louis, pour augmenter l'éclat et le bon ordre du royaume, ne

se proposoient point de bornes. La ville régnante, l'abord de toutes les nations, et qui rassemble le choix, comme le rebut de nos provinces, vit ce nombre prodigieux d'habitans si différens de mœurs, d'intérêts, de pays, vivre comme un seul homme. La police y ôta au crime la sûreté que la confusion et la multitude lui avoient jusque-là donnée. Au milieu de ce chaos régnèrent l'ordre et la paix; et dans ce concours innombrable d'hommes si inconnus les uns aux autres, nul presque ne fut inconnu à la vigilance du magistrat.

Le royaume entier changea de face comme la capitale : la justice eut des lois fixes; et le bon droit ne dépendit plus, ou du caprice du juge, ou du crédit de la partie : des réglemens utiles, et qui deviendront la jurisprudence de tous les règnes à venir, furent publiés : l'étude du droit françois et du droit public, se ranima : des sénateurs célèbres, et dont les noms formeront un jour la tradition des grands hommes qui embelliront l'histoire de la magistrature, ornèrent nos tribunaux : l'éloquence, et la science des lois et des maximes, brillèrent dans le barreau; et la tribune du sénat principal devint aussi célèbre par la majesté des plaidoyers publics, que l'avoit été sous les Hortense et sous les Cicéron, celle de Rome.

A quel point de perfection les sciences et les arts ne furent-ils pas portés? Vous en serez les monumens éternels, écoles fameuses rassemblées

autour du trône, et qui en assurez plus l'éclat et la majesté, que les soixante vaillans qui environnoient le trône de Salomon! L'émulation y forma le goût : les récompenses augmentèrent l'émulation : le mérite qui se multiplioit, multiplia les récompenses.

Quels hommes, et quels ouvrages vois-je sortir à la fois de ces assemblées savantes? des Phidias, des Apelles, des Platons, des Sophocles, des Plautes, des Démosthènes, des Horaces; des hommes et des ouvrages, au goût desquels le goût des âges futurs de la monarchie se rappellera toujours? Je vois revivre le siècle d'Auguste, et les temps les plus polis et les plus cultivés de la Grèce. Il falloit que tout fût marqué au coin de l'immortalité sous le règne de Louis; et que les époques des lettres y fussent aussi célèbres que celles des victoires.

La France a retenti long-temps de ces pompeux éloges; et nous nous sommes comme rassasiés là-dessus de nos propres louanges. Mais le dirai-je ici? en ajoutant à la science, nous avons ajouté au travail et à la malice : les arts en flattant la curiosité, ont enfanté la mollesse : *le* théâtre plus florissant, mais toujours le triste fruit de l'abondance, de l'oisiveté et de la corruption, ou a donné du ridicule au vice, sans corriger les mœurs, ou a corrompu les mœurs, en rendant le vice plus aimable : la poésie, en nous rappelant tout le sel et tous les agrémens des anciens, nous en a rappelé les séductions et

la licence : la philosophie a paru perdre du côté de la simplicité de la foi, ce qu'elle acquéroit de plus sur les connoissances de la nature : l'éloquence, toujours flatteuse dans les monarchies, s'est affadie par des adulations dangereuses aux meilleurs princes : enfin la science même de la religion, plus exacte et plus approfondie, et d'où devoient naître la paix et la vérité, a dégénéré en vaines subtilités, et éternisé les disputes. O siècle si vanté! *votre ignominie s'est donc multipliée avec votre gloire!* Mais la gloire appartenoit à Louis, et l'abus qu'on en a fait, a été notre seul ouvrage. Ainsi éclatoit au loin la grandeur et la réputation de la France, tandis qu'au dedans, elle s'affoiblissoit par ses propres avantages.

Je ne rappelle ici qu'une partie des merveilles dont vous avez été témoins. Tout ce qui fait la grandeur des empires se trouvoit réuni autour de Louis. Des ministres sages et habiles, ressource des peuples et des rois : nos frontières reculées, et qui sembloient éloigner de nous la guerre pour toujours : des forteresses inaccessibles élevées de toutes parts, et qui paroissoient plus destinées à menacer les états voisins, qu'à mettre nos états à couvert : l'Espagne forcée de nous céder, par un acte solennel, la préséance qu'elle nous avoit jusque-là disputée : Rome même désavouer par un monument public, le droit des gens violé, et l'outrage fait à une couronne de qui elle tient sa splendeur et la vaste étendue de son patrimoine : enfin le souverain lui-même d'une république

florissante, descendre de son trône, d'où ses prédécesseurs n'étoient pas encore descendus, quitter ses citoyens et sa patrie, et venir mettre les marques fastueuses de sa dignité aux pieds de Louis, pour fléchir sa clémence.

Grands événemens qui nous attiroient la jalousie bien plus que l'admiration de l'Europe! Et des événemens qui font tant de jaloux, peuvent bien embellir l'histoire d'un règne; mais ils n'assurent jamais le bonheur d'un état.

Que manquoit-il dans ces temps heureux à la gloire de Louis? Arbitre de la paix et de la guerre; maître de l'Europe; formant presque avec la même autorité les décisions des cours étrangères que celles de ses propres conseils; trouvant dans l'amour de ses sujets des ressources qui en tarissant leurs biens ne pouvoient épuiser leur zèle; conservant sur les princes issus de son sang, signalés par mille victoires, un pouvoir aussi absolu que sur le reste de ses sujets; voyant autour de son trône les enfans de ses enfans; le père d'une nombreuse postérité; le patriarche, pour ainsi dire, de la famille royale, et élevant tout à la fois, sous ses yeux, les successeurs des trois règnes suivans. Jamais la succession royale n'avoit paru plus affermie. Nous voyions croître aux pieds du trône, les rois de nos enfans et de nos neveux. Hélas! à peine en reste-t-il un pour nous-mêmes; et il n'est demeuré qu'une étincelle dans Israël. OR. FUN. DE LOUIS-LE-GRAND.

TABLEAU D'UN ÉTAT FLORISSANT.

La France, sortie des troubles inséparables d'une longue minorité, voyoit croître avec le roi ses espérances et sa gloire. Nos troupes aguerries par nos propres dissensions; de grands généraux formés, et, en combattant même contre la patrie, devenus des chefs consommés pour la défendre; les finances rétablies par les soins d'un ministre habile; la licence changée en règle; les anciennes maximes presque oubliées, rappelées à leur premier esprit; les arts, déchus dans la foiblesse du gouvernement, reprenant avec lui leur éclat et leur vigueur; les lettres, que nos troubles et nos malheurs avoient comme bannies, rétablies en honneur pour publier des victoires; ces hommes uniques, dont les ouvrages seront de tous les temps, et qui, jusque-là n'avoient paru que successivement de siècle en siècle, ou de règne en règne parmi nous, devenus communs, et se pressant, pour ainsi dire, de naître tous à la fois sous un règne déjà si glorieux; l'état, comme le roi, dans une jeunesse vive et florissante.

Au milieu de tant de prospérités, le Dauphin est donné à la France; l'objet des vœux publics, le gage du bonheur des peuples, l'espérance de la monarchie, le lien de la succession royale, l'enfant de la gloire et de la magnificence.

Nos succès croissent avec lui : ses jours ne sont

plus comptés que par les victoires d'un père triomphant : chaque saison vient mettre aux pieds de son berceau royal des trophées et des dépouilles : les merveilles se multiplient ; l'abondance embellit le dedans du royaume, tandis que la valeur en recule les frontières : la pompe des maisons royales répond à la grandeur du roi : de superbes édifices sortent en un instant, comme par enchantement, du sein de la terre : l'ouvrage de plusieurs siècles devient l'ouvrage de quelques mois : la stérilité des lieux se tourne en ornement : et le roi, de retour de ses campagnes, après avoir vaincu ses ennemis, vient se délasser chez lui à vaincre encore la nature.

ORAISON FUN. DU DAUPHIN.

DISSENSIONS CIVILES.

L'ENCEINTE des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections; les haines, les jalousies, divisent les citoyens, comme elles divisent les nations; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfans comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue; la haine obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère ;

et pardonner est une foiblesse qui déshonore. Oh! mes Frères, Jésus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ? Il est venu nous apporter la paix; il nous l'a laissée comme son héritage; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer; et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous; et les haines partagent encore la cour, la ville, les familles : et ceux que les places, que les intérêts de l'état, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, et s'élever sur les ruines les uns des autres; et la religion, qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus; et tous ces motifs, si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux : et si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'est que tous nos sentimens sont presque éteints; ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance et notre extinction prochaine.

AVENT.

PORTRAITS DU DUC DE MONTAUSIER ET DE BOSSUET.

L'UN, d'une vertu haute et austère; d'une probité au-dessus de nos mœurs; d'une vérité à l'épreuve de la cour; philosophe sans ostentation; chrétien sans foiblesse; courtisan sans passions; l'arbitre du bon goût et de la rigidité des bienséances; l'ennemi du faux; l'ami et le protecteur du mérite; le zélateur de la gloire de la nation; le censeur de la licence publique; enfin, un de ces hommes qui semblent être comme les restes des anciennes mœurs, et qui seuls ne sont pas de notre siècle.

L'autre, d'un génie vaste et heureux; d'une candeur qui caractérise toujours les grandes ames et les esprits du premier ordre; l'ornement de l'épiscopat, et dont le clergé de France se fera honneur dans tous les siècles; un évêque au milieu de la cour; l'homme de tous les talens et de toutes les sciences; le docteur de toutes les Eglises; la terreur de toutes les sectes; le Père du dix-septième siècle, et à qui il n'a manqué que d'être né dans les premiers temps, pour avoir été la lumière des conciles, l'ame des Pères assemblés, dicté des canons, et présidé à Nicée et à Ephèse.

Deux hommes uniques chacun dans leur caractère,

ractère, et qu'on auroit cru ne pouvoir plus être remplacés après leur mort, si ceux qui leur ont succédé dans l'éducation du prince qui doit régner ne nous avoient appris que la France ne fait guère de pertes irréparables.

ORAISON FUN. DU DAUPHIN.

PORTRAIT DE GUILLAUME, PRINCE D'ORANGE.

Le roi, au milieu de ses succès, avoit préféré le bonheur des peuples à des victoires, qui sont toujours le prix du sang et le péril des ames, quand du fond de la Hollande sort un nouveau vase de la colère du Seigneur destiné de Dieu pour détrôner les plus saints rois, et être l'instrument de ses vengeances sur les royaumes et sur les peuples : un prince profond dans ses vues; habile à former des ligues et à réunir les esprits; plus heureux à exciter des guerres qu'à combattre; plus à craindre encore dans le secret du cabinet, qu'à la tête des armées : un ennemi que la haine du nom françois avoit rendu capable d'imaginer de grandes choses et de les exécuter; un de ces génies qui semblent être nés pour mouvoir à leur gré les peuples et les souverains; un grand homme s'il n'avoit jamais voulu être roi.

ORAIS. FUN. DU DAUPHIN.

PORTRAIT D'ABEILARD.

Cet homme enflé d'une vaine science, et pourvu de ces talens naturels propres à séduire les esprits et à donner au mensonge tout l'air de la vérité; éloquent, poli, artificieux dans ses discours, vain de mille connoissances singulières, avoit entrepris de rendre les mystères de la foi palpables à la raison humaine; et au lieu de cette lampe qui luit dans un lieu ténébreux, y introduire une lumière qui ne paroîtra que lorsque nous serons transformés de clarté en clarté. Déjà les fidèles, attirés par les charmes de son éloquence et par l'ascendant de la nouveauté, toujours inévitable en matière de religion sur l'esprit des peuples, commençoient à franchir les bornes saintes que nos anciens avoient si sagement posées. Ce mystère d'iniquité n'opéroit presque plus en secret; et Abeilard, fier de son succès, défioit hautement le peuple de Dieu, comme ce géant des Philistins, de lui opposer un ennemi digne de lui: mais l'insolence de cet hérésiarque préparoit à Bernard une nouvelle gloire. Tous deux se rendent au concile de Sens: et là, devant les pontifes du Seigneur, la science qui enfle cède à la simplicité qui édifie; les paroles artificieuses de la sagesse humaine, à la vertu de la croix et de l'esprit; et le philosophe le plus orgueilleux de

son temps, à un scribe instruit dans le royaume des cieux.

PANÉG. DE SAINT BERNARD.

PORTRAIT D'UN MAGISTRAT.

Exposons tout-à-coup ce grand homme à la tête de la province, veillant aux intérêts et à la gloire du prince; présidant à la fortune et au repos des peuples, toujours occupé, et toujours au-dessus de ses occupations; se faisant un vrai soulagement de son devoir, et se faisant un devoir du soulagement de son peuple; si pénétrant, qu'il ne lui falloit pour décider que le temps qu'il faut pour entendre; si éclairé, que ses décisions paroissoient toujours dictées par la sagesse même; sûr de l'avenir, attentif au présent, habile à prendre des mesures sur le passé; d'un esprit vif, facile, insinuant; d'un jugement vaste, élevé, fécond; d'un cœur droit, noble, bienfaisant; toujours au-dessus de ses dignités et de sa grandeur, toujours à portée de la misère et de l'infortune; ami sincère, maître généreux, père commun.

. . . .

Je ne vous dirai pas ici qu'il avoit reçu du ciel un de ces génies heureux, qui trouvent dans leur propre fonds, ce que l'étude et l'expérience ne sauroient guère remplacer quand on ne l'a pas; qu'il étoit né instruit sur l'art périlleux de

gouverner les peuples; que de tous les mystères de la sagesse des hommes, il n'ignora que ceux qu'il n'eût pas voulu suivre; et que, comme cet habile conducteur du peuple juif, il sut dès sa jeunesse tous les secrets de la science des Egyptiens. Je n'ajouterai pas que les affaires n'eurent jamais rien d'obscur qu'il n'éclaircît, rien de douteux qu'il ne décidât, rien de difficile qu'il n'aplanît, rien de délicat qu'il ne ménageât, rien de périlleux qu'il ne franchît, rien de pénible qu'il ne dévorât; que les plus vastes l'étoient moins que son esprit; et que partagé entre mille soins, il fut toujours tout entier à chacun.

ORAISON FUNÈB. DE M. DE VILLEROY.

VIE PRIVÉE D'UN GRAND HOMME.

Les grands hommes, qui ne doivent ce titre qu'à certaines actions d'éclat, n'ont quelquefois de grand que le spectacle.

Dans ces occasions rares, les yeux du public et la gloire du succès prêtent à l'ame une force et une grandeur étrangères; l'orgueil emprunte les sentimens de la vertu; l'homme se surmonte, et ne se montre pas tel qu'il est.

Combien de conquérans fameux dans l'histoire, à la tête des armées, ou dans un jour d'action, paroissent au-dessus des héros; et dans le détail des mœurs et de la société, à peine étoient-ils des hommes.

C'est que dans les occasions d'éclat, l'homme est comme sur le théâtre; il représente : mais dans le cours ordinaire des actions de la vie, il est, pour ainsi dire, rendu à lui-même; c'est lui qu'on voit; il quitte le personnage, et ne montre plus que sa personne.

Aussi lorsque l'auteur sacré loue ces hommes illustres qui ont été riches en vertu, et qui se sont acquis parmi leur peuple une gloire qui passera d'âge en âge, il comprend tout leur éloge dans ces deux traits : Ils ont maintenu et embelli au dehors l'ordre et la beauté de la société, par la douceur de toutes les vertus civiles : *Pulchritudinis studium habentes*; et ils ont été au dedans comme les génies pacifiques et tutélaires de leurs propres maisons : *Pacificantes in domibus suis*.

Oui, Messieurs, que le prince de Conti ait été un grand homme de guerre, c'est une gloire qu'il a partagée avec tant d'hommes fameux que la France a eus dans tous les siècles.

Mais une louange qui lui est propre, c'est que la vie paisible et privée, l'écueil des réputations les plus brillantes, a laissé voir en lui encore plus de vertus estimables : c'est qu'en le voyant tous les jours, nous l'avons toujours vu plus grand.

. . . .

Quels égards pour la princesse son épouse, dont la conduite et les vertus ont toujours honoré le rang! Les plus petites attentions, qui sembloient

devoir échapper à la supériorité de son génie, n'échappoient pas à la bonté de son cœur. Quelle tendresse pour les princes ses enfans! Formant lui-même dans leur cœur ces premiers sentimens d'honneur et d'élévation si dignes de leur naissance; devenant, pour ainsi dire, enfant avec eux, pour leur apprendre à devenir un jour sages, grands, équitables, humains, modérés; en un mot, tout ce qu'il étoit lui-même. Vivant comme un homme privé au milieu de son auguste famille; respectant les liens de la religion et de la nature, les doux titres de père et de mari; et ne connoissant pas cet usage insensé, qui fait que la plupart des grands semblent être nés seuls sur la terre, croient que tout ce qui renverse la première institution de la nature est un privilége de la grandeur, et regardent tout ce qui lie comme un joug qui les déshonore.

ORAIS. FUNÈB. DU PRINCE DE CONTI.

RELIGION MILITAIRE.

Pourquoi croyez-vous que les nations les plus barbares aient toutes eu une espèce de religion militaire, et que le culte se soit toujours trouvé mêlé parmi les armes? Pourquoi croyez-vous que les Romains fussent si jaloux de mettre leurs aigles et leurs dieux à la tête de leurs légions, et que les autres peuples affectassent de prendre ce qu'il y avoit de plus sacré dans leurs super-

stitions, et en traçassent les figures et les symboles sur leurs étendards; sinon pour empêcher que le tumulte et l'agitation des guerres ne fît oublier ce qu'on doit aux dieux qui y président, et afin qu'à force de les avoir sans cesse devant les yeux, on fût comme dans une heureuse impuissance de les perdre de vue? Pourquoi croyez-vous que les Israélites dans leurs marches et dans leurs combats, fussent toujours précédés du serpent d'airain; que Constantin, devenu la conquête de la croix, fit élever ce signal de toutes les nations au milieu des armées; que nos rois, dans leurs entreprises contre les infidèles, allassent recevoir l'étendard sacré aux pieds des autels; et qu'enfin encore aujourd'hui l'Eglise consacre par des prières de paix et de charité ces signes déplorables de la guerre et de la dissension; sinon pour vous faire souvenir que la guerre même est une manière de culte religieux; que c'est le Dieu des armées qui préside aux victoires et aux batailles; que les conquérans ne sont bien souvent entre ses mains que des instrumens de colère dont il se sert pour châtier les péchés des peuples; qu'il n'est point de véritable valeur que celle qui prend sa source dans la religion et dans la piété; et qu'après tout, les guerres et les révolutions des états ne sont que des jeux aux yeux de Dieu, et un changement de scène dans l'univers; que lui seul ne change point, et seul a de quoi fixer les agitations et les desirs insatiables du cœur humain?

BÉNÉDIC. DES DRAP. DU RÉG. DE CATINAT.

SUR LA PROFESSION MILITAIRE.

Que votre sort est à plaindre, Messieurs! La voie des armes, où les engagemens de la naissance et le service du prince vous appellent, est, à la vérité, brillante aux yeux des sens; c'est le seul chemin de la gloire, c'est le seul poste digne d'un homme qui porte un nom : mais en matière de salut, de toutes les voies, c'est la plus terrible. Voilà les périls; voici les moyens de les éviter.

Car enfin le bras de Dieu n'est pas raccourci; le salut n'est nulle part impossible: le torrent n'entraîne que ceux qui veulent bien s'y prêter; le Seigneur a ses élus partout; et les mêmes dangers qui sont des écueils pour les réprouvés, deviennent des occasions de mérite aux justes.

Et, pour entrer ici dans un détail qui vous le fasse sentir, quels sont, dites-moi, dans votre état, les écueils que la grace ne puisse vous faire éviter? quels sont les maux qui n'aient en même temps leurs remèdes?

Je sais que l'ambition est comme inévitable à un homme de guerre; que l'Evangile, qui fait un vice de cette passion, ne sauroit prévaloir contre l'usage qui l'a érigée en vertu; et qu'en fait de mérite militaire, qui ne sent pas ces nobles mouvemens qui nous font aspirer aux grands postes, ne sent pas aussi ceux qui nous font oser de grandes actions. Mais, outre que le desir de

voir vos services récompensés, s'il est modéré, si seul il n'absorbe pas le cœur tout entier, s'il ne vous porte pas à vous frayer des routes d'iniquité pour parvenir à vos fins et établir votre fortune sur les ruines de celle d'autrui; outre, dis-je, que ce desir, environné de toutes ses précautions, n'a rien dont la morale chrétienne puisse être blessée; qu'a-t-il, en vous offrant les espérances humaines, de si séduisant qu'il puisse l'emporter sur l'espoir des chrétiens et les promesses de la foi? Des postes, des honneurs, des distinctions, un nom dans l'univers? Mais quelle foule de concurrens faut-il percer pour en venir là! Que de circonstances faut-il assortir, qui ne se trouvent presque jamais ensemble! et d'ailleurs est-ce le mérite qui décide toujours de la fortune? Le prince est éclairé, je le sais; mais peut-il tout voir de ses yeux? combien de vertus obscures et négligées! combien de services oubliés ou dissimulés! et, d'autre part, combien de favoris de la fortune, sortis tout à coup du néant, vont de plein-pied saisir les premiers postes! Et de là quelle source de désagrémens et de dégoûts! On se voit passer sur le corps par des subalternes, gens qu'on a vus naître dans le service, et qui n'en savent pas encore assez, même pour obéir, tandis qu'on se sent soi-même sur le penchant de l'âge, et qu'on ne rapporte de ses longs services qu'un corps usé, des affaires domestiques désespérées, et la gloire d'avoir toujours fait la guerre à ses frais. Eh! qu'entend-on autre chose

parmi vous, que des réflexions sur l'abus des prétentions et des espérances? Vous-même, qui m'écoutez, quelle est là-dessus votre situation? Et cependant on sacrifie l'éternité à des chimères; on se flatte toujours qu'on sera du nombre des heureux; et on ne s'aperçoit pas que la providence ne semble laisser au hasard et au caprice des hommes le partage des postes et des emplois que pour nous faire regarder avec des yeux chrétiens les titres et les honneurs, et nous faire rapporter au roi du ciel, aux yeux de qui rien n'échappe et qui nous tiendra compte de nos plus petits soins, des services que nous rendons aux rois de la terre, qui souvent ou ne peuvent les voir ou ne sauroient les récompenser.

Mais quand même votre bonheur répondroit à vos espérances; quand même les douces erreurs et les songes sur lesquels votre esprit s'endort deviendroient un jour des réalités; quand même, par un de ces coups du hasard qui entre toujours pour beaucoup dans la fortune des armes, vous vous verriez élevé à des postes auxquels vous n'oseriez même aspirer, et que vous n'auriez plus rien à souhaiter du côté des prétentions humaines: que sont les félicités d'ici-bas, et quelle est leur fragilité et leur rapide durée? Que nous reste-t-il de ces grands noms qui ont autrefois joué un rôle si brillant dans l'univers? ils ont paru un seul instant, et disparu pour toujours aux yeux des hommes. On sait ce qu'ils ont été pendant ce petit intervalle qu'a duré leur éclat; mais qui

sait ce qu'ils sont dans la région éternelle des morts? les chimères de la gloire et de l'immortalité ne sont là d'aucun secours : le Dieu vengeur, qui, du haut de son tribunal pèse leurs actions et discerne leur mérite, n'en juge pas sur ce que nous disons et sur ce que nous pensons d'eux ici-bas ; et tous ces grands traits, qui font tant d'honneur à leur mémoire, et qui enrichissent nos annales, sont peut-être les principaux chefs de leur condamnation, et les traits les plus honteux de leur ame aux yeux de Dieu.

BÉNÉD. DES DRAP. DU RÉG. DE CATINAT.

GOUT POUR LA GUERRE.

Les grands talens qui distinguent les hommes dans leur état se manifestent d'abord par le goût qui les y porte. David encore enfant cherchoit parmi les lions et les ours une matière à sa valeur, et se déroboit volontiers au repos de la vie champêtre, pour aller s'instruire auprès de ses frères, au milieu des armées d'Israël.

Le goût du prince de Conti pour la guerre fut le premier penchant que la nature montra en lui ; et ce n'étoit pas ce goût qui, dans les autres est d'ordinaire une ardeur de l'âge, plus qu'une preuve du talent.

Guidé par la force de son génie, il se fit d'abord de l'art militaire une étude, et non pas un amusement : il comprit tout ce qu'il falloit d'é-

tendue, d'élévation, de sang-froid, de vivacité, de profondeur, de ressources, de connoissances, pour y exceller; et crut qu'un prince ne devoit compter pour rien de combattre, s'il ne se rendoit digne de commander.

A la lecture des anciens, et surtout des Commentaires de César, dont il traduisit les plus beaux endroits, il ajouta la recherche et la conversation des hommes les plus consommés dans la science de la guerre. Il les écoute, il les étudie; il en fait ses amis, pour être plus à portée d'en faire ses maîtres : il se rend propres les talens différens qui les distinguent entre eux; persuadé que si la naissance peut donner les grandes dispositions, c'est l'application toute seule qui fait les grands hommes.

ORAISON FUN. DU PRINCE DE CONTI.

EXPLOITS MILITAIRES.

La même grandeur d'ame l'accompagnoit dans les périls. Et ici, Messieurs, que pourrois-je dire, qui ne soit au-dessous de ce que vous avez vu la plupart? S'est-il trouvé dans une seule action où il ne se soit attiré les yeux de toute l'armée; et où, sans avoir eu l'honneur du commandement, il n'ait eu presque lui seul l'honneur de la victoire ?

Rappelez ses premières campagnes : on croyoit revoir le grand Condé dans sa vive et vaillante jeunesse.

A

A Courtray, où, pour la première fois, il montra un nouveau héros aux ennemis et à nos troupes.

A Luxembourg, où, à la tête des grenadiers, il monte à l'assaut d'un bastion, l'épée à la main, et où blessé d'un éclat de grenade, et échappé à mille autres coups, il fait craindre que la victoire ne nous coûte une vie si chère.

A Novigrade, où une escarmouche engagée trop témérairement avec les Turcs, change de face à l'arrivée du prince qui y vole; et plusieurs officiers d'un grand nom doivent à sa valeur et aux périls qu'il court en cette occasion, la vie et la liberté, qu'une audace indiscrète leur avoit fait mériter de perdre.

A Neuhausel, où, après avoir repoussé les infidèles jusque sur le bord du fossé, revenu tout couvert de poussière et de gloire, il court encore avec l'électeur de Bavière, rétablir un ouvrage où les assiégés avoient mis le feu; et par l'amitié que l'âge et les grandes qualités forment entre eux, il fait naître dès-lors dans le cœur de ce prince ces premières dispositions d'attachement pour la France, qui ont depuis paru; et où, si cet allié généreux et fidèle n'a pas eu pour lui les succès, il a eu du moins l'honneur de la constance, de la bonne foi, l'estime de la nation, l'amour des troupes, et l'affection du roi, qui toute seule vaut des succès, ou qui rassure du moins contre les pertes.

Enfin à Gran, où, à la tête du premier régi-

ment de l'empire, il arrête la première fureur du Turc, le pousse, le renverse, lui arrache la victoire, qu'il croyoit déjà tenir; affronte mille fois la mort qui paroît le respecter plus qu'il ne paroît la craindre; porte partout la terreur du sang de France toujours fatal aux infidèles; fait déjà redouter aux Allemands, dans le bras qui les défend, celui qui va bientôt les vaincre; et montre de loin aux vœux des Polonois, témoins et admirateurs de ses actions, le héros digne d'être un jour placé sur leur trône.

A ces traits, le reconnoissez-vous, Messieurs? ce ne sont pourtant encore que les premiers essais de son courage. Ce nouveau David croissant; va paroître de jour en jour au-dessus de sa valeur même.

Vous ne l'avez pas oublié, Messieurs, et le souvenir de ces deux mémorables journées où le prince de Conti parut si grand, est encore trop récent, et trop glorieux à la France, à la mémoire du maréchal de Luxembourg, à l'histoire de ce règne; trop honorable surtout au vaillant prince qui nous honore ici de sa présence, et qui en a partagé avec tant de distinction la gloire et les dangers; trop rapproché même tous les jours, par la différence des événemens, pour être effacé de votre esprit, puisqu'il ne le sera jamais de nos annales.

Que n'ai-je plus d'usage dans l'art de décrire des victoires et des batailles! ou plutôt, pourquoi ce temple et ces autels m'avertissent-ils que mon

ministère ne doit mettre ici dans ma bouche que des paroles de paix et de réconciliation ?

Vous l'auriez vu à Steinkerque rappelant la victoire qui d'abord nous échappe ; rétablissant partout ce que la première surprise nous a déjà fait perdre d'avantages ; prenant lui-même des mains d'un de nos officiers blessé, le drapeau qu'il est hors d'état de porter ; rassemblant autour de lui ceux que sa présence rassure ; ou que le danger de sa personne attire ; les exhortant, comme un autre Machabée, de ne pas flétrir par une fuite honteuse, la gloire du nom françois, jusque-là accoutumé à vaincre, et de mourir plutôt que de devoir la vie à une lâche retraite ; courant porter au milieu des ennemis, avec l'étendard de la France, le signal de la victoire ; au centre, à la droite, à la gauche, il est partout où la victoire est encore douteuse ; et la victoire se déclare dès qu'il paroît : éclairant le maréchal de Luxembourg même, par la justesse de ses conseils et par la pénétration de ses vues ; enfin l'ame de ce grand général dans cette fameuse journée, comme ce général le fut lui-même de toute l'armée.

Tel et encore plus grand paroît-il peu de temps après à Nerwinde. L'ennemi retranché dans son camp, comme dans un fort, mille foudres qui portent la mort partout, en défendent l'approche ; nos troupes déjà plusieurs fois repoussées, le soldat découragé, le général accoutumé à une victoire prompte, étonné de la voir balancer si longtemps aujourd'hui, court au prince de Conti :

Grand prince, lui dit-il, *tout va manquer*, *et il n'y a que votre présence qui puisse faire tomber les difficultés.* Conti paroît, avec lui la confiance revient aux troupes; la valeur de la nation reprend le dessus; on le suit, rien ne résiste; les retranchemens sont forcés en plusieurs endroits; ils ouvrent à Conti autant de voies à la victoire; il charge jusqu'à six fois à la tête de six corps différens. L'ennemi, qui n'a plus de rempart que sa propre valeur, s'ébranle. Tout couvert de sang et de feu, Conti perce dans leurs rangs. La victoire qu'il tient déjà, un coup de sabre qu'il reçoit sur la tête est sur le point de la lui ravir; et le téméraire qui porte le coup est puni à l'instant de son audace; et percé de la main du prince, il expire à ses pieds. Enfin soldat, général, à mesure que le besoin du service le demande, ses conseils commencent la victoire, et sa valeur l'achève.

OR. FUN. DE M. LE PRINCE DE CONTI.

LA GUERRE.

Les rois s'élèvent contre les rois; les peuples contre les peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire: un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance; et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines: la terre n'est pas assez vaste pour les

contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mise aux états et aux empires : chacun veut usurper sur son voisin ; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. AVENT.

MALHEURS DE LA GUERRE.

Si un amour outré de la gloire enivre les rois, tout leur souffle la désolation et la guerre ; et alors, Sire, que de peuples sacrifiés à l'idole de leur orgueil ! que de sang répandu qui crie vengeance contre leur tête ! que de calamités publiques dont ils sont les seuls auteurs ! que de voix plaintives s'élèvent au ciel contre des hommes nés pour le malheur des autres hommes ! que de crimes naissent d'un seul crime ! Leurs larmes pourroient-elles jamais laver les campagnes teintes du sang de tant d'innocens ? et leur repentir tout seul peut-il désarmer la colère du ciel, tandis qu'il laisse encore après lui tant de troubles et de malheurs sur la terre ?

Sire, regardez toujours la guerre comme le plus grand fléau dont Dieu puisse affliger un empire : cherchez à désarmer vos ennemis plutôt, qu'à les vaincre. Dieu ne vous a confié le glaive que pour la sûreté de vos peuples, et non pour le malheur de vos voisins. L'empire sur

lequel le ciel vous a établi est assez vaste ; soyez plus jaloux d'en soulager les misères que d'en étendre les limites ; mettez plutôt votre gloire à réparer les malheurs des guerres passées, qu'à en entreprendre de nouvelles ; rendez votre règne immortel par la félicité de vos peuples, plus que par le nombre de vos conquêtes ; ne mesurez pas sur votre puissance la justice de vos entreprises ; et n'oubliez jamais que, dans les guerres les plus justes, les victoires traînent toujours après elles autant de calamités pour un état que les plus sanglantes défaites. PETIT CARÊME.

COMMENT ON DOIT ENVISAGER LES VICTOIRES.

Les victoires sont toujours des bienfaits d'un Dieu irrité contre les hommes.

Quel spectacle, en effet, nous offre celle même que nous venons de remporter ! un carnage si affreux et si nouveau du côté des ennemis et du nôtre, qu'on n'en trouve presque d'exemple que parmi les peuples barbares. Eux seuls peuvent triompher d'une journée aussi sanglante et aussi meurtrière ; pour nous, elle couvre même de deuil l'éclat de notre victoire : elle accompagne nos témoignages publics de reconnoissance envers le Dieu des armées, d'une tristesse d'humanité et de religion, et mêle à nos actions de graces

les larmes que nous ne pouvons nous empêcher de verser sur la mort de nos proches, de nos amis, et de tant de vaillans sujets, qui viennent de sacrifier généreusement leur vie pour la gloire du prince, et pour les intérêts de l'état.

Quels trophées pourrions-nous donc élever sur un champ de bataille tout couvert des corps entassés et des membres épars de tant de milliers de chrétiens? Transportons-nous-y en esprit, et de ce lieu souillé de tant de ruisseaux de sang, et si lugubre même pour nous, malgré notre victoire; de ce lieu, dont nous ne sommes demeurés les maîtres, que pour y lire et y méditer à loisir l'instabilité des choses humaines, et les malheurs inévitables des guerres, présentons au Dieu de paix ce spectacle si capable d'émouvoir ses entrailles paternelles : faisons monter jusqu'à lui la voix de tant de sang répandu; et que cette voix, loin de solliciter comme autrefois sa vengeance, la calme et la désarme : arrachons de ses mains par nos supplications, le glaive que sa justice fait de nouveau briller sur nos têtes : promettons-lui des mœurs plus saintes, et il nous accordera des jours plus tranquilles : faisons cesser les crimes qui l'irritent, et il suspendra les fléaux qui nous affligent. Les prières qu'on lui adresse pour la paix après la victoire, sont toujours plus sûrement exaucées : c'est la religion qui les inspire : c'est l'Eglise alors elle-même qui prie par notre bouche : c'est l'Esprit de Dieu qui demande pour nous, et qui forme

en nous ces gémissemens secrets : et le Seigneur ne rejette jamais des prières qu'il a formées lui-même dans nos cœurs.

Allons donc, nous assembler aux pieds de ses autels, plus touchés des horreurs qu'entraîne la guerre, que de la gloire de nos succès. Ne demandons pas à un Dieu, qui n'est descendu sur la terre que *pour y éteindre dans son sang toutes les inimitiés, et réconcilier l'univers;* ne lui demandons pas que son glaive achève d'exterminer les nations armées contre nous; ces prières de sang retomberoient sur nos têtes : demandons-lui cette paix, que les rois, que les victoires, que le monde ne sauroit donner, et qui ne peut être l'ouvrage que de ses miséricordes infinies : demandons-lui *que les peuples et les rois réunis enfin, et réconciliés, ne soient plus occupés qu'à le servir;* et que, plus jaloux d'étendre le règne de la foi que les bornes de leur empire, ils ne prennent plus les armes que pour porter ensemble l'étendard de la religion, et la gloire du nom chrétien jusqu'à ces nations infidèles, qui doivent être appelées un jour à la connoissance de l'Evangile.

MANDEMENT POUR FAIRE CHANTER UN TE DEUM.

Nos frontières et l'intérieur du royaume sont à couvert des ravages et des autres calamités de la guerre : et tandis que nos ennemis voient leurs terres désolées, et tout leur pays en proie à la li-

cence du soldat; le laboureur chez nous cultive en paix nos campagnes, et le citoyen tranquille autour de son foyer, en recueille les fruits, et se trouve heureux de les partager entre les besoins de sa famille et ceux de l'état.

Ne nous glorifions pas de ces avantages, *ne mettons pas*, comme nous exhorte le prophète, *notre confiance et notre sûreté dans notre arc ni dans notre glaives*. Nos armes ne sont victorieuses, et nos troupes invincibles, que parce que Dieu combat pour nous. La même main qui nous protège, peut aussi nous abandonner; et d'autant plus que, malgré nos victoires, nous devons toujours regarder la guerre comme un fléau que nos crimes nous ont attiré. Méritons la continuation des faveurs du ciel, en déplorant la triste nécessité qui nous arme contre nos frères; que nos victoires deviennent elles-mêmes pour nous de nouveaux motifs de souhaiter la paix; sanctifions toujours par ce desir nos actions de graces; elles en seront bien plus agréables à celui qui est le Dieu et le Père de nos ennemis comme le nôtre. Sa tendresse se réveillera sur eux et sur nous; il conciliera les intérêts qui nous divisent, et qui paroissent irréconciliables à la sagesse humaine; il éclaircira ce chaos de prétentions opposées, où toute la raison de l'homme se perd, et qui semble nous annoncer une guerre éternelle. Les états et les empires, après tant de tristes convulsions qui les agitent, prendront enfin une consistance fixe et assurée : et celui qui sut tirer du

premier chaos l'harmonie et l'ordre de l'univers, saura bien tirer du trouble même et de la confusion où sont la plupart des peuples et des états de l'Europe, l'arrangement qui doit y établir l'ordre et la tranquillité : la paix descendue du ciel y réunira les cœurs et les intérêts; et nous bénirons avec nos ennemis les miséricordes infinies du Seigneur, qui aura bien voulu la donner à la terre.

AUTRE MANDEMENT POUR FAIRE CHANTER UN TE DEUM.

TABLE

DES MORCEAUX CHOISIS.

(Les chiffres qui suivent immédiatement les citations, *Carême*, 1, etc., indiquent les pages des onze autres volumes où l'on pourra retrouver chacun des morceaux de ce choix.)

Courage

FIN DE LA TABLE DES MORCEAUX CHOISIS.

TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES

PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

R.

Respect.

S.

T.

V.

FIN DE LA TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

TABLE

MÉTHODIQUE ET ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.

TOME PREMIER. AVENT.

TOME SECOND. CARÊME, TOME I.

1° Ne demander que ce qu'il faut dans la prière. 2° Le demander comme il faut.

Trois défauts rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles. 1° Un défaut de lumière dans l'examen. 2° Un défaut de sincérité dans la manifestation. 3° Un défaut de douleur dans le repentir.

Les prospérités temporelles sont dangereuses. 1° Parce que dans la prospérité les chutes sont presque inévitables. 2° Parce que la pénitence y est presque impossible.

En différant sa conversion jusqu'à la mort, on mourra dans le péché : 1° parce qu'on ne sera plus en en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui ; 2° parce que, supposé même qu'on soit en état de le chercher, et qu'on fasse des efforts pour retourner à lui, ces efforts seront inutiles, et on ne le trouvera pas.

1° Crime du respect humain ; 2° sa folie ; 3° son injustice.

TOME TROISIÈME. CARÊME, TOME II.

Causes principales du petit nombre des élus. Première partie. La première cause du petit nombre des élus, c'est que le ciel n'est ouvert qu'aux innocens, ou aux pénitens. Deuxième partie. La seconde cause, c'est que les lois sur lesquelles les hommes se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut. Troisième partie. La troisième cause, c'est que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées sont les plus indispensables au salut.

Le mélange des bons et des méchans qui paroît si injurieux à la gloire de Dieu, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre de la providence. 1° Les bons dans les desseins de Dieu doivent servir ou au salut ou à la condamnation des méchans. 2° Les méchans sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des justes.

1° Ne pas rejeter les pratiques extérieures du culte et de la piété ; 2° n'en pas abuser.

La médisance ne peut être excusée : 1° ni par la légèreté des défauts que nous censurons ; 2° ni par la notoriété publique ; 3° ni par le zèle de la vérité et de la gloire de Dieu.

La plupart de ceux qui se disent incrédules, ne le sont pas en effet. 1° C'est le dérèglement qui propose les doutes, sans oser les croire ; 2° c'est l'ignorance qui les adopte, sans les comprendre ; 3° c'est la vanité qui s'en fait honneur sans pouvoir s'en faire une ressource.

TOME QUATRIÈME. CARÊME, TOME III.

1° Le monde attaque les intentions des gens de bien, quand il n'a rien à dire contre leurs œuvres, et c'est une témérité ; 2° il exagère leurs foiblesses, et leur fait des crimes des imperfections les plus légères, c'est une inhumanité ; il tourne même en ridicule leur ferveur et leur zèle, et c'est une impiété.

1° La mort est incertaine : vous êtes donc téméraire de ne pas vous en occuper, et de vous y laisser

surprendre.

2° La loi de Dieu est immuable dans son étendue : donc, la différence des rangs et des conditions la laisse partout la même ; 3° la loi de Dieu est immuable dans toutes les situations : donc les inconvéniens, les perplexités, n'en justifient jamais la plus légère transgression.

1° Connoissons le prix du temps, et nous ne le perdrons pas, parce qu'il est court ; connoissons l'usage du temps, et nous ne l'emploîrons que pour travailler à notre salut, parce qu'il ne nous est donné que pour nous sauver.

1° Il faut travailler au salut avec vivacité, pour ne pas se rebuter. 2° Il faut y travailler avec prudence, pour ne pas s'y méprendre.

Les dégoûts qui accompagnent la vertu en cette vie ne doivent point être un prétexte, ou d'abandonner Dieu, quand on a commencé à le servir, ou de n'oser le servir, quand on a commencé à le connoître : 1° parce que les dégoûts sont inévitables en cette vie ; 2° parce que ceux de la piété ne sont pas si amers qu'on se les figure ; 3° parce qu'ils le sont moins que ceux du monde ; 4° parce que, quand ils le seroient autant, ils ont des ressources que ceux du monde n'ont pas.

TOME CINQUIÈME. MYSTÈRES.

1° Marie entreprenant son voyage toute seule, nous confond sur ces raisons infinies de bienséance qui ne nous permettent pas de suivre l'attrait du ciel ; 2° Marie, malgré la délicatesse de son âge et de son sexe, allant joindre Elisabeth à travers les montagnes et les chemins les plus difficiles, condamne notre lâcheté, que la difficulté de la vertu effraie et retient dans le vice ; 3° Marie, se hâtant toujours malgré la longueur du voyage, nous apprend à ne pas adoucir par nos lenteurs et nos ménagemens la rigueur de la voie évangélique.

Pour bien pratiquer les œuvres de miséricorde, il y a trois règles à observer. La première : il faut les regarder comme des devoirs que nous acquittons ; la deuxième : il faut en faire des remèdes journaliers contre nos foiblesses de tous les jours ; la troisième : il faut prendre garde qu'il ne se mêle rien d'humain dans l'intention, et que la vue des hommes, cachée au fond de nos cœurs, et presque imperceptible à nous-mêmes, ne nous fasse perdre devant Dieu tout le mérite de la miséricorde.

TOME SIXIÈME. PANÉGYRIQUES.

TOME SEPTIÈME. ORAISONS FUNÈBRES.

TOME HUITIÈME. DISCOURS.

TOME NEUVIÈME. DISCOURS ET MANDEMENS.

DISCOURS SYNODAUX.

MANDEMENS.

TOME DIXIÈME. PARAPHRASES.

TOME ONZIÈME. PETIT CARÊME.

FIN.